LE YARD — N° 10

Publication policière paraissant tous les mois

ARTHUR CHASE

MORT D'UN INCONNU

ROMAN POLICIER COMPLET

suivi d'un **PANORAMA**
de l'Actualité Policière

ÉDITIONS des LOISIRS
— 1, Rue de Médicis —

60 FRS

MORT D'UN INCONNU

Personnages de « MORT D'UN INCONNU »

Barclay LELAND, gentleman-farmer.
Pierre LELAND, son cousin.
Miss Matilde TOWNSEND, rentière.
Mr. et Mrs. GOLDSTEIN, bijoutiers.
Mr. et Mrs. LEMUEL BUNYARD, écrivain.
Miss SYBIL LEGRAND, vedette de cinéma.
Mr. STRANG.
Mr. Jim STRANG, fils du précédent.
Mr. Sidney JONES.
Dan DURKIN, détective.
Mr. Milton DAVIDSON.
Mr. HOLT, fermier du Texas.
Mrs. GRAY.
Mrs. MASON.
Mrs. HENDERSON, une jolie femme.

voyageurs du Pullman « *Placidia* »

Capitaine HOLCOMBE, chef des détectives de *El Paso*.
Théophile SNOW, employé noir du wagon.

La scène se passe : d'abord à New-York dans l'appartement de Pierre Leland; puis dans le Pullman *Placidia*, Pullman du train Nouvelle-Orléans-El Paso.

PREMIÈRE PARTIE

CAUSE

CHAPITRE PREMIER

LE PREMIER MEURTRE

Dès son entrée dans l'appartement de son cousin, Barclay Leland comprit qu'il allait se passer quelque chose. Incapable de se rendre compte d'où lui venait cette idée, Barclay la sentit qui s'imposait à lui comme une obsession. Dieu, qu'il détestait son cousin! Depuis leur plus tendre enfance, il avait souffert par lui, l'avait craint, malgré le masque rendu nécessaire par la vie pour dissimuler ses sentiments.

Enfoncé dans un fauteuil confortable, Pierre, un grand gaillard brun, absorbait des boissons variées. Pierre buvait jour et nuit sans jamais s'enivrer. Barclay, mal à son aise, assis en face de lui, écoutait la voix ironique, discordante, qui avait toujours eu le pouvoir de le cingler comme un fouet. Il observait également le visage lourd, les joues et le menton d'un bleu noir malgré la barbe fraîchement faite, les yeux froids, métalliques.

Un rayon venu de la lampe éclaira la main gauche de Pierre. Par quel caprice, se demanda Barclay, Pierre portait-il ces deux alliances d'or, souvenirs de ses deux femmes, dont l'une était morte, l'autre séparée de lui, toutes deux chassées hors du mariage par la brutalité de Pierre. La première avait été la camarade de jeux de Barclay, dans leur enfance. Sans qu'il y ait jamais eu d'accordailles, les deux jeunes gens s'étaient épris l'un de l'autre. Mais Pierre survint, écarta son cousin avec toute l'impétuosité de sa nature et enleva le prix. Barclay n'avait pu qu'assister, impuissant, aux désillusions de la jeune femme, comprenant peu à peu la gravité de son erreur. Il se réveillait

quelquefois la nuit en pensant à Pierre et à elle et des bouffées de colère lui montant à la gorge...

C'était de la première femme qu'ils parlaient.

— Comme je viens de vous l'expliquer, disait Pirre, je suis fauché, littéralement fauché. Comme tout le monde, je me suis fait sonner à la bourse, et, cette fois, c'est le krach. Mon agent de change va m'exécuter demain matin... Il me faut donc de l'argent liquide.

— Oui, fit Barclay.

— Pas beaucoup, mais enfin, une certaine somme, continua Pierre, lourdement. Soixante mille m'arrangeraient.

— Eh bien! pouvez-vous les trouver?

Pierre remplit son verre, le but et garda le silence.

— Oui, chez vous, dit-il enfin.

Barclay secoua la tête.

— Vous savez bien, protesta-t-il, que je ne peux disposer d'une somme pareille.

Pierre le dévisagea froidement.

— Au contraire. Lorsque Marie, ma première femme, mourut. j'appris avec surprise qu'elle léguait à son cher ami et beau-frère — vous — cent mille dollars, le tout placé en valeurs de premier ordre. En d'autres termes, je fus roulé et c'est vous qui bénéficiâtes de la majeure partie de sa petite fortune. Je ne m'en suis jamais plaint, je n'en ai même jamais parlé. Mais j'estime avoir le droit, maintenant que les circonstances fâcheuses pour moi l'ont rendu nécessaire, de vous demander de m'aider.

Barclay secoua la tête.

— Pas cet argent, murmura-t-il.

— Je sais que vous l'avez toujours, ironisa Pierre. Vous êtes un garçon sérieux, économe. Même en faisant la part de la baisse des valeurs, ce paquet de titres vaut encore soixante mille.

Barclay fit un nouveau signe de dénégation. Le visage de Pierre revêtit une expression que son cousin connaissait bien pour l'avoir souvent vue depuis leur enfance, quand Pierre s'apprêtait à lui tordre le bras pour le faire crier.

— J'ai toujours pensé, dit Pierre avec un sourire désagréable, que la préférence témoignée en votre faveur par Marie dans ses dernières volontés me plaçait quelque peu dans une situation délicate.

— Prenez garde à vos paroles! s'écria Barclay soudainement.

— Tout le monde sait que vous flirtiez ensemble avant mon mariage.

— Ne continuez pas, gronda Barclay, tremblant de colère.

Ses tempes battaient et des flammes rouges dansèrent devant ses yeux.

— Je continuerai certainement, répliqua Pierre en ricanant. Il me faut cet argent! Que m'importe la réputation d'une morte! Prêtez-moi cette somme, sinon je raconterai certaines histoires qui feront tomber votre idole de son piédestal.

Barclay éprouva soudain au fond de lui-même une impulsion irrésistible qui balaya comme un torrent tout ce qui aurait pu le retenir. Il ressentit comme un choc électrique. D'un bond il fut debout et domina son cousin de tout sa taille. Pour la première fois de sa vie, Pierre eut peur.

Un lourd chandelier de bronze placé sur une table, près de Barclay, sembla lui sauter entre les mains. Un grand geste... un bruit sourd et Pierre se souleva dans un dernier effort pour retomber en arrière, assommé.

Pendant quelques minutes, Barclay, le chandelier encore serré dans sa main, resta aussi immobile que le corps inerte aux yeux révulsés affalé dans le fauteuil. Les lumières des lampes répandaient une douce clarté dans la pièce, sur les meubles, l'épais tapis, les rideaux, les livres et les tableaux. Tout était luxueux et calme, comme il convenait à l'habitation de l'homme moderne, dominant de ses nombreux étages la houle de la vie dans la rue, en bas... tout était pareil, à l'exception de cette chose, devant lui.

Très peu de sang, une tache cramoisie sur la tempe, là où le bronze avait frappé, s'étendait lentement... Mais était-il mort, se demanda Barclay, terrifié, ne quittant pas du regard le visage soulevé vers le sien, comme s'il attendait une réponse des lèvres entr'ouvertes?

Pierre était bien mort, Barclay le savait. D'une main qui tremblait, il présenta un miroir devant la bouche de son cousin : aucune buée ne ternit la surface polie. Plus de respiration... Barclay ne se résolut pas à toucher le poignet ou ausculter le cœur...

Et l'émotion commença à l'envahir, Il avait tué un homme. Comment réagit la justice, dans ce cas? De sinistres souvenirs provenant de comptes rendus d'exécutions lui revinrent en mémoire.

Lorsque ses jambes refusèrent de le porter plus longtemps, il se laissa choir sur une chaise et, la tête dans les mains, essaya désespérément de penser. Fallait-il donner l'alarme? S'accu-

ser du meurtre? Il frissonna et se rendit compte qu'il ne pouvait le faire. Sa montre, consultée d'une geste machinal, lui apprit l'heure : presque quatre heures du matin. Il se rappelait des souvenirs d'une vie antérieure, les interminables parties d'écarté qu'ils avaient jouées ensemble. Pierre ne se couchait jamais, par goût, avant le matin et ne se levait jamais avant midi.

L'avait-on reconnu au moment de son arrivée? Peut-être que non. L'hôtel était vaste et rempli de monde. Il se rappela la foule dans le hall, l'ascenseur aux nombreux voyageurs, tous inconnus; le corridor ensuite, vide jusqu'à la porte de l'appartement occupé par Pierre. Il venait rarement, personne n'avait probablement fait attention à lui dans le va-et-vient continu du grand caravansérail.

Il fallait partir vite et sans donner l'éveil. Mais d'abord, quelles précautions prendre pour effacer les traces qu'il avait pu laisser derrière lui? Faisant appel à des souvenirs de romans policiers, Barclay enfila une paire de gants et fit le tour de la pièce sur la pointe des pieds en tâchant de repérer les objets qu'il aurait pu toucher au cours de la soirée. Les bouts de cigarettes : il les jeta dans le feu; puis il lava le verre dans lequel il avait bu, et ensuite, avec la vague idée de faire disparaître ainsi ses empreintes digitales, il le frotta avec de la vaseline. Les cartes à jouer prirent le chemin de sa poche, ainsi que la bougie du bougeoir.

Afin de parfaire son œuvre, il essaya de laisser derrière lui des indices destinés à convaincre la police que le vol avait été le mobile du crime. Il mit donc à sac les tiroirs de Pierre, les armoires, son bureau, jetant par terre paperasses et vêtements. Dans un tiroir du bureau, il trouva un portefeuille en cuir bourré de billets de banque, des coupures de dix, de vingt et quelques-unes de cinquante dollars. Les glissant dans sa poche, Barclay rassura sa conscience en se disant qu'il était probablement l'héritier naturel de Pierre. De toutes façons, voler est moins grave que tuer.

Prêt enfin à partir, il mit son pardessus, prit son chapeau et jeta un dernier coup d'œil effrayé autour de lui, évitant néanmoins de regarder le cadavre. Puis il ouvrit la porte avec précaution, se glissa dehors... Le corridor très long, absolument vide et brillamment éclairé, le fit penser à une coursive de bateau. Il le suivit sur la pointe des pieds, mourant de peur à l'idée qu'une des portes puisse s'ouvrir ou qu'il pourrait rencontrer un veilleur de nuit faisant sa ronde.

Le problème à résoudre était le suivant : comment descendre

du quatorzième étage et gagner la rue sans être vu? Certainement pas en prenant l'ascenseur, car le liftier ne manquerait pas de remarquer un client, à une heure pareille. Restait l'escalier, tout bonnement. Le cœur battant, il descendit les quatorze étages, non sans faire de nombreuses haltes.

Le hall, enfin, qui ne contenait heureusement personne qu'un employé de l'hôtel, penché sur le bureau de la réception et lui tournant le dos. Barclay, s'efforçant de marcher et ne pas courir, traversa la pièce jusqu'à la porte et se retrouva dans la rue où l'air frais lui caressa le front.

Dans la lumière grise de l'aube, il parcourut des rues qui lui semblèrent étranges, privées de leur animation habituelle, infiniment plus larges et désespérément longues. A toute vitesse, un taxi solitaire le dépassa; une voiture de laitier tourna le coin d'une rue... Lorsqu'il apercevait la silhouette d'un policeman, le cœur de Barclay bondissait dans sa poitrine, à le rendre malade.

Se rendant à peine compte du chemin suivi et sans but bien défini, il arriva enfin à Central Park et s'engagea dans une des allées; bientôt, la terreur panique qui l'avait poussé jusqu'ici fit place à plus de calme. La paix régnait dans ce lieu ombragé d'arbres et il se sentit loin des hommes, enfin! De chaque côté des grandes avenues du parc, les signalisations électriques allumaient périodiquement leurs feux rouges et verts avec une immuable et fantomatique précision, comme pour rythmer la circulation d'innombrables voitures invisibles. Pas le moindre bruit. Un tel silence, qu'il entendait très distinctement le halètement d'une locomotive à New Jersey, au delà de la rivière.

Traversant un pont rustique, il s'arrêta et, après avoir jeté un regard autour de lui, laissa tomber la bougie dans l'eau sombre. Puis il continua et s'assit enfin sur un monticule rocheux. A l'Est, le ciel s'éclaircissait graduellement et les silhouettes des vastes buildings se découpaient au loin, décors de carton plat sur la lumière naissante. A l'Ouest, la longue ligne des maisons d'habitation surmontées de tours, de coupoles et de dômes qui, de loin, faisaient penser à quelque fantastique rêve d'architecte, devint progressivement plus claire. Des fenêtres, çà et là, commencèrent à briller comme de l'or en fusion.

C'était le jour.

CHAPITRE II

« LA CHARITÉ, S'IL VOUS PLAÎT... »

Quelques heures plus tard, Barclay Leland se retrouva, assis sur un banc, à l'ombre d'un énorme vistaria. Entre les branches apparaissait le ciel, sans nuages, incroyablement bleu. Un chaud soleil s'infiltrait à travers le toit de feuillage, mettait des taches claires sur le sol et aussi sur une demi-douzaine de formes humaines, tristes épaves qui avaient passé la nuit à la belle étoile tout près de Barclay, sans qu'il s'en doutât. Couchés, les uns sur le dos, les autres sur le côté, enveloppés dans de vagues manteaux élimés, ils dormaient les heures oisives de leur triste existence comme les fauves d'une ménagerie.

Malgré le poids écrasant de ses préoccupations, Barclay ne put ignorer le voisinage des corps étendus dans des postures variées. L'horrible aventure, pensa-t-il, de se trouver ainsi sans nourriture ni abri et surtout sans argent, au milieu d'une grande ville où les nécessités de la vie sont refusées à ceux qui ne peuvent les payer. Mais, pires encore que la faim et le froid, devaient être les interminables heures de chômage pendant lesquelles ces malheureux, n'avaient absolument rien à faire. On les voyait marcher sans but, stationner dans les rues, le cerveau vide. Par une agréable matinée d'octobre, comme l'était celle-ci, l'on pouvait encore trouver l'oubli dans le sommeil, même sur un banc. Mais que deviendraient ces hommes dans quelques semaines, lorsque le dur hiver, avec son cortège de pluie et de neige, serait de nouveau maître de la terre? Les écureuils et les moineaux qui habitaient les arbres s'en tireraient; ces tristes êtres humains, quel sort les attendait?

D'autre part, pensa-t-il, les préoccupations, les souffrances de ces gens ne concernaient que leurs besoins élémentaires, nourriture et abri, alors qu'il était menacé du déshonneur, d'un châtiment et peut-être de la mort. Pourrait-il encore dormir après la nuit dernière? Il en doutait et regardait anxieusement autour de lui, craignant toujours l'approche d'un policeman.

Une demi-heure auparavant, Barclay s'était glissé hors du parc et avait déjeuné dans un bar automatique avant de revenir reprendre sa place à l'ombre de l'arbre dont les verts

feuillages lui distillaient, malgré tout, un sentiment de bizarre quiétude. Il avait acheté un journal du matin qui ne contenait naturellement rien au sujet du drame nocturne; trop tôt, encore. Il fuma quelques cigarettes et attendit.

Sur un banc voisin, un homme misérablement vêtu mangeait des croûtons de pain tirés d'un sac en papier. Barclay le regardait de temps en temps et se demandait d'où pouvait provenir sa pâture. Un boulanger compatissant? Un restaurant? Mais il fut ennuyé de constater que l'individu en question lui lançait des regards en coin. L'homme se leva et s'approcha de Barclay.

— Eh! l'copain, dit-il, peux-tu me passer une cigarette?

Barclay ouvrit son étui en or et l'offrit à l'étranger.

— Merci, dit l'autre qui alluma et aspira voluptueusement la fumée. Voyez-vous, continua-t-il, je ne vous demande pas la charité. Quoique mes poches soient bien vides...

Barclay comprit et lui tendit un dollar.

— Merci encore, dit l'étranger.

Barclay lui fit signe de s'asseoir à ses côtés, en partie pour oublier temporairement sa crainte de se sentir appréhendé. L'inconnu, qui tenait le dollar dans sa paume ouverte remarqua :

— Voilà de quoi m'assurer une bonne nuit dans un lit. Il fut un temps où j'en dépensais bien plus pour une nuit dans les meilleurs hôtels — le Waldorff, le Traymore, le Biltmore...

— Quelle était votre profession? demanda Barclay.

— Je vendais. De tout, des valeurs de Bourse, bonnes ou mauvaises, des terrains, des autos. Oh! je me faisais vingt-cinq mille dollars par an, avant le krach. Mais, à la sale époque que nous vivons, l'on ne peut plus rien vendre, faute d'acheteurs.

— C'est dur, en effet.

— Oui, acquiesça l'étranger en contemplant ses chaussures éculées. Mais je suis philosophe. Un jour, en haut de l'échelle, le lendemain, en bas... c'est la règle, alors pourquoi s'en faire? La vie est évidemment belle pour vous, camarade?

Barclay réprima un frisson.

— J'ai de quoi m'en tirer, murmura-t-il.

— Quel est votre métier? demanda l'étranger avec candeur.

— Je n'en ai pas, répondit Barclay. Mes revenus me suffisent.

— Ciel! s'écria l'autre très franchement, mais sans amertume, vous ne travaillez pas et vous avez de quoi vivre! Mois, je ne travaille pas et je meurs de faim!

Un projet prenait vaguement corps dans l'esprit de Barclay, projet audacieux qui l'effrayait autant qu'il le séduisait.

— Je suppose, commença-t-il prudemment, que vous aimez les bonnes chose de la vie, le luxe, en un mot?

— Je l'adore, répondit l'étranger avec conviction. Coucher dans un bon lit...

Barclay lui offrit une nouvelle cigarette et réfléchit avant de reprendre. Puis il tressaillit, désagréablement. Quelqu'un s'approchait dans l'allée; mais à mesure que la silhouette se rapprochait, il s'aperçut qu'il s'agissait simplement d'une vieille dame assez petite et vêtue d'une façon démodée. Elle regarda autour d'elle et ses yeux s'arrêtèrent un instant sur Barclay et son compagnon; mais elle continua sa route sans s'attarder. Barclay soupira d'aise en se rendant compte qu'il ne l'avait jamais vue auparavant.

— Aimeriez-vous, dit-il enfin, goûter de nouveau à tous ces plaisirs?

— Si la proposition m'en était faite en plein jour, sous les yeux d'un policeman, j'embrasserais probablement son auteur. Si la scène se passait la nuit, je lui donnerais un bon coup sur la tête, quitte à lui vider ses poches ensuite, ajouta-t-il, les yeux brillants.

Barclay passa sa langue sur ses lèvres sèches.

— Supposez qu'on vous offre assez d'argent pour partir au loin et vous amuser à votre guise. Fines nourritures, bons lits, beaux vêtements : accepteriez-vous?

— Mais vous ne voyez donc pas où j'en suis réduit? s'écria le pauvre hère, dédaigneusement.

Barclay hésitait encore. Le projet ne manquait pas de séduction, mais comportait néanmoins un réel danger.

Des profondeurs du parc leur parvinrent les flonflons d'un orgue de Barbarie. Adoucie par la distance, la musique lui en parut moins banale que d'habitude. Il reconnut *Funiculi-Funicula* et l'inévitable *Santa Lucia*. Des Italiens, sans doute. Oh! s'enfuir, partir n'importe où, en Italie, par exemple, pour échapper à la terreur folle qui lui serrait la gorge, la crainte de sentir une lourde main s'abattre sur son épaule... Il se rendit compte, tout à coup, que son compagnon le regardait très attentivement.

— Eh bien, dit ce personnage, je ne pense pas que vous me racontiez tout cela pour le plaisir de parler. Quelle serait au juste votre proposition?

Barclay avala sa salive et se décida enfin à sauter le pas.

— A certaines conditions, dit-il lentement, je serais disposé

à vous donner de l'argent, une somme rondelette, pour vous permettre de troquer votre misérable existence actuelle pour celle que vous aimiez vivre...

— Oui, répliqua l'étranger, voyant que Barclay hésitait. Et ensuite?

— Les conditions, continua Barclay, seraient les suivantes : vous vous embarquerez aujourd'hui, sous un autre nom que le vôtre; un paquebot part dans quelques heures pour les Bermudes, ajouta-t-il en froissant nerveusement son journal. Il n'est pas besoin de vous chanter les louanges de ce séjour idéal : les hôtels de premier ordre y abondent, vous pourrez vous nourrir délicieusement et rôtir vos membres au soleil sur le sable des plages. Qu'en dites-vous?

— Je crois apercevoir un inconvénient, répondit l'autre froidement.

— Comment.

— Voici. Je suppose que l'homme dont je vais prendre le nom n'est autre que vous-même, et je désire savoir à quoi je vais m'engager. Pourquoi désirez-vous disparaître?

— Parce que je suis poursuivi par des émissaires de ma femme, déclara Barclay le célibataire.

Il improvisa rapidement :

... Comme vous le savez, on risque la prison, dans l'Etat de New-York, pour non paiement d'une pension alimentaire. Cette question me tracasse affreusement et je veux absolument dépister les gens qui me poursuivent. Eh bien! vous allez prendre l'argent que je vais vous donner, ainsi que mes vêtements...

— Vos vêtements, articula l'autre. Ciel!

— Vous achetez un billet pour les Bermudes. Votre nom, euh... John Smith, se trouvera du coup sur la liste des passagers. John Smith sera parti pour les Bermudes, où les lois concernant les pensions alimentaires sont moins sévères qu'ici et je serai libre de quitter New-York sans être arrêté!

— Et moi? objecta l'autre. Que vais-je faire, si l'un de ces agents de votre femme me tombe dessus?

— Mais vous ne me ressemblez pas, protesta Barclay. Malgré que nous soyons tous deux grands, minces et blonds.

— En effet, fit l'étranger dont le visage n'avait pas connu le rasoir depuis plusieurs jours.

— Vous ne me ressemblez pas, vous m'êtes pas *moi*, persista Barclay. Je vous fais cette offre d'abord pour voir mon nom sur la liste des passagers du paquebot et ensuite parce que j'ai besoin de vos vêtements.

— Mes vêtements! s'écria le vagabond avec un regard expressif à ses loques.

— Oui, comme déguisement. Voyez-vous, je sais que je suis actuellement poursuivi par un agent de ma femme... J'ai eu beaucoup de mal à le semer hier. Il peut me rattraper d'un moment à l'autre.

L'étranger regarda pensivement ses pieds.

— John Smith n'est évidemment pas votre vrai nom.

— Je l'avoue. Je vous dirai mon nom véritable si nous faisons affaire.

— En admettant que j'accepte de vous doubler, ne serait-il pas nécessaire que j'en sache un peu plus long sur votre compte? Votre adresse, quelques détails sur vous et votre famille? demanda l'autre, non sans finesse.

— C'est parfaitement inutile, mon brave, s'écria Barclay. Vous ne me doublez pas, vous me rendez simplement le service d'inscrire mon nom sur une liste de passagers. Si l'on vous questionne, il se trouvera que vous portez le même nom tout en étant quelqu'un d'autre. C'est très simple.

L'étranger dévisagea Barclay longuement, froidement.

— Combien? demanda-t-il.

— Mille dollars, répondit Barclay.

— Tope là. Où allons-nous échanger nos frusques? Dans un de ces lavatories du parc, voulez-vous?

— Montrez-moi le chemin, je vous suis, fit Barclay.

Si l'un des dormeurs qui occupaient les bancs voisins s'était réveillé quelques minutes plus tard, il aurait vu revenir les deux compères. Mais l'individu mal rasé était maintenant correctement vêtu et tenait une canne à la main, tandis que l'autre portait un vieux vêtement déguenillé et des souliers éculés.

— O. K., dit le mal rasé, à voix basse. Vous pouvez compter sur moi. Votre nom figurera sur la liste des passagers de *L'Impératrice des Bermudes*. Bonne chance et adieu!

Barclay éprouva une curieuse sensation à voir ses propres vêtements s'éloigner et ensuite disparaître à mesure que leur nouveau propriétaire s'en allait rapidement. Il réfléchit tout à coup qu'il n'avait pas pensé, dans la hâte de la transaction, à demander son nom à l'inconnu. Puis il s'assit sur un banc et envisagea la situation. Quelle chance d'être arrivé la veille de la campagne, à la suite d'une brusque convocation de Pierre; quelle chance d'avoir laissé sa valise en consigne à la gare pour se rendre directement à l'hôtel de son cousin! Aucun de ses amis, à sa connaissance, ne connaissait sa présence à New-York. Si l'étranger exécutait scrupuleusement son contrat, ce

qui était plus que probable, le nom de Barclay Leland figurerait sur la liste des passagers du paquebot. Lorsque la police se mettrait à la recherche du frère de la victime, inéluctable éventualité, le nom de Barclay Leland, voyageur à destination des Bermudes, sauterait aux yeux des détectives. Des messages par T. S. F. partiraient pour le bateau, pour les Bermudes. Le faux Leland serait retrouvé, peut-être arrêté et ramené; il y aurait un délai de plusieurs jours. En attendant, lui, le vrai Barclay Leland, filerait loin de New-York, se procurerait de nouveaux vêtements et attendrait tranquillement au loin. Il avait assez d'argent sur lui, grâce au portefeuille de Pierre qu'il s'était approprié. Dans quelques jours, il serait à une très grande distance et son alibi deviendrait inattaquable.

A l'heure du déjeuner, Barclay se glissa dans un restaurant populaire où ses vêtements misérables ne seraient pas remarqués. Puis, prenant courage, il acheta un journal paru l'après-midi. L'inévitable s'étalait en première page.

Pierre D. Leland
le sportsman bien connu
trouvé assassiné dans sa chambre
de l'Hôtel Saint-Ritz.

Barclay trembla en lisant certains détails qu'il connaissait mieux que personne. La fin de l'article disait simplement que la police s'occupait de l'affaire. Désagréable vision! L'idée que des détectives au regard aigu pourraient déjà le poursuivre l'envoya se cacher au tréfonds du parc. Il y resta jusqu'au soir, au moment où les boules blanches des lampadaires commencèrent de s'allumer dans les arbres. Ce fut alors seulement qu'il décida d'abandonner son occupation de la journée, à savoir, de rester assis pendant des heures, tel un pauvre hère, tantôt sur un banc, tantôt sur un autre, en dissimulant son visage derrière un journal lorsque approchait quelqu'un.

En se glissant hors du parc, il eut la désagréable et vague sensation d'être suivi, sensation purement imaginaire, comme il put s'en rendre compte en se retournant : dans la lumière crépusculaire, personne dont l'allure pouvait paraître suspecte. Illusion de ses nerfs exacerbés, comme la terreur qui ne le quittait pas plus que son ombre... la terreur de sentir subitement une main s'abattre sur son épaule...

DEUXIÈME PARTIE

EFFET

CHAPITRE PREMIER

L'INSOMNIE DE MISS TOWNSEND

Comme il arrivait fréquemment, Miss Matilda Townsend ne parvenait pas à s'endormir. Pour cette même raison, l'alerte petite vieille, au lieu de chercher à combattre la fâcheuse insomnie ou à s'en lamenter, laissa faire la nature et attendit un sommeil problématique. Confortablement adossée aux coussins de sa couchette, dans le Pullman, elle s'évertua donc à regarder défiler le paysage à travers la vitre. Bien sombre et plat, ce Texas de l'Ouest, vaguement visible à la froide lumière d'une lune évanescente, vide, sauvage et immense. A de longs intervalles, le train brûlait quelques petites gares, baraquements, rustiques. Une masse noire, de temps en temps, parmi les vallonnements du terrain, monticule rocheux ou peut-être ranch solitaire aux fenêtres éteintes.

Abandonnant le paysage, bien décevant, les pensées de Miss Townsend se reportèrent sur le train lui-même. Quel beau tableau! Elle voyait en esprit les lumières de la grosse locomotive fendre les ténèbres, se réfléchir sur les rails, sur les collines piquées de cactus, sur quelques troupeaux, peut-être, surpris dans leur sommeil.

Elle se figura le long attelage de wagons, derrière la machine, se faufilant, tel un grand serpent, à travers les défilés rocheux. Aux tournants, les freins gémissaient, et, dans toute cette masse d'acier qui fendait la nuit, quelques rares personnes qui ne dormaient pas. Elle compta sur ses doigts : le chauffeur et le mécanicien, sur la machine; deux agents de la Compagnie, dans

le wagon postal; d'autres, dans le train proprement dit. Mais, dans les wagons de tête, tous dormaient probablement, installés avec plus ou moins de confort sur leurs sièges. Elle imagina les serveurs et les cuisiniers du wagon-restaurant couchés à même le plancher, sur des matelas. Dans les wagons Pullman, séparés dans le sens de la longueur par de longs couloirs sombres bordés de rideaux, les voyageurs privilégiés gisaient, allongés, sur leurs couchettes, tous plongés dans cette demi-mort que nous appelons le sommeil et qui occupe un tiers environ de notre existence terrestre.

Allumant sa lampe de chevet, Miss Townsend nota qu'il était presque deux heures du matin. Elle souleva sa tête de son oreiller et contempla un ciel de velours noir constellé d'argent, chacun de ces petits points lumineux représentant un vaste soleil qui se précipitait dans l'espace, escorté de ses satellites; des milliers d'astres franchissant, à une incroyable vitesse, d'invraisemblables distances. Leurs routes convergeaient-elles quelquefois? Elle se le demanda. Certains d'entre eux faisaient-ils parfois route ensemble, pendant quelques millions d'années — une bagatelle! — avant de se séparer à nouveau? L'existence de ces astres pouvait se comparer, pensa-t-elle, à celle des êtres humains, seule l'échelle était différente. Un astre, comme une vie humaine, obéissait à quelque loi mystérieuse mais apparemment immuable. Chacun formait un tout complet, une entité, comme chaque vie, mais le fait, pour une étoile, de traverser la course d'autres astres, le fait pour un être de rencontrer un autre être pouvait provoquer des réactions et des changements profonds. Par exemple, des hommes et des femmes, venus de tous les coins de l'horizon, se trouvaient enfermés avec elle dans ce train; ils appartenaient à des milieux sociaux divers, différaient en mille points. Réunis par le hasard pour un court laps de temps, ils se sépareraient ensuite... Miss Townsend, se sentant d'humeur à philosopher, se demanda s'il sortirait quelque chose de cette réunion fugitive d'êtres disparates.

Le sommeil ne venant toujours pas, elle se mit à dresser un catalogue mental de ses compagnons de voyage.

Très observatrice et s'intéressant vivement au genre humain, elle n'avait pas manqué d'enregistrer des impressions, car le train roulait déjà depuis trente-six heures. D'abord, au bout du wagon, dans un compartiment réservé, se trouvait cet homme entre deux âges, aux traits aristocratiques, qui lui rappelaient vaguement quelqu'un de déjà vu. A côté, voyageant somptueusement dans le compartiment-salon, l'actrice

de cinéma. Miss Townsend fréquentait peu les salles de spectacle, mais elle avait néanmoins vu jouer Miss Le Grand, la célèbre héroïne de nombreux films à succès, tels que *Nuits de Broadway, La Femme dispose,* etc. Elle incarnait toujours avec infiniment de succès et un parfait naturel le rôle de la femme froide, calculatrice, totalement dépourvue de scrupules et qui réussit dans la vie. Miss Le Grand avait donné une réception ce soir-là, avec accompagnement de rires, de conversations animées, de glace secouée dans les *shakers.* A mesure que la soirée s'avançait, la gaieté ambiante et « bon enfant » parut céder le pas au dissentiment, et la porte du salon, lorsqu'elle fut ouverte, laissa passer des éclats de voix assez violents. Mais, vers une heure du matin, la réunion prit fin. Il y eut des adieux, des bruits de pas le long du corridor et, ensuite, le silence. La couchette n° 11, contiguë à celle de Miss Townsend, était vide. Mais le n° 12, de l'autre côté du couloir, abritait une charmante femme, une adorable veuve : de grands yeux noirs, brillants comme des cerises mûres, une bouche aux lèvres bien dessinées, à peine avivées d'un fard discret, un corps mince et bien fait. Jolie comme un cœur, elle était montée dans le train à la Nouvelle Orléans, habillée d'un ensemble blanc et noir, un coquet petit chapeau posé sur la tête, un collier de jais faisant ressortir la blancheur de son cou. Et cette voix du Sud, aux inflexions si prenantes! Les hommes se disputeraient à l'envi l'honneur de l'aimer et de la protéger. En fin de compte, n'était-ce pas là le but ultime de toute coquetterie féminine?

La couchette suivante appartenait à un fermier du Texas. Une grande brute, assez mal léchée, formant un grossier contraste avec la finesse de la petite femme des régions méridionales. Il était monté à San Antonio et son départ de cette localité ne s'était pas effectué sans un certain faste. Une députation de fermiers, en bottes et vêtements du terroir, l'accompagnait au train. L'un de ces personnages, interrogé par Miss Townsend sur la signification de ce concours de peuple, avait répondu en secouant gravement la tête et en lançant contre la roue arrière du Pullman un crachat volumineux et bien dirigé. Un autre, plus communicatif, lui avait confié que « Henry Holt était un mauvais bougre, une fois lancé ». Mais elle ne put en apprendre davantage.

Il s'était couché tard, elle le savait, car des ronflements sonores ébranlèrent l'atmosphère peu après qu'il se fut retiré derrière les rideaux masquant sa couchette. Ces ronflements, qui rendaient encore plus pénible et illusoire la lutte engagée par Miss Townsend contre l'insomnie, lui avaient été odieux.

Mais ils avaient cessé depuis quelque temps, et comme elle put en juger par les sons caractéristiques de l'ébranlement d'un corps lourd, Henry Holt avait dû quitter sa couchette; elle ignorait s'il était revenu ou non, mais en tout cas, les ronflements avaient pris fin.

Eh bien, les étoiles brillaient, le train filait dans la direction de l'Ouest; et, dans la couchette inférieure du n° 9 du Pullman *Le Placidia,* Matilda Townsend, vieille fille, luttait toujours contre l'insomnie.

Ah! Dieu, encore cet horrible individu! Ce bruit de semelles frottées contre le plancher du wagon... Elle reconnaissait leur propriétaire, le vieillard du n° 3, couchette inférieure. Un homme fort antipathique, malgré la pitié qu'inspirait son infirmité; souffrant de quelque paralysie, il ne pouvait soulever ses pieds et avançait en glissant, comme un patineur. Son visage, au lieu d'être fait de chair et d'os, semblait grossièrement sculpté dans de la gutta-percha sombre. Il portait à la main droite, qu'il avait énorme, une lourde bague, une émeraude sertie de diamants. « Une véritable horreur, pensa Miss Townsend, une bague sur la main d'une momie. »

Sh... sh... Les pas s'éloignèrent. Quel motif pouvait-il avoir, ce vieillard, de s'en aller ainsi vers l'arrière du train, à deux heures du matin?

Il occupait la couchette inférieure du n° 3, la couchette supérieure étant réservée à cet être imprécis, fils ou secrétaire, que Miss Townsend, possédant quelques rudiments d'argot moderne, traitait en son for intérieur d'individu « à la coule ». Ce jeune homme présentait une apparence impeccable; cheveux admirablement lissés, dents éclatantes, guêtres blanches et souliers vernis, tout reluisait chez lui. Mais sa voix suave semblait toujours insinuer plutôt que dire, et ses manières trop enveloppantes avaient mis Miss Townsend sur ses gardes.

D'autres voyageurs habitaient plus près d'elle que les étranges personnages du n° 3. A côté, au n° 7, et, en suivant la diagonale, au n° 8, se trouvaient deux dames respectivement surnommées par ses soins « La grande raseuse » et « La petite raseuse ». Plus loin, au n° 6 et au n° 5, logeaient un petit commis-voyageur très vulgaire, arborant toujours des cravates impossibles, et un homme blond, entre deux âges, rappelant vaguement le monsieur du compartiment réservé.

Le n° 2 abritait un écrivain dont l'existence était mensuellement assurée par une production littéraire intense, comme il l'en avait informée non sans fierté. Il écrivait pour les magazines, les « canards », pour employer sa phraséologie spéciale,

d'innombrables récits policiers et d'aventures. Cette production massive exigeait de lui un travail rapide et incessant. Aussi sa machine à écrire portative se fit-elle entendre dès que le train eut quitté la gare de la Nouvelle Orléans. Il tapait à une vitesse invraisemblable, se précipitait en courant de son compartiment au wagon-restaurant, suivi par sa femme, véritable petite souris; la nourriture semblait bondir de son assiette à sa bouche; évidemment pressé par le temps, il parlait sans arrêt, tout en mangeant.

Enfin, au n° 1, se trouvait un ménage dont le nom devait contenir quelque allusion aux métaux précieux — Goldman, Goldfeind, Silverstein — car le couple faisait un effroyable abus de bagues, de colliers, de boucles d'oreilles et d'épingles de cravate, le tout copieusement gemmé. Comment ces deux personnes, pesant conjointement au moins un quart de tonne, pouvaient-elles arriver à se comprimer pour passer la nuit dans une seule couchette sans l'aide d'une presse hydraulique, Miss Townsend n'arrivait pas à le comprendre.

Parvenue au bout de sa liste, elle se retourna d'un geste las pour trouver une position plus confortable et étendit le bras. Sa main toucha le rideau, mais ce qui l'étonna fut de sentir de l'autre côté quelque chose de solide. Or, seul le vide devrait exister de l'autre côté du rideau d'une couchette Pullman; et cependant, la main de Miss Townsend avait bien senti quelque chose de résistant à travers l'étoffe. Elle se rappela avoir entendu parler de voleurs qui glissent leurs mains sous les oreillers et s'approprient ainsi des objets de valeur, portefeuilles, bijoux. Saisissant d'instinct son réticule, elle resta immobile et attendit. Des récits qu'elle avait lus lui revinrent en mémoire : le héros ou l'héroïne se réveillant dans l'obscurité, ne pouvant rien voir ni entendre, mais sentant instinctivement une présence étrangère à leurs côtés... Aucun mouvement, aucun bruit de respiration n'était actuellement perceptible, en dehors de la trépidation normale du convoi et cependant, Miss Townsend eut l'impression distincte, qui fit battre son pouls plus fort, d'une présence tout près d'elle, de l'autre côté du rideau. Elle resta immobile pendant un bon moment. Puis, très lentement, avec précaution, elle pressa sa main contre l'étoffe, qui céda. Rassurée, elle se rassit sur son séant en essayant de faire le moins de bruit possible et coula un regard à travers l'ouverture des rideaux. Chose étrange, au lieu des lumières tamisées qui éclairent la nuit tout Pullman qui se respecte, ses yeux ne rencontrèrent que l'obscurité la plus complète. Que se passait-il donc dans ce wagon, se demanda-t-elle, le cœur bat-

tant? Pourquoi ce mystérieux fantôme dans le couloir? Y avait-il du danger? Elle s'appuya de nouveau sur son oreiller, pour réfléchir; et, plus elle réfléchissait, plus elle se sentait tout à fait réveillée.

D'un geste résolu, Miss Townsend alluma, apprit ainsi qu'il était deux heures et demie, et, sachant reconnaître sa défaite, renonça définitivement à combattre l'insomnie. Elle n'en avala pas moins deux comprimés de Luminol, ce qui eut pour effet de la plonger au bout d'un instant dans un sommeil profond.

CHAPITRE II

UN DRAME DANS LE TRAIN

Grâce au somnifère, Miss Townsend dormit tard, si tard qu'elle ne se rendit pas compte de l'agitation matinale habituelle à tous les Pullman : oscillation des rideaux, apparitions subites de pieds déchaussés, personnages encore tout ébouriffés en robe de chambre qui s'en vont faire leurs ablutions dans les pièces de toilette réservées respectivement aux deux sexes. Miss Townsend, par le fait, eut à peine le temps de se rendre au wagon-restaurant pour le dernier service du petit déjeuner. Au retour, elle voulut se rendre à l'*observation car* (1). Arrivée à la hauteur du compartiment occupé par l'homme qu'elle qualifiait de distingué, Miss Townsend fut à même d'assister à un incident destiné à devenir mémorable.

— Je vais ouvrir la porte, disait l'agent de la Compagnie, un nègre, en montrant ses dents blanches. Ce Monsieur dort profondément... Il y a une heure que je frappe, et il ne me répond pas.

Il introduisit un passe-partout dans la serrure et ouvrit. Puis, il poussa une exclamation et son beau teint chocolat devint gris; quant à ses yeux, on n'en vit plus que le blanc. Sans un

1. Wagon spécial aux trains transcontinentaux américains. Non compartimenté, *l'observation car* présente l'aspect d'un salon aux larges baies; une partie du wagon se trouve entièrement à l'air libre, avec la simple protection d'une balustrade et d'un toit; par beau temps, les voyageurs peuvent s'y installer en plein air et jouir du paysage, comme les passagers contemplent la mer du pont d'un paquebot. (N. D. T.)

mot, il recula d'un pas, tout en désignant l'intérieur du compartiment de son doigt qui tremblait.

Miss Townsend y jeta un rapide coup d'œil. L'homme au profil aristocratiqu pendait, suspendu par le cou, à la couchette supérieure; les jambes revêtues d'un pantalon de pyjama touchaient le sol, la tête était funèbrement inclinée sur la poitrine. Par suite du mouvement du train, le corps inerte se balançait mollement.

— Vite! s'écria Miss Townsend. Allez chercher du secours!

Le nègre émit un son inarticulé.

— ...Courez... trouvez un médecin. Appelez le conducteur, insista Miss Townsend.

La première personne qui survint, et presque immédiatement, fut le voyageur de commerce qu'elle avait remarqué à cause de ses cravates tapageuses. Il portait, ce matin, une chemise jaune avec une cravate cramoisie, combinaison de couleurs à faire hurler les gens les plus solides. S'avançant sur le seuil, il regarda le pendu et s'écria :

— Mon Dieu!

Très étonnée, Miss Townsend le vit s'approcher de la victime et lui toucher la main.

— Raide mort, murmura-t-il.

Puis, au nègre :

...Dites donc, vous, reprenez vos esprits. Voyez s'il y a un médecin dans le train, quoique je n'aie pas d'espoir que son intervention puisse être efficace. Et amenez le conducteur. Dépêchez-vous.

Miss Townsend serait volontiers partie, mais l'étroit passage devant la porte était maintenant bloqué par une foule surexcitée; incapable d'avancer ou de reculer, elle assista, bien involontairement, aux étranges actions du commis-voyageur. Comme s'il assistait tous les jours à des suicides, l'amateur de belles cravates fit le tour du compartiment, regarda partout, touchant peu aux objets, mais, de temps à autre, ramassant quelque chose qu'il glissait dans sa poche. Miss Townsend le vit notamment prendre un morceau de papier sur la couchette; puis il s'accroupit tout à coup à ses pieds.

— Qu'avez-vous encore découvert? demanda-t-elle.

— Un bout d'étoffe, répondit-il.

Le conducteur, un gros bonhomme à la chaîne de montre décorée d'un emblème maçonnique, apparut, suivi de deux autres agents de la Compagnie.

— Qui est-ce? Le savez-vous? demanda le voyageur de commerce.

— Non. Comment voulez-vous que je le sache? répliqua le conducteur d'un air maussade.

— Vous n'avez pas son nom?

— Je ne connais que le numéro de son billet I 364.732, Nouvelle Orléans à El Paso.

— Eh bien, le I 364.732 n'a plus besoin de médecin, mais vous feriez mieux d'en faire venir un, si c'est possible.

— Il arrive, répondit majestueusement le conducteur. Que tout le monde parte maintenant, ajouta-t-il à l'adresse de l'assistance.

Personne ne quitta la scène du drame avec plus d'entrain que Miss Townsend. Très émue, elle retourna au n° 6; à peine eut-elle le temps de s'asseoir que l'écrivain de romans d'aventures vint lui rendre visite.

— Un sujet magnifique, dit-il sur un ton qu'il s'imaginait confidentiel, vient de tomber des nuages sur mon giron.

— Expliquez-vous, fit Miss Townsend.

— J'ai tout compris, Mademoiselle, déclara l'autre précipitamment, comme si les idées lui venaient trop vite pour lui permettre de les exprimer posément. Ce pauvre diable qui s'est pendu est la victime d'un amour non partagé.

— Ciel! Comment le savez-vous? murmura Miss Townsend.

Le romancier hocha gravement la tête.

— Croyez-en Lemuel Bunyard, spécialiste de littératures en tous genres pour magazines, périodiques, etc. J'écris sous trois pseudonymes différents et suis professionnellement entraîné à sonder les cœurs... Croyez-moi, Miss Le Grand est mêlée à cette affaire.

Miss Townsend exprima son étonnement en levant les sourcils.

— Elle recevait quelques personnes, hier soir, dans son salon, ajouta Bunyard d'un air important.

— Je les ai entendues, fit Miss Townsend, sèchement.

— Cet homme — euh! j'ignore son nom, mais je l'appellerai, pour la commodité du récit, le défunt étranger — faisait partie des invités. La réunion, très gaie, commença par des cocktails. Mais la passion s'en mêla.., un sentiment non partagé... une atmosphère de folie... la déception trop forte, et enfin le suicide.

— Tout cela me paraît bien rapide, fit Miss Townsend avec une moue de dégoût.

— Pourquoi?

— Il se trouve que Miss Le Grand est montée dans notre

train à San Antonio, vers huit heures, hier soir. La réunion dont vous parlez s'est terminée fort peu après minuit.

— Exact, fit Bunyard, assez penaud. Je reconnais que la passion met généralement plus de temps à pousser un être humain à se détruire. Mais... attendez, j'y suis, s'écria-t-il triomphalement. Ils se connaissaient déjà! Je tiens maintenant mon sujet de conte... « Un drame d'amour dans un Pullman »...

Bunyard quitta précipitamment Miss Townsend et sa machine à écrire résonna impérieusement, quelques secondes plus tard.

Immédiatement après son départ, le romancier fut remplacé par la veuve à la belle bouche.

— Oh! mon Dieu, murmura-t-elle, comme c'est triste! Ce pauvre homme, là-bas...

Miss Townsend opina du bonnet.

...Je ne cesse de me demander pourquoi il s'est tué. Savez-vous, fit-elle brusquement, je ne m'attendais guère à un suicide, mais on m'aurait dit qu'il avait été abattu d'un coup de revolver...

— Juste ciel! s'écria Miss Townsend. Pourquoi des coups de feu? Pourquoi s'entre-tuer?

— Vous ne saviez donc pas? demanda la jolie veuve, avec l'air ravi de ceux qui ont une nouvelle importante à communiquer.

Miss Townsend fit un signe négatif.

...Oh! il y eut une scène terrible hier soir dans le fumoir. Un fermier du Texas, une énorme brute, est monté dans le train à une petite gare qui s'appelle Hacienda; il occupe, d'ailleurs, une couchette contiguë à la mienne et ce voisinage me fait mourir de peur. Eh bien! il s'est mis à boire du whisky et en a offert à d'autres Messieurs qui se trouvaient là; tous ont accepté, sauf ce pauvre Mr. Jones, qui est mort; il s'est excusé très poliment en disant que le whisky lui faisait mal. Le fermier, complètement saoul, prit le refus de Mr. Jones pour une insulte et se mit à le traiter de tous les noms, dont « sale Yankee » fut un des moins malsonnants. Ensuite, cette brute tira de sa poche un revolver gros comme un canon et les autres personnes présentes eurent, paraît-il, le bon esprit de pousser Mr. Jones par les épaules pour le faire sortir du fumoir.

— Dégoûtant! s'écria Miss Townsend.

— En effet. Quelques-uns de ces fermiers du Texas sont de véritables sauvages, très dangereux. La personne qui m'a raconté l'incident ajouta que Mr. Jones l'avait échappé belle

et qu'il avait vu plus d'un homme tué par un ivrogne dans de pareilles circonstances.

— Ces choses-là ne devraient pas être permises, s'écria Miss Townsend, très indignée.

— Je suis de votre avis, roucoula la veuve. Vous avez tout à fait raison. Le jeune Mr. Strang — il voyage avec son vieux père, qui est à moitié paralysé — m'a tout raconté; il me fit une description très dramatique de la scène et quoiqu'il ne m'en ait rien dit de façon précise, je suis convaincue qu'il a dû risquer sa vie pour sauver ce pauvre Mr. Jones. Ne le trouvez-vous pas charmant et très séduisant?

Miss Townsend jeta un regard dur aux tendres yeux expressifs de l'aimable femme.

— Vous parlez de ce Mr. Jones? demanda-t-elle.

— Mais non, protesta la jeune veuve. Quelle idée! Je parlais du jeune Mr. Strang.

— Je crains de n'avoir guère eu le temps de me faire une opinion, répliqua sèchement Miss Townsend.

L'autre la quitta et Miss Townsend se mit à contempler le paysage; le train traversait une grande plaine désertique, inondée de soleil et percée par endroits de collines rocheuses, d'un rouge brun. Plus loin, quelques montagnes dont les pics roses ou violets se détachaient sur le ciel sans nuages. Miss Townsend admira les lignes sévères, l'intense désolation du paysage, malgré ses chaudes couleurs; tout en regardant, elle écoutait machinalement la chanson rythmée des roues, ayant souvent remarqué la qualité musicale de ces bruits mécaniques... une vraie cadence. *Clickety-clickety, clackety-clackety, clickety-clickety, clack-clack-clack.* Par le fait, c'étaient les mesures de cette gigue joyeuse, *La Lavandière irlandaise!* Bien déplacé, cet air, pour un train qui emportait le malheureux suicidé!

Quelqu'un vint s'asseoir à ses côtés; c'était le voyageur de commerce.

— Excusez-moi, mademoiselle, dit-il en guise de préambule. J'espère que je ne vous dérange pas.

— Du tout.

— Parce que, voyez-vous, je voudrais bien vous poser quelques questions; d'abord parce que votre couchette se trouve dans cette partie-ci du train et ensuite parce que vous devez bien enregistrer les images qui frappent vos yeux. Voyez-vous, mon métier m'oblige à juger les gens, et à les juger rapidement.

— Vraiment? fit Miss Townsend. Vous êtes trop aimable.

— Non.

Il jeta un regard autour de lui et baissa la voix.

— Puis-je vous demander si vous avez vu ou entendu quelque chose, hier soir, qui aurait pu vous paraître bizarre?

— Que voulez-vous dire au juste?

— Des bruits qui vous auraient semblé inexplicables... des gens circulant sans raison apparente dans le wagon.

Miss Townsend prit un temps avant de répondre.

— J'ai en effet remarqué que le vieillard paralysé est passé devant ma couchette; il traîne les pieds en marchant.

— Dans quelle direction allait-il?

— Il venait de l'avant du wagon et se dirigeait vers l'arrière.

— L'avez-vous entendu revenir?

— Non, dit Miss Townsend.

— A quelle heure placez-vous cet incident?

— Il se trouve que je peux le placer assez exactement vers deux heures, car je souffrais d'une insomnie et je regardai plusieurs fois ma montre.

— Ah! vers deux heures. Et vous ne l'avez pas entendu revenir, avec son pas traînant. C'est à noter... Avez-vous remarqué autre chose?

— Il y eut une réunion assez bruyante dans le compartiment-salon.

— Oui, je sais. Mr. Jones... le mort, y prenait part.

Miss Towsend le regarda sévèrement.

— Vous me paraissez bien insensible.

— Nullement, mais je n'étale pas mes sentiments, répondit-il sans vergogne. Eh bien, puisque vous ne dormiez pas, avez-vous observé autre chose encore?

— Peut-être ne devrais-je pas en parler, répondit-elle, mais mon vis-à-vis, ce grand fermier du Texas, qui occupe la couchette n° 10, ronflait d'une manière vraiment désagréable. Les ronflements ensuite cessèrent et d'autres sons me firent croire qu'il avait quitté sa couchette.

— Pour aller où?

— Je ne suis pas sûre de la direction qu'il a pu prendre, mais il me sembla entendre un léger bruit venant de l'arrière du wagon, après qu'il eût quitté sa couchette. Mais je ne pourrais en juger, il est peut-être tout simplement remonté sur sa couchette?

— A-t-il ronflé encore?

— Non.

— Un être de son espèce doit toujours ronfler en dormant; s'il ne ronfle pas, c'est qu'il ne dort pas. L'avez-vous entendu avant ou après le passage du vieux aux pas traînants?

— Avant, répliqua Miss Townsend : un quart d'heure plus tôt, environ.

— Nous progressons, fit le voyageur de commerce. Vous ne vous souvenez de rien d'autre?

— Si. L'incident le plus étrange arriva un peu avant deux heures et demie. Je comptais en parler au conducteur, mais le... cette tragédie m'a tellement bouleversée que je n'y ai plus pensé.

— Dites.

— Le sommeil ne venait pas, j'étais très agitée; à un moment donné, j'étendis un bras hors de ma couchette et ma main toucha le rideau. Une étoffe suspendue cède d'habitude, lorsqu'on la presse; or le rideau ne céda pas. Je sentis quelque chose de dur et de solide de l'autre côté.

— Non! s'écria le voyageur. Et c'était...

— Je l'ignore. Il était impossible de voir à travers le rideau.

— Evidemment. Mais votre impression?

— Qu'il s'agissait peut-être d'un corps d'homme; un voleur qui cherchait à glisser sa main dans la couchette pour s'emparer de mon sac à main.

— Ensuite?

— Je serrai mon sac entre mes doigts et j'attendis. Au bout d'un instant, je pressai de nouveau l'étoffe qui céda, cette fois. Puis je jetai un coup d'œil par la fente entre les rideaux.

— Que vîtes-vous? demanda vivement le voyageur de commerce.

— Rien. Le couloir central se trouvait plongé dans l'obscurité; toutes les lumières étaient éteintes, ce qui me parut fort étrange.

— Elles étaient éteintes, en effet, dit le voyageur d'un air mystérieux. Et non sans raison.

Miss Townsend changea de position et le dévisagea franchement.

— Vous vous rendez compte, je suppose, que vous venez de me poser de nombreuses questions auxquelles j'ai répondu sans me faire prier. A chacun son tour... Je désire vous demander quelque chose.

— A vos ordres.

— Pourquoi voulez-vous savoir ce que j'ai pu voir ou entendre hier soir?

Les yeux du commis-voyageur se perdirent dans le vague un instant; puis il se retourna et Miss Townsend remarqua que son visage avenant, si gai d'habitude, avait complètement changé d'expression.

— Je vais vous répondre, dit-il à voix basse. Tout à fait entre nous... L'homme du compartiment réservé ne s'est pas tué, on l'a assassiné.

CHAPITRE III

...ET UN VOL

Miss Townsend recula d'horreur.

— Oui, dit l'autre d'un air grave, aussi vrai que je m'appelle Dan Durkin, on l'a tué.

— C'est inimaginable... qu'une chose pareille puisse arriver dans un train... je veux dire dans un pays civilisé, fit-elle en poussant un profond soupir. Mais comment savez-vous qu'il a été assassiné?

Le meurtrier essaya de camoufler son crime en suicide. La cordelière du peignoir de bain était nouée autour du cou de la victime et attachée à une barre, au-dessus de la couchette supérieure. Ce subterfuge aurait pu remplir son but si l'on avait dépendu Mr. Jones avant de l'examiner soigneusement : tout le monde aurait attribué sa mort à un moment de désespoir. Mais la cordelière était en soie et le nœud coulant se bloqua avant de serrer suffisamment pour l'étrangler; il n'a donc pu mourir de cette manière.

— Quelle horreur! s'écria Miss Townsend.

— Autre chose, continua Durkin. Le cou de l'homme porte des ecchymoses, décolorées maintenant. On dirait des marques de doigts. Je crois qu'il a été étranglé et qu'on a essayé de simuler ensuite un suicide.

— C'est épouvantable, gémit Miss Townsend.

— Une sale histoire, certainement. Autres bizarreries : le lit avait été occupé et les lumières ont été éteintes. Or, un homme qui va se tuer ne commence pas par se coucher et il ne se donnera certainement pas la peine d'éteindre les lumières après avoir mis au point ses préparatifs de suicide.

— Mon Dieu, fit Miss Townsend. Que je voudrais avoir pris un autre train!

— Quoi qu'il en soit, le dénommé Sidney Jones est mort

et son décès remonte à quelque sept ou huit heures, d'après le médecin qui l'a examiné. Celui-ci n'a pu préciser davantage. L'autopsie nous renseignera, heureusement. La question qui se pose maintenant, la voici : qui est l'assassin? Voilà pourquoi je vous ai interrogée.

— Mais pourquoi est-ce *vous* qui m'interrogez? demanda tout à coup Miss Townsend.

— Parce que j'ai immédiatement compris que vous étiez une personne supérieure, répondit Dukin avec vivacité. Vous m'avez, d'ailleurs, appris certains détails que la police voudra connaître lorsqu'elle se mettra au travail. D'abord, que le vieux aux pas traînants est passé devant votre couchette vers deux heures du matin; il souffre d'une paralysie des jambes, mais avez-vous vu ses mains?

Miss Townsend fit un signe négatif.

...Des pattes de gorille.

La vieille fille frissonna.

— Pourquoi rôdait-il ainsi, à une heure pareille de la nuit? Prenez ensuite ce fermier du Texas. Pourquoi s'est-il levé? Où est-il allé? Et d'autres bizarreries encore, que je voudrais bien élucider... D'abord, qui a éteint ces lumières qui doivent brûler toute la nuit? L'interrupteur se trouve à l'avant du wagon. Et ce que vous avez senti à travers le rideau? Il s'agissait évidemment d'un être vivant, puisqu'il s'est déplacé...

D'un air morne, Miss Townsend regarda par la fenêtre.

— Eh bien, résuma Durkin, Jones est mort et il ne s'est pas tué. Or, personne n'est descendu du train après minuit.

— Comment le savez-vous? demanda-t-elle.

— Je me suis renseigné auprès du conducteur. Nous ne risquons donc rien à présumer que l'assassin se trouve encore parmi nous.

— Mais c'est épouvantable, déclara Miss Townsend. Voyager avec un mort est déjà fort désagréable; mais penser qu'un meurtrier se trouve parmi nous!

Durkin fit un signe d'assentiment.

...Je ne cesse de penser à ce malheureux, continua-t-elle. Il faudrait prévenir sa famille. Qui est-ce, ce Mr. Jones? D'où vient-il?

— Voilà bien le plus curieux de l'histoire, répliqua Durkin. Il ne portait rien sur lui qui puisse servir à l'identifier, ni lettres, ni cartes de visite, ni papiers personnels. Le conducteur possède bien son billet, pris à la Nouvelle Orléans pour El Paso; mais personne ne semble savoir d'où il venait, ni quoi

que ce soit à son sujet. Quelques voyageurs apprirent de sa bouche qu'il s'appelait Sidney Jones, voilà tout.

— Mon Dieu, fit Miss Townsend, vous estimez donc qu'il n'y a rien à faire?

— La police enquêtera dès notre arrivée à El Paso.

Il se pencha vers Miss Townsend et lui parla de très près.

— Miss... euh...

— Townsend.

— Parfaitement. Vous vous êtes trouvée par hasard devant la porte du compartiment lorsque l'agent de la Compagnie l'ouvrit. Il y a là un point que je voudrais bien préciser, mais Théophile Snow (1) — admirable nom pour un employé nègre! — fut trop bouleversé, sur le moment, pour s'en souvenir par la suite. A votre avis, cette porte était-elle fermée à clef ou non?

— Comment voulez-vous que je le sache?

— Avez-vous entendu jouer le pêne?

Miss Townsend fronça les sourcils.

— Non, fit-elle avec décision.

— Bravo! s'écria Durkin, pénétré d'admiration. Je me doutais bien que rien ne devait vous échapper.

Le silence fut soudain percé par des cris provenant de l'avant de la voiture, là où nichaient, tendrement unis dans la graisse et dans la richesse, les époux Goldstein.

— La police! Au secours! Au voleur... J'ai été dévalisé! hurlait le mari.

— Ciel! fit Durkin. Quel voyage!

Le gros homme surgit dans le couloir, suivi de sa femme. Il hurlait toujours.

— Appelez le conducteur!

— Hé! que se passe-t-il? s'écria Bunyard.

Sa machine à écrire, posée sur ses genoux, faillit tomber par terre.

Des têtes apparurent. Il y eut un moment de tension extrême. Le gros homme continua ses vociférations, appelant sans cesse le conducteur; le nègre Théophile surgit brusquement de nulle part, sa veste blanche à moitié mise. Le conducteur du Pullman arriva. Les voyageurs des autres wagons se précipitèrent et encombrèrent le couloir; enfin, se frayant un passage à travers la foule, apparut le chef de train.

— Que se passe-t-il encore? demanda-t-il d'un air plus qu'ennuyé.

1. Neige.

— Monsieur le chef de train, je m'appelle Goldstein. Voici ma femme... Regardez-la, je vous prie.

— Je ne fais que cela, répondit l'autre.

— L'avez-vous regardée hier soir? beugla Goldstein.

— Très probablement, répondit le chef de train, non sans quelque étonnement.

— Elle portait hier soir... commença Goldstein, comme s'il pouvait à peine se contenir, car on le sentait sur le point d'avoir une attaque d'apoplexie.

...Elle portait hier soir un magnifique bracelet d'émeraudes et de diamants, deux bracelets en platine sertis de diamants, une montre-bracelet avec un ruban de platine, un collier de diamants avec un gros solitaire en pendentif, une broche de rubis et de diamants, une bague ornée d'un rubis, une autre avc une grosse perle, des perles encore en boucles d'oreilles, sans parler d'une bourse en or avec un fermoir de diamants!

Comm il se doit, l'assistance fut très impressionnée par cet inventaire d'une écrasante opulence.

— Regardez-la maintenant! hurla Golstein. Elle n'a plus un seul bijou! J'ai été volé!

— Mais, Solly, protesta Mrs. Goldstein, j'ai encore ces bagues...

Elle étendit deux mains potelées.

— Taisez-vous! vociféra son époux. Vous me donnez mal au cœur! C'est uniquement parce que vous n'êtes plus capable de les ôter de vos gros doigts qu'elles sont encore là!

Mrs Golsdtein fondit en larmes.

— Que le diable m'emporte! s'écria le chef de train. Je m'en souviendrai, de ce voyage!

A ce moment, l'un des assistants, Strang — le jeune homme mince et brun que Miss Townsend trouvait très « à la coule » — intervint.

— Mais, Mr. Goldstein, dit-il d'une voix suave, êtes-vous sûr d'avoir été volé?

— Sûr? s'écria Goldstein, dansant sur place. Si je suis sûr? Que supposez-vous, jeune homme? Que j'ai jeté ces bijoux par la fenêtre?

L'autre répondit sans s'émouvoir :

— Ne les auriez-vous pas égarés dans vos bagages? Ils ont peut-être pu tomber sous la couchette?

Goldstein parut sceptique, mais le chef de train saisit l'idée au vol, noyé qui s'agrippe à une planche de salut, même vermoulue.

— Certainement, s'écria-t-il. Allons, tirez-moi ces couchettes, et vivement!

Ces derniers mots s'adressaient aux agents du Pullman, qui obéirent. Les couchettes tirées, chaque pouce du terrain fut inspecté de très près. Les valises du ménage furent défaites et soumises à un examen minutieux, au milieu d'une assistance recueillie.

Se sentant le point de mire de tous les regards, Goldstein parlait haut.

— Voyez-vous, expliquait-il, Mrs. Goldstein, lorsqu'elle ne porte pas ses bijoux sur elle, les met dans un sac en peau de chamois dissimulé sous ses vêtements; la nuit, elle pose ce sac sous son oreiller. Je me lève ce matin, je fais honneur à un excellent petit déjeuner, convaincu qu'elle avait tous ses bijoux, valant, Mesdames et Messieurs, cent mille dollars au bas mot, malgré la crise. Et cet être stupide prend également son petit déjeuner, s'imaginant que je détenais les bijoux...

— Mais, Solly, protesta son épouse, les yeux pleins de larmes, vous vous êtes levé le premier et lorsque j'ai constaté leur absence, j'ai cru que vous les aviez pris!

— Assez! rugit son mari. Vous me donnez la nausée.

Le recherches furent si complètes qu'une épingle égarée aurait sûrement été retrouvée; sièges, couchettes, tout fut retourné et inspecté de fond en comble.

Le jeune Strang dit encore son mot.

— Un examen du linge sale retiré de ces couchettes s'impose. Le sac a pu se glisser dans la taie d'oreiller, par exemple.

Un petit groupe se forma, qui accompagna le nègre Théophile, parti pour examiner le linge. En cours de route, celui-ci murmurait d'un air hagard :

— Les malheurs arrivent toujours par trois; nous avons eu déjà un suicide et un vol... mon Dieu, que va-t-il encore nous arriver?

Ils eurent beau remuer le linge sale, aucun résultat ne vint couronner leurs efforts.

— Très bien, cria Goldstein. Qu'on fasse venir la police, alors.

— Pourquoi faire? répliqua le chef de train.

— Il faut fouiller tout le monde...

Le chef de train désigna le paysage, d'un geste désespéré.

— Regardez-moi ce désert. Pas une maison en vue... Où voulez-vous que je trouve un policeman.

— Cela m'est égal, hurla Goldstein, encore plus fort que

précédemment. J'exige que tous les voyageurs soient fouillés!

— Je ne suis pas de la police, protesta le chef de train, et je n'ai pas qualité pour fouiller les voyageurs.

— Quand pourrai-je avoir un policeman?

— Lorsque nous arriverons à El Paso. Je télégraphierai à l'avance.

— J'en prends acte, dit Goldstein. Et si vous ne me faites pas retrouver mes bijoux, j'attaque la Compagnie, aussi sûr que je m'appelle Salomon-I. Goldstein.

Le chef de train s'entretint à voix basse avec le conducteur du Pullman; puis ils partirent, accompagnés de l'infortuné Théophile. Le chef de train grommelait entre ses dents qu'il n'avait jamais vu un pareil gâchis au cours de ses quarante années d'expérience ferroviaire. On sentait qu'il aurait préféré un accident, une attaque de convoi à main armée...

Le calme finit néanmoins par se rétablir sur ce Pullman, si malencontreusement nommé *Placidia*. Mais Goldstein ne put tenir en place. Il erra dans le couloir, titubant de droite et de gauche par suite du mouvement de la voiture, et finit par s'arrêter à la hauteur de Miss Townsend.

— N'est-ce pas terrible? fit-il. Etre volé ainsi de cent mille dollars d'un coup!

Miss Townsend lui accorda un sourire de sympathie.

— J'avais pris l'habitude de considérer ma femme comme une banque, continua-t-il en désignant d'un geste le large dos de son épouse, écroulée de chagrin. Une banque... Savez-vous qu'il m'est arrivé l'année dernière l'aventure suivante, à New-York, où nous vivons. Mon banquier me dit un beau jour :

« Mr. Goldstein, je regrette, mais nous ne pouvons renouveler l'ouverture de crédit que vous nous avez demandée. » Moi, très étonné : « Comment? Vous ne pouvez renouveler... et pourquoi, s'il vous plaît? » « Parce que votre dépôt de garantie n'est pas suffisant. » « Pas suffisant? Puisqu'il en est ainsi, je vous donne Mrs. Goldstein en dépôt », ai-je répondu.

Il fit une pause impressionnante, avec tout le sens théâtral de sa race.

...Je vais donc au téléphone, j'obtiens la communication avec ma femme et je lui dis : « Mets tout sur toi, Sarah, et viens me retrouver à la banque. Prends un taxi et dépêche-toi. » Lorsqu'elle arriva, je m'adressai à mon banquier : « Je vous présente Mrs. Goldstein. Si elle ne vaut pas, telle que vous la voyez, cent mille dollars au bas mot, je ne m'appelle plus Salomon-I Goldstein. Faites venir un expert. » Mon ban-

quier renouvela l'ouverture de crédit, sans convoquer d'expert.

Il se pencha tout à coup et murmura :

...J'ai l'impression de savoir qui nous a volés.

CHAPITRE IV

UNE STAR DE HOLLYWOOD QUI CRAINT LA PUBLICITÉ

Avec un air très « m'as-tu vu? », Miss Sybil Le Grand, grande vedette de cinéma, pénétra en ondulant dans l'*observation-car*. Blonde de nature, mais outrageusement platinée, ses cheveux avaient la couleur d'un lin très pâle. Des sourcils peints, pour remplacer les siens, soigneusement épilés par le coiffeur, décrivaient une courbe hardie sur son front; ses lèvres pourpres, presque violacées, fulguraient sur l'ivoire café au lait de son teint; ses ongles avaient été trempés dans le même rouge violacé. S'asseyant à côté de Miss Townsend, elle croisa négligemment les jambes, ces jambes célèbres, assurées pour une somme impressionnante de dollars et engagea la conversation en ces termes :

— Mon médecin, voyez-vous, m'a conseillé ce voyage pour me délasser. A cause de mes nerfs, vous comprenez... Eh bien, c'est assez réussi : un suicide, suivi d'un vol.

Elle tira de son sac un long fume-cigarette d'ivoire, incrusté d'or, et alluma une Abdullah.

...Je ne peux vraiment concevoir ce qui peut pousser les gens au suicide. Il avait, d'ailleurs, l'air charmant, cet homme, un vrai gentleman.

— Vous le connaissiez? demanda Miss Townsend.

— Oh non! répondit vivement l'actrice. J'ai fait sa connaissance dans ce train, voilà tout. Je me suis embarquée à San Antonio, vous savez.

— Parfaitement, répondit Miss Townsend.

Elle remarqua que les grands yeux de son interlocutrice la fixaient attentivement; ces yeux si grands, si beaux, connus dans les deux hémisphères pour la qualité passionnée de leur regard. Mais elle sentit également qu'ils trahissaient une certaine froideur assez inquiétante.

La grande vedette approcha son siège.

— Savez-vous, dit-elle confidentiellement, qu'on poline ferme en ce moment dans ce train de malheur?

— Vraiment? fit Miss Townsend.

— Oui. A mon avis, c'est ce sale petit commis-voyageur qui en est cause.

Miss Townsend leva les sourcils.

La vedette s'approcha encore.

— On raconte, murmura-t-elle, que Mr. Jones, le monsieur qui occupait le compartiment voisin du mien, ne s'est pas tué; on insinue qu'il aurait été assassiné.

— Horrible! s'écria Miss Townsend.

— Oui. J'en ai des frissons... j'espère bien que c'est faux, mais on ne sait jamais. La vie vous réserve de ces surprises...

Mis Townend trouva décidément que les yeux de Miss Le Grand étaient inquiétants.

... Comme je vous le disais, reprit l'actrice, on parle. Toujours ce besoin de remuer de la boue... Mais l'expérience m'a appris qu'il faut attaquer pour se défendre. Comme vous me paraissez la personne la plus intelligente du voisinage, j'ai décidé de me confier à vous; de cette manière, vous saurez quoi répondre, si l'on vous raconte des histoires...

Elle découvrit ses belles dents dans un large sourire. Miss Townsend se demanda par quel miracle les stars de cinéma ont toujours d'aussi belles dents; peut-être les choisit-on pour cette raison même, à charge pour ces femmes de faire ensuite la preuve de leur talent.

... Voyez-vous, continua Miss Le Grand, j'ai donné une petite soirée, hier soir; voici comment elle fut combinée. Après le dîner, je fis la connaissance de Mr. Jones et de son ami, Mr. Davidson, ainsi que d'un certain Mr. Strang, le fils de ce vieux monsieur qui ne peut soulever les pieds en marchant. Au bout d'un moment, je leur proposai de venir prendre les liqueurs chez moi... Vous savez ce qui se passe généralement au cours d'agapes de cette espèce : certaines personnes ont le vin gai et se mettent à faire du bruit; d'autres deviennent d'humeur batailleuse...

La « très comme-il-faut » Miss Townsend ne répondit rien.

Enfin, nous fîmes une partie de bridge; mais il y eut une assez vive discussion, vers la fin de la partie, avec de violents éclats de voix, et je pense que l'on a pu nous entendre.

Miss Townsend en convint.

... Cette discussion était, d'ailleurs, absurde. Mr. Jones prétendit que son ami, Mr. Davidson, qui jouait contre lui, avait

fait une renonce; Davidson le nia. La pénalité est de deux levées, comme vous le savez, ce qui faisait perdre à l'équipe Davidson-Strang la manche et la partie. La discussion dégénéra en dispute. Davidson déclara qu'il ne voulait plus jouer. Il se rendit ridicule, perdit tout contrôle de lui-même au point de brouiller les cartes, ce qui rendit impossible, par la suite, toute vérification. Mais, en réalité, l'incident n'avait aucune importance et nous nous quittâmes bons amis. Dire que je ne devais plus revoir Sidney Jones vivant!

Miss Le Grand alluma une nouvelle cigarette.

... D'habitude, je recherche la publicité. La plus grande notoriété possible pour Sybil Le Grand. Mais, en ce moment, je ne tiens nullement à me trouver mêlée à une histoire de meurtre ou même simplement de suicide. Je suis à la veille de signer un gros contrat avec une des premières firmes de cinéma et, d'ici là, ma conduite doit être irréprochable. Pour nous résumer, Miss...

— Townsend.

— ... Miss Townsend, je vous ai dit la stricte vérité, et vous serais par conséquent très obligée de donner un démenti catégorique aux personnes qui manifesteraient des velléités hostiles à mon égard.

Miss Townsend sourit et hocha la tête.

Goldstein fit son apparition, suivi de sa femme dont l'air dépouillé contrastait fort avec sa splendeur passée. Miss Townsend la compara mentalement à une idole barbare dont une horde victorieuse aurait arraché les parures.

— Quel numéro! enchaîna Miss Le Grand, gaiement. Pourquoi diable permet-il à sa femme de circuler parée comme une châsse? C'est aller au-devant du vol. Je suppose que sa camelote devait être assurée au double de sa valeur...

Le visage de Miss Le Grand s'éclaira d'un sourire, quelques instants plus tard, en apercevant deux nouveaux arrivants.

— Hallo! s'écria-t-elle. Approchez des sièges et asseyez-vous. Je viens de mettre Miss Townsend au courant des événements d'hier soir... Mr. Strang et Mr. Davidson, ... Miss Townsend.

Strang était grand, brun et élégant; son visage évoquait un masque. L'autre, Davidson, mince et blond, lui rappela feu Sidney Jones.

— Quelle terrible chose! dit Strang. Pauvre Jones, un si charmant garçon... J'ai fait sa connaissance hier, dans le train.

— Nous avons lié conversation avant-hier, en quittant la

Nouvelle Orléans, renchérit Davidson. Il ne m'avait pas fait l'effet d'un homme qui voulait se tuer.

— Bah! personne ne croit à cette histoire de suicide, déclara Miss Le Grand d'un air impatient. On dit maintenant qu'il aurait été assassiné.

— Qui, « on »? demanda Strang.

— Mais, tout le monde. Les agents de la Compagnie, le conducteur... Tenez, ce drôle d'individu, Bunyard, le romancier, en tape le récit détaillé sur sa machine à écrire, en ce moment même... avec tous les horribles détails.

— Eh bien, fit tranquillement Strang, je demande un supplément d'informations avant d'ajouter foi à cette version. Pour moi, c'est un suicide, tout simplement.

— J'en suis encore toute retournée, dit Miss Le Grand. Nous n'avons vraiment pas de chance. Je suppose que la police va enquêter, lorsque le train arrivera à El Paso. Personnellement, nous ne risquons rien... Je venais justement de parler à Miss Townsend de notre amicale partie de bridge, hier soir.

— Oh! fit Strang, comme si le sujet manquait totalement d'intérêt.

— Les enjeux étaient minimes, déclara Miss Le Grand en se tournant vers Miss Townsend. Simplement pour intéresser la partie. Dix cents le point, n'est-ce pas?

Miss Townsend eut, sans savoir pourquoi, l'impression que les deux hommes trouvaient l'actrice singulièrement indiscrète. La remarque suivante de Miss Le Grand confirma cette impression :

...Et notre petite réunion se termina le plus amicalement du monde.

— Il y eut, bien entendu, ce regrettable incident du fumoir... commença Strang, qui ne termina pas sa phrase.

— Vous faites allusion à cette bagarre avec le fermier ivre? demanda Davidson, qui, jusque-là, n'avait presque pas parlé.

— Oui.

— Un bien mauvais coucheur. Ivre-mort et enragé.

— On ne peut blâmer Jones, évidemment, reprit Strang, quoiqu'il eût été mieux inspiré d'oublier ses principes et d'accepter le mauvais whisky de cet énergumène, comme nous autres.

— Le revolver qu'il a tiré de sa poche avait l'air terriblement méchant, ajouta Davidson. Gros comme un petit canon. Il prétendit que la déflagration seule mettrait un homme à terre.

— Une brute dangereuse, résuma Strang, qui ne connaît

pas de loi et qui tuerait froidement sans se préoccuper des conséquences.

Miss Towsend sentit que tous ses interlocuteurs manquaient de sincérité. Quoique aucun d'eux ne fît directement allusion au sort de l'infortuné Jones, il était néanmoins facile d'entrevoir le but où tendaient leurs paroles. Si Jones avait été tué, inutile de chercher l'assassin plus avant : le fermier, bouc-émissaire tout trouvé. Ils donnaient l'impression d'avoir soigneusement répété leurs rôles à l'avance. Elle leur en voulut de la prendre à témoin de leurs malpropres manigances, comme si elle eût été quelque sotte petite mouche et eux, trois araignées subtiles.

Mais un incident vint la tirer de ses réflexions. Un peu plus loin, Strang, le père, qu'elle avait entendu marcher (si l'on pouvait appeler cela marcher) au milieu de la nuit dans le couloir du Pullman, se livrait à une petite démonstration au profit de quelques voyageurs. Miss Townsend remarqua qu'il tenait un magazine fort épais; le prenant à deux mains, il le déchira en deux, d'un seul coup, comme une vulgaire feuille de papier.

— Très facile, si l'on a la force nécessaire, l'entendit-elle déclarer gaiement, d'une voix cassée de vieillard.

Un rayon de soleil fit scintiller la grosse bague qu'il portait au doigt.

CHAPITRE V

UN FUGITIF

Miss Townsend longea *l'observation-car* jusqu'à la plate-forme arrière. Lorsqu'elle marchait, la vieille fille avançait vite, d'un pas nerveux, élastique, comme si son esprit, brûlant d'arriver à destination, protestait contre l'allure toujours trop lente, à son gré, de son corps. La couleur de ses vêtements? Un noir sévère. La jupe, un peu plus longue que ne le voulait la mode, le chapeau également désuet et haut perché sur un chignon de cheveux gris. Ses gestes, toujours un peu guindés, trahissaient une autre époque, celle où elle avait grandi, quand baleines et corsets entravaient le libre jeu des membres. Les

habitudes vestimentaires de Miss Townsend s'étaient évidemment cristallisées vingt-cinq ans plus tôt, mais un observateur attentif eût immédiatement noté les yeux alertes, infiniment intelligents, qui éclairaient le visage, prématurément parcheminé, et en aurait conclu que son esprit était resté net et très « à la page » ; qu'il le resterait, même si elle devait vivre cent ans.

Poussant un soupir de soulagement en constatant que la plate-forme d'observation était déserte, elle se laissa tomber sur un siège placé à l'abri du vent et de la poussière. Miss Townsend appréciait beaucoup cette phase des voyages ferroviaires américains. De sa place, elle aimait à écouter la chanson du rail et des roues, le cliquetis et le ronronnement qui semblaient monter du ballast. Chanson qui ralentissait, *diminuendo,* aux montées, pour repartir de plus belle aux descentes ou lorsque le train filait en palier. Ces bruits de trains forment, pour le voyageur impénitent, autant de sensations, de souvenirs jalousement collectionnés, au même titre que le clapotis des vagues ou le ronflement de la sirène pour le passager des mers; au même titre qu'une blanche falaise qu'on perd de vue petit à petit sur l'horizon. Tous ces petits faits signifient que l'on voyage, que l'on est sorti de l'ornière quotidienne, en un mot, que l'on va ailleurs. Sa vie durant, Miss Townsend avait aimé aller ailleurs.

Derrière elle, les rails fuyaient, brillantes courbes. La vitesse du convoi aspirait violemment au passage les herbes, ronces et autres végétations du désert qui bordaient la voie; elles disparaissaient ensuite dans un nuage de poussière. L'odeur de la morne plaine brûlée par le soleil lui montait à la tête. Partout de vastes étendues, rompues çà et là par quelque colline rocheuse aux plateaux abrupts et bordées au loin de belles montagnes en dents de scie, vivement colorées de bleu, de topaze et de violet.

A travers la vitre qui la séparait du corps du wagon, elle pouvait apercevoir le commis-voyageur Durkin, en conversation animée avec Miss Le Grand. Quel amusant personnage, agité, plein d'assurance, comme un moineau des villes. Il paraissait considérablement amuser la star de Hollywood, car celle-ci découvrait sa magnifique denture en un sourire qui aurait ravi son agent de publicité.

La porte de communication s'ouvrit et se referma violemment; Durkin s'assit à ses côtés.

— Vous admirez ce beau pays de culture? demanda-t-il.

— Je me grise de grand air. Une cure de désintoxication

pour les miasmes de suicide, de vol et d'assassinat absorbés bien malgré moi.

— Evidemment, murmura-t-il d'un air pensif. Une vilaine affaire.

Au bout d'un instant, Miss Towsend ajouta, non sans une certaine espièglerie dans le ton :

— Je vous ai vu parler à Miss Le Grand. Prenez garde! Elle m'a laissé entendre que les hommes n'avaient pas de secrets pour elle.

— Vraiment? Eh bien, qu'elle me passe aux rayons X, mon âme est pure.

Il alluma une cigarette et s'installa confortablement.

— Miss Townsend, continua-t-il, vous venez de New York?

— Oui, j'y habite lorsque je ne voyage pas.

— Avez-vous jamais connu des gens du nom de Leland?

— Leland? Je ne le crois pas.

— Deux cousins, Pierre et Barclay.

— Non, fit Miss Towsend avec conviction. Ma mémoire est excellente et je suis certaine de ne les avoir jamais connus.

— Eh bien, dit Durkin, vous avez pu néanmoins lire des articles dans les journaux au sujet de ce Pierre Leland. Un homme du monde très en vue, vieille famille, de la fortune, membre de nombreux cercles, etc. On l'a trouvé mort, il y a une semaine, dans son appartement de l'Hôtel Saint-Ritz, assommé. Aucune indication particulière; l'arme du crime brillait par son absence; malgré l'affluence des habitués de ce grand caravansérail, malgré le nombreux personnel de service jour et nuit, personne n'a signalé une visite qu'aurait reçue la victime.

» Mais la police découvrit cependant quelque chose. Le gouvernement des Etats-Unis prévient toujours la famille, lorsqu'il vous arrive un accident, comme ceux qui survenaient en France à ceux d'entre nous — j'en étais — qui essayaient de s'opposer à la progression de quelque balle allemande. Or, les seuls parents de notre Pierre Leland se trouvèrent être sa femme, vivant en Europe et un cousin, Barclay Leland, installé dans le Comté de Colombie et y menant la vie gentleman-farmer. Mais ce cousin était absent de chez lui. Une femme de charge et son mari, qui habitaient la propriété, déclarèrent que leur maître, après avoir fait sa valise, était parti de chez lui la veille du meurtre, sans les aviser de sa destination ou de la date de son retour. Comme il agissait ainsi de temps en temps, ils n'y prêtèrent guère attention.

» La police enquêta. Après quelques recherches, sa voiture

fut retrouvée dans un garage de Hudson, la ville la plus proche de la propriété. Il n'avait pas dit aux employés du garage où il comptait se rendre; mais la suite devint facile. Comment quitte-t-on Hudson? Généralement par le train. La police découvrit que ce Barclay Leland avait bien pris un billet d'aller et retour pour New York, la veille du meurtre de son cousin. Mais elle n'en découvrit pas plus; impossible de savoir s'il arriva à New York, s'il y séjourna, s'il alla plus loin. New York est, d'ailleurs, la cachette rêvée, infiniment supérieure à une meule de foin pour la traditionnelle aiguille.

Miss Townsend opina du chef.

...Il était permis d'espérer, continua Durkin, que Barclay Leland signalerait sa présence, s'il se trouvait à New York ou dans les environs, car les journaux du soir consacrèrent de longs articles à l'assassinat de son cousin, mais il n'en fit rien. Cela parut bizarre, sans plus, et nullement suspect. Néanmoins les abords des gares et des quais d'embarquement furent surveillés, son signalement fut donné à tous les postes de police. Taille, cinq pieds dix pouces; poids cent cinquante-cinq livres environ; âge, quarante ans; cheveux et moustache blonds, yeux bleus. Il était vêtu d'un feutre souple marron, d'un vêtement également brun, d'un manteau en poils de chameau brun foncé et de souliers assortis. Dites...

Durkin s'interrompit subitement.

...Cette description ne vous rappelle-t-elle personne?

Miss Towsend fronça les sourcils.

— Laissez-moi réfléchir, murmura-telle. Ah, j'y suis... votre vis-à-vis de la couchette n° 5, Davidson. Mais il ne porte pas de moustache.

— Vous êtes observatrice, approuva Durkin. Je vais vous parler de ce détail bientôt... Eh bien, ce soir-là, le bureau central de la police reçut un coup de téléphone émanant du détective qui surveillait la gare de Pennsylvanie; un homme répondant au signalement de Barclay Leland venait de monter dans le train de 7 h. 5 pour Washington, après avoir, bien entendu, pris son billet. Comme il était alors 6 h. 50, le détective n'eut que le temps de sauter dans le train en question.

Durkin prit un temps pour respirer.

— Attendez! s'écria Miss Townsend. J'ai quelque chose à vous dire...

— Je vous écoute.

— Le détective qui suivit Barclay Leland, c'était vous, murmura Miss Townsend.

Durkin sourit.

— On ne peut rien vous cacher, fit-il, non sans admiration pour la perspicacité de la vieille demoiselle.

— Oh! mais j'avais déjà deviné que vous étiez détective, protesta Miss Towsend.

— Ciel! Vraiment? Et comment avez-vous fait?

— Je n'avais jamais connu de vrai détective, répondit-elle, mais je lis souvent des romans policiers. Et il m'avait semblé que la méthode avec laquelle vous avez fouiné partout, dès le début, lorsque vous êtes entré dans le compartiment de ce pauvre homme, était bien caractéristique du véritable limier. Un limier... vous aviez plutôt l'air d'un terrier qui vient de flairer une piste.

Ravi, Durkin se donna une claque sur la cuisse.

— Je le savais bien, s'écria-t-il. Je m'étais dit : « Cette petite demoiselle est fine comme l'ambre! » Mais surtout, gardez bien mon secret. Tout le monde me prend pour un commis-voyageur en souliers de dames. Je viens soi-disant de Saint-Louis... Ceci vous explique pourquoi je porte du linge d'aussi mauvais goût, et mon langage peu châtié.

— Vous êtes donc un vrai détective de New York?

— Parfaitement. J'ai d'abord dirigé une agence privée, à mon nom, mais j'ai été obligé d'y renoncer par suite de la crise, et la police officielle m'a engagé. Bref, l'homme que je filais est descendu à l'hôtel Raleigh, à Washington. J'en fis autant. Le surlendemain, mon gibier payait sa note et prenait le train pour la Nouvelle Orléans, toujours suivi par votre serviteur. Ce fut au cours de ce voyage que j'aperçus Sidney Jones pour la première fois, en traversant un des Pullman. Mon attention fut attirée par le fait qu'il ressemblait vaguement à l'homme que je suivais. Mais cette ressemblance ne supportait pas l'examen, en les voyant l'un à côté de l'autre. Comme j'avais laissé mon ami dans un autre wagon, je retournai immédiatement sur mes pas et constatai qu'il était toujours à la même place. « C. Milton Davidson », c'est ainsi qu'il signait les registres d'hôtels, descendit au Roosevelt, à la Nouvelle Orléans. Je reconnais l'avoir perdu de vue de temps en temps, mais j'étais sur ses talons lorsqu'il pénétra dans la gare pour prendre ce train-ci.

— Si je vous comprends bien, dit pensivement Miss Townsend, vous êtes convaincu que Davidson, l'objet de votre filature, n'est autre que Barclay Leland?

— Absolument. Les signalements concordent, et le cuir de son chapeau porte les initiales B. L., ce qui ne peut guère se lire « C. Milton Davidson ». D'ailleurs, regardez ceci.

Durkin tira une lettre de sa poche et lut :

Cher vieux Barc,

N'êtes-vous pas fatigué de jouer à l'ermite dans vos terres du Comté de Colombie? Soyez gentil et venez donc me voir...

— Le reste est sans importance. Mais « Barc », représente évidemment Barclay et l'allusion à la propriété indique nettement que Davidson est bien mon homme. Car il tira cette lettre de sa poche, la lut, la déchira et la jeta dans une corbeille à papiers ici même, dans *l'observation-car;* ayant vu le geste, je m'empressai, à la première occasion, de récupérer le document.

— Tout cela me paraît évidemment assez concluant, murmura Miss Townsend. Se raser la moustache, quoi de plus simple...

— Bien entendu, répondit Durkin. Oui, Davidson et Barclay Leland ne font qu'un. Mon rôle consiste, pour l'instant, à ne pas le perdre de vue. Dès que New York m'avisera par radio qu'il fait l'objet de soupçons précis, je lui mettrai la main sur l'épaule.

— Donc, déclara Miss Townsend avec emphase, la situation est la suivante : notre malheureux Pullman emporte un homme assassiné, son meurtrier et, de plus, un individu soupçonné par vous d'avoir tué son cousin.

— C'est cela même, répondit Durkin.

Miss Townsend leva les bras au ciel.

CHAPITRE VI

L'INDÉSIRABLE PYJAMA

— Je suis assez mal placé dans cette affaire Sidney Jones, dit Durkin, lentement.

Miss Townsend remarqua que ses manières vulgaires de commis-voyageur avaient complètement disparu. N'ayant plus à jouer son rôle, il lui donna l'impression d'un homme intelligent, très capable et doué de bonnes manières.

— Voyez-vous, continua-t-il, j'ignore tout de ce Jones; je ne connais ni son passé, ni ses amis. Aucune indication utile, qui puisse me servir. Il est néanmoins de mon devoir de faire pour le mieux...

Durkin alluma une cigarette et en tira une bouffée.

— Comme je vous l'ai déjà dit, je l'ai remarqué dans le train, entre Washington et la Nouvelle Orléans. Je serais très étonné d'apprendre que l'ami Leland et lui aient communiqué, car je n'ai cessé d'être sur le qui-vive. J'ai perdu Jones de vue à la Nouvelle Orléans, mais je le reconnus, bien entendu, en le retrouvant dans ce train-ci. D'autre part, aucun voyageur ne semble l'avoir vu avant notre départ de la Nouvelle Orléans; j'ai procédé à une enquête discrète...

— Avez-vous une théorie?

— Non. Je n'y comprends absolument rien. Une seule chose paraît certaine : le vol n'était pas le mobile. J'ai trouvé sa montre dans son gousset, ainsi qu'un portefeuille contenant plusieurs centaines de dollars en billets. Fait curieux : un portefeuille contient généralement des papiers d'identité, cartes de visite, lettres, factures, permis de conduire; celui-là ne renfermait que de l'argent. Rien sur lui qui porte son nom, son adresse, un renseignement quelconque. Il n'aurait pu mieux s'y prendre s'il avait désiré cacher son identité.

— Peut-être était-il las de la vie, de son entourage, dit Miss Townsend. Il aura voulu se perdre dans la foule anonyme...

— Je doute fort, continua Durkin, parlant comme s'il pensait tout haut, que ce crime ait été prémédité. Un train est un endroit bien mal choisi pour se débarrasser de quelqu'un. On est entouré de compagnons de voyage; on peut facilement vous identifier; la fuite est malaisée. Et, si l'on arrive à s'échapper, tous s'aperçoivent de votre absence. Non, d'après moi, ce meurtre est le résultat d'une impulsion soudaine, d'un mouvement de passion ou de peur.

» Mais revenons à la scène du crime, comme disent les auteurs de romans policiers. Le compartiment de la victime se trouve à l'arrière du train; il n'y a rien au delà que le lavatory des dames. Et notre Pullman, le *Placidia*, qui devrait plutôt s'appeler le *Violenta*, est le dernier Pullman du convoi; il n'y a plus ensuite que *l'observation-car*. Or, l'agent préposé aux freins qui se trouvait de service cette nuit-là dans cette voiture, m'a déclaré que personne n'en est entré ou sorti, de minuit à neuf heures, ce matin.

» La personne qui s'est glissée dans le compartiment de Jones venait donc de l'avant du train. Voyons ceux qui auraient pu

lui rendre visite. D'abord, Miss Le Grand, dont le compartiment-salon se trouve à côté de celui de Jones

— Mais voyons, vous ne pouvez soupçonner Miss Le Grand? C'est invraisemblable...

— Elle était sa plus proche voisine, insista Durkin. Bizarre qu'elle n'ait rien entendu, comme elle le déclare. Passons... le fermier — Holt — faillit se battre avec Jones, hier soir, dans le fumoir, et prit une attitude si menaçante que les autres personnes présentes firent vivement sortir Jones de crainte d'assister à un assassinat. Holt se coucha un peu plus tard, saoul et probablement de très méchante humeur; il se releva vers deux heures du matin pour aller... où? Personne n'en sait rien. Il est allé faire ses ablutions ce matin, dans le lavatory, vêtu d'une chemise et d'une paire de chaussettes; Théophile, le nègre, déclare qu'il y vint très tôt. Mais où était-il, de deux heures du matin à six heures? Mr. Holt daignera peut-être nous l'apprendre.

» L'homme qui se fait appeler Davidson, et que j'appellerais plutôt Leland, quitta Miss Le Grand vers une heure et demie pour aller se coucher; je le sais, car je le surveillais de ma couchette. Je m'endormis ensuite, convaincu qu'il ne pouvait m'échapper en sautant du train dans ce désert. Il assistait donc à la réunion donnée par la vedette et fut, par conséquent, l'une des trois dernières personnes à voir Sidney Jones vivant, les deux autres étant Miss Le Grand et le jeune Strang.

» Or, j'ignore tout des agissements du jeune Strang, hier soir, en dehors du fait qu'il était chez cette femme. Sa tête ne me revient pas, mais cette constatation ne m'avance guère. Pour en revenir à cette réunion, continua Durkin d'un air pensif, vous n'en étiez pas loin, et vous ne dormiez pas; ils se sont disputés?

— J'ai d'abord entendu un murmure de voix, des voix de gens qui ont trop bu, répondit Miss Townsend. Vers la fin, cela s'est gâté; j'ai nettement distingué des accents de colère.

— Voilà, demanda Durkin. Qui était en colère? Et pourquoi? Cela peut avoir quelque rapport avec l'affaire Jones. Nous en arrivons finalement à l'autre Strang, le vieux bonhomme dont vous avez entendu les pas traînants dans le couloir à une heure où les gens dorment, d'habitude.

— Ce vieillard m'est antipathique, déclara Miss Townsend. Il a quelque chose d'anormal.

— Oui, répliqua Durkin. Le bruit de ses pas vous donne froid dans le dos, *shh-shh, shh-shh,* doucement d'abord, puis de

plus en plus fort à mesure qu'il s'approche, que pouvait-il bien faire près de votre couchette?

Durkin jeta sa cigarette par-dessus la rambarde et en alluma une autre.

... Miss Townsend, dit-il d'un air grave, vous avez entendu circuler deux personnes, à peu près au moment où le crime fut commis : je parle du fermier et du vieux Strang. Mais j'ajouterai qu'il y avait une tierce personne dans ce couloir, hier soir.

Miss Townsend le regarda, très étonnée.

— Pourquoi pensez-vous cela?

— Un inconnu qui se mouvait à pas feutrés, comme un félin, continua le détective. Rappelez-vous : vous n'avez pu entendre cette personne s'approcher de votre couchette, ni s'en éloigner; si je vous ai bien comprise, vous n'avez entendu ni bruit de pas, ni le moindre souffle. Ayant posé par hasard votre main sur le rideau, vous sentez quelque chose de dur, de résistant, comme un corps humain, de l'autre côté... Un peu plus tard, vous renouvelez l'expérience, mais cette fois, sans rien sentir... Cela s'est bien passé ainsi?

Elle fit un signe d'assentiment.

...Holt, le fermier du Texas, possède toute la grâce et la légèreté de ses taureaux et, de plus, il était saoul... Non, je me refuse à croire que Mr. Holt puisse se mouvoir comme une ombre. Quant au vieux Strang, je l'ai observé et j'en ai conclu que sa paralysie est tout à fait authentique. D'ailleurs, s'il possède la faculté de circuler sans faire de bruit, pourquoi commencer par traîner ses pieds le long du couloir, et annoncer ainsi sa présence dans l'obscurité, avant de revenir silencieusement? Non, croyez-moi, c'est une troisième personne qui passa près de votre couchette.

— Je veillerai toute la nuit; je ne pourrai fermer l'œil après les horreurs d'hier, s'écria Miss Townsend.

— Inutile de vous faire du mauvais sang pour cette nuit, fit Durkin d'un air morose.

— Pourquoi?

— Parce que plusieurs voyageurs de marque vont descendre à El Paso, où nous devons arriver cet après-midi. Les Strang, mon ami Leland; Jones sera transporté à terre.

— Nous n'y arriverons jamais assez tôt, à mon gré!

— Je voudrais que douze heures au moins et non trois ou quatre, nous séparent de El Paso, déclara Durkin. Cette affaire commence à peine à m'intéresser sérieusement; si j'en avais le temps, je pourrais peut-être faire certaines découvertes... Voici

pourquoi je ne suis nullement pressé d'arriver à El Paso : si j'avais commis un crime et si je fuyais la justice, El Paso me paraîtrait la cachette idéale, à gagner sans retard. Pensez à sa situation géographique : à six ou sept cents milles de tout! Sur la frontière même. Bien entendu, on ne peut passer directement de El Paso à Mexico sans montrer patte blanche, sans passeport; mais la frontière s'étend, à l'Ouest et à l'Est de El Paso, sur une distance de un millier de milles et presque constamment à travers un pays sauvage. Vous pensez bien que l'on peut la franchir aisément, en choisissant son secteur; une fois de l'autre côté, il n'y a plus qu'à s'entendre avec quelque *alcade* mexicain et se terrer dans son village. Le bled, tout autour de El Paso, ressemble à celui que nous traversons actuellement; de très loin en très loin, un ranch isolé, où un homme pourrait, au besoin, prendre pension sans qu'on lui pose de questions. Tout le Sud-Ouest des Etats-Unis représente d'admirables possibilités pour un fugitif. Je pourrais vous citer une chaîne de montagnes que l'on nomme les « Monts Perdus ». Un nom suggestif, ne trouvez-vous pas?

Durkin hocha la tête.

...Non, je ne me réjouis pas d'approcher de El Paso, car je crains fort que certains de nos amis ne s'y perdent lorsque nous y arriverons.

— Mais, Mr. Durkin, protesta la vieille demoiselle, lorsque nous arriverons dans cette ville, la police prendra l'affaire en mains et procédera aux recherches nécessaires.

Durkin prit un air méprisant.

— Voyez-vous, Miss Townsend, je suis un New Yorkais. Tous les habitants de New York s'estiment supérieurs aux autres indigènes des Etats-Unis.

Un objet rebondit sur le terrain, le long de la voie. Durkin se leva brusquement.

— C'est venu d'une des dernières voitures, grommela-t-il. Autrement, l'objet aurait cessé de rouler avant de parvenir à notre hauteur.

Il se pencha sur la rambarde de cuivre.

...Ma parole, nous approchons d'une gare... le train va s'arrêter, s'écria-t-il.

D'un geste si rapide que Miss Townsend eut du mal à le suivre, le détective lança son chapeau en l'air. Puis, à la grande terreur de sa compagne, il se mit en devoir d'escalader la rambarde.

— Dès que le train ralentira suffisamment, expliqua-t-il, je vais me laisser choir et retourner en arrière, pour ramasser

mon chapeau, bien entendu. Je regarderai incidemment ce que pouvait bien être ce paquet dont j'ai repéré le point d'arrêt, près d'un fourré. Vous serez bien aimable de prier le chef de train de faire attendre le convoi jusqu'à mon retour, pour que je ne sois pas condamné à voyager nu tête. Et, s'il proteste, contentez-vous de lui glisser à l'oreille qu'il fera bien de se montrer prudent, étant donné qu'un meurtre a été commis dans son train.

Lorsque la vitesse eut suffisamment diminué, il sauta légèrement sur la voie et partit d'un bon pas. Miss Townsend l'ayant vu disparaître à un tournant, s'empressa de gagner le quai de la petite gare, où le chef de train causait déjà avec le chef de gare. Elle s'acquitta de sa commission.

— Comment, s'écria le chef de train, faire attendre le convoi!

L'indignation se peignait sur son visage.

— Puis-je vous dire un mot en particulier? insista Miss Townsend.

Goliath en uniforme et la demoiselle David — en tenue de voyage s'éloignèrent ensemble, afin de ne pas être entendus.

— Il m'a demandé de vous rappeler qu'un crime a été commis dans votre train, dit-elle, et qu'il est nécessaire d'agir prudemment. On a jeté quelque chose par une fenêtre et cet objet peut représenter une indication précieuse.

— J'aurai deux mots à lui dire lorsqu'il reviendra, grommela le chef de train. Oh, je sais bien qu'il est détective, et de New York, encore...

Il continua sur ce ton, mais entre ses dents, et Miss Townsend en perdit la moitié, ce dont elle se consola facilement.

L'imposant convoi, maculé de poussière pour avoir franchi des centaines de milles, se reposait sur les rails. La locomotive haletait avec mesure, comme un athlète après la course. Sur les marches des Pullman se tenaient les agents du train, élégamment vêtus d'uniformes bleus. Les voyageurs se détendaient les jambes en marchant à l'ombre des voitures.

Au delà de la gare s'étendait la petite ville : quelques entrepôts, battus par les intempéries, une poignée d'automobiles poussiéreuses et de mauvais aloi. La population, très clairsemée, paraissait surtout formée d'hommes, d'ailleurs tous assis sur le pas de leurs portes.

Au bout de quelques minutes, Durkin réapparut. Il paraissait avoir eu chaud, mais un sourire éclairait son visage.

— Dites donc, tempêta le chef de train, rouge d'indignation, qu'est-ce qui vous prend de retarder le train?

— Allez vous promener, rétorqua Durkin. Votre train a déjà trois heures de retard. J'ai retrouvé mon chapeau. De plus, ajouta-t-il à voix basse, vous savez qui je suis.

Le sifflet retentit; les voyageurs grimpèrent les marches; il y eut des cris de « En voiture! » et le convoi s'ébranla.

Quelques instants plus tard, Durkin vint retrouver Miss Townsend dans le *Placidia*. Les sièges à hauts dossiers les protégeaient contre les importuns, comme s'ils se trouvaient dans une alcôve.

— Eh bien, dit-il d'un air mystérieux, j'ai découvert quelque chose.

S'assurant d'un coup d'œil qu'on ne pouvait l'apercevoir, il tira de sous son veston deux pièces de soie rose-thé.

— Le contenu du paquet jeté par-dessus bord, dit-il.

— Qu'est-ce donc? demanda Miss Townsend.

Durkin déplia lentement l'une des deux pièces.

— Un pyjama, un pyjama de femme, décoré d'un joli monogramme sur le col.

Il lui désigna les initiales — S. L. G., brodées en soie vert jade.

— Vous reconnaissez ces initiales?

— Sybil Le Grand, répondit Miss Townsend à voix basse.

— Bien entendu. Regardez ceci, maintenant.

Il attira son attention sur une des jambes du pantalon, dont le bas était déchiré.

— Ce matin, lorsque vous m'avez vu fouiner dans le compartiment de Jones, j'ai ramassé un bout d'étoffe. Vous vous souvenez?,

Elle eut un signe de tête affirmatif.

Durkin tira de sa poche un petit morceau de soie et le posa sur la paume de sa main.

— Il n'est guère plus grand qu'un timbre-poste, mais, ô combien intéressant.

Placé sur la déchirure du pyjama, le morceau de soie s'y adaptait parfaitement, comme teinte et comme forme.

— Qu'en dites-vous? demanda-t-il.

— Je ne sais... je suis abasourdie, murmura Miss Townsend.

— J'ajouterai ceci, continua Durkin. Ce petit bout de soie s'est trouvé pris sous la porte. Lorsque Théophile l'ouvrit, le bout de soie fut repoussé dans le compartiment où je le retrouvai sur le tapis; ce qui signifie que Miss Le Grand fut la dernière à sortir de la pièce et que son pyjama accrocha la

porte qu'elle referma, occasionnant ainsi la déchirure. Puis elle eut peur d'y retourner.

La vieille demoiselle regarda fixement Durkin qui lui rendit son coup d'œil.

CHAPITRE VII

LE DÉRAILLEMENT

Miss Townsend serra les lèvres.

— C'est invraisemblable, déclara-t-elle. Il m'est impossible de la croire coupable.

Durkin fit la moue.

— On verra bien. De toutes façons, elle s'est trouvée chez cet homme, à moins qu'une autre femme n'ait mis son pyjama. Peu probable éventualité.

Il tourna et retourna le bout d'étoffe entre ses doigts.

— Peut-être l'a-t-elle tué. Peut-être n'en a-t-elle rien fait. Peut-être a-t-elle seulement assisté à l'assassinat. Elle a même pu entrer chez lui après sa mort et craindre de l'avouer, pour ne pas se trouver mêlée à l'affaire. Ce petit bout de soie, malgré son éloquence, ne nous dit pas tout; il nous apprend, en tout cas, que Miss Le Grand sait quelque chose, et je me promets, parole de détective, d'obtenir ses aveux à la première occasion, conclut-il avec une lueur dure dans les yeux.

L'agent du wagon-restaurant traversa le *Placidia* en annonçant : « Pour le déjeuner... premier service ».

— Allez-vous déjeuner maintenant, Miss Townsend? demanda Durkin.

— Pas encore, répondit-elle. Je n'ai guère faim.

Durkin décampa... décampa étant le terme exact.

Un à un, les voyageurs gagnèrent le wagon-restaurant. Au bout d'un instant, Miss Townsend s'aperçut qu'elle était seule; elle se mit à tapoter avec ses doigts sur la vitre de la fenêtre et remarqua, avec un sentiment curieux de détachement, comme s'il se fût agi d'une autre personne, l'effilement de ses ongles et les veines qui font saillie, cordelettes bleues, à mesure que l'âge avance.

Hier soir, elle avait regardé, à travers cette même fenêtre, le désert légèrement esquissé sous la lune et médité sur ses compagnons de voyage. Réunies par le hasard, leur différentes personnalités réagiraient-elles les unes sur les autres, ou, au contraire, ne garderaient-elles aucun souvenir de cette brève rencontre? Elle savait maintenant, en contemplant distraitement le paysage de plaines et de collines, l'incidence tragique de certaines de ces vies sur d'autres. Dans son propre wagon se trouvait probablement un meurtrier fuyant la justice. A ses côtés, un détective, chien de chasse poursuivant son gibier. Dans l'espace restreint d'un compartiment reposait le corps d'un homme qui vivait encore, quelques heures auparavant... et celui ou celle qui l'avait tué voyageait, selon toutes probabilités, dans la même voiture.

Un murmure de voix, quelque part derrière elle, attira son attention; après avoir écouté pendant un instant, elle se leva et partit voir ce qui se passait.

Dans le vestibule, Théophile et un autre agent nègre discutaient avec animation.

— Je vous dis que ce bout de papier m'appartient, déclarait Théophile. Je l'ai trouvé, et je le veux. Rendez-le-moi immédiatement, ou alors...

— Laissez-moi tranquille, Théophile, répondit l'autre. Ce bout de papier appartenait à un mort. Il ne peut que vous porter mauvaise chance... vous hanter...

— Mais non, il ne me hantera pas, affirma Théophile, bravement. Je n'ai pas peur.

— De quoi s'agit-il? demanda Miss Townsend.

Les deux hommes eurent l'air penaud.

— Joe m'a pris quelque chose qui m'appartient, dit Théophile, d'un air digne.

— Un vieux bout de papier, rétorqua l'autre.

— Qui appartenait à un mort? murmura Miss Townsend. Vous l'avez trouvé dans ce compartiment?

Elle indiqua le compartiment fermé.

— Oui, Madame, je l'ai ramassé par terre, sous la couchette.

— Mais voyons, Théophile, dit gravement Miss Townsend, vous devriez savoir qu'il ne faut toucher à rien dans ce compartiment jusqu'à l'arrivée de la police. Le moindre bout de papier peut prendre, par la suite, une importance capitale. D'ailleurs, que comptiez-vous en faire?

— Joe voulait choisir certains nombres pour jouer, grommela Théophile.

Miss Townsend montra qu'elle ne comprenait pas.

— Un jeu que nous pratiquons souvent, une sorte de loterie, expliqua Joe. Nous autres gens de couleur sommes toujours à l'affût de nombres heureux pour nous porter chance.

— Puis-je voir ce bout de papier?

Joe le lui tendit. C'était une feuille arrachée d'un bloc spécial pour bridge-plafond.

Elle reconnut, sur le recto, les habituelles colonnes de chiffres, mais fut surprise par ce qu'elle vit au verso; il s'agissait évidemment d'un résumé des parties dont le détail se trouvait au recto.

			Plafond		Totaux
Sybil :	+ 10	+ 13	— 22	— 7	— 3
Jim :	— 10	— 13	— 22	— 7	— 55
Sid :	+ 10	+ 13	+ 22	+ 7	+ 55
Milt :	— 10	— 13	+ 22	+ 7	+ 3

Miss Townsend étudia ces chiffres de très près, comme s'il se fût agi d'un puzzle.

Sybil, Jim, Milt et Sid ne pouvaient évidemment représenter que Miss Le Grand, Milton Davidson et Sidney Jones — Jim était naturellement le jeune Strang. Connaissant le jeu de plafond, elle sut interpréter le résumé chiffré de la partie qui avait eu lieu la veille. Miss Le Grand et Jones, d'abord partenaires pendant deux manches, pivotèrent ensuite; Jones et Davidson (ou Leland, pour faire plaisir au détective) jouèrent alors ensemble. Finalement, Jones et Miss Le Grand avaient été partenaires pour la dernière manche. Résultat net : Davidson gagnait 300 points, Miss Le Grand en perdait 300 et Strang 5.500. Jones gagnait 5.500 points. L'actrice avait parlé d'une partie de famille à dix cents le point. A ce taux, elle perdait trente dollars. Mais Jones gagnait et Strang perdait cinq cent cinquante dollars. Jolie petite partie de famille.

— Je vais garder cette feuille, dit-elle. La police en aura besoin.

— Très bien, madame.

Ils se mirent à rire tous deux, sans paraître attacher grande importance à leur perte. Miss Townsend se rendit au wagon-restaurant et choisit une place. Durkin, assis de l'autre côté de la travée, causait avec les Bunyard, ou plutôt avec Bunyard qui précipitait des nourritures variées dans sa bouche tout en parlant sans arrêt.

La table voisine était occupée par un trio que Miss Townsend qualifia de sinistre, non sans se reprocher cette faute de

****

goût : Miss Le Grand, le jeune Strang et l'homme qui, d'après Durkin, s'appelait en réalité Barclay Lelang. Miss Le Grand riait, bruyamment.

« Je ne doute pas, se dit Miss Townsend, des dons scéniques de Miss Le Grand, mais je la cantonnerais dans certains rôles, si j'étais metteur en scène, et lui interdirais d'office ceux qui nécessitent, chez l'interprète, un minimum d'éducation première. »

Davidson — ou Leland — lui parut bien insignifiant. Ni beau, ni laid; une expression qui, sans être particulièrement plaisante, n'avait rien d'antipathique; on ne le remarquerait pas dans un groupe. Strang, au contraire, attirait nettement l'attention; son nez fin, incurvé, tel un bec de faucon, menaçait sa lèvre supérieure au pli cruel. Admirablement habillé, presque trop bien, nota Miss Townsend, qui remarqua ensuite ses mains : des mains musclées, puissantes. Elles lui rappelèrent l'affreux Mr. Strang père et cette idée en amena une autre, pire encore.

« Serait-il la troisième personne qui passa devant ma couchette? » se demanda-t-elle, non sans frissonner.

Mais un événement survint, au moment même où le serveur s'approchait d'elle en tenant avec grâce un plateau chargé de victuailles. Sans le moindre avertissement préalable, les freins furent brutalement bloqués. Le déjeuner de Miss Townsend cascada sur le sol, des assiettes volèrent... elle-même fut projetée en avant. Les voyageurs se levèrent d'un bond, dans un accompagnement de vaisselle cassée et de cris. Puis, après quelques secondes d'angoissante expectative, le train s'arrêta.

— Vous n'êtes pas blessée? s'écria Durkin, qui se trouva instantanément à ses côtés.

— Non... que se passe-t-il?

— Un accident, je suppose. Il ne nous manquait plus que cela!

Suivant l'exemple des autres voyageurs qui avaient ouvert les portes, ils descendirent sur la voie et gagnèrent la tête du convoi. Très alertes, tous deux, ils arrivèrent à destination en même temps que le chef de train qui était lourd et lent dans ses mouvements.

Celui-ci considérait le tender, sorti des rails et penché sur le côté; un wagon postal également penché, mais de l'autre côté...

Le mécanicien, qui regardait sous le tender, se redressa.

— L'essieu s'est cassé, expliqua-t-il. Heureusement que je venais de ralentir, après ce virage, là-bas... Autrement, mon ami, quel télescopage général!

— Eh bien... commença le chef de train, qui en resta là, comme si les mots lui paraissaient totalement inadéquats.

Le mécanicien au visage taché de graisse le dévisagea d'un air grave; du haut de la locomotive, le chauffeur au facies également sali contemplait la scène, silencieusement.

— Le couplage a tenu, observa le mécanicien. C'est ce qui empêcha le wagon postal de se renverser.

Le chef de train reprit enfin ses esprits.

— Je m'en fous, de votre couplage! hurla-t-il. Nous voici en panne dans le désert, à cent milles de El Paso! Le train dépanneur mettra trois heures à venir jusqu'ici, il en faudra deux de plus pour tout remettre en ordre... Nous avons déjà trois heures de retard... Ajoutez-y un meurtre et un vol! Je serai bon à enfermer dans un asile, lorsque nous arriverons. Hé!

Cette interjection s'adressait à un serre-freins qui se tenait au premier rang des assistants.

...Allez aussi vite que vous le pourrez à Sierra-Blanca et demandez le dépanneur de El Paso par téléphone.

— Attendez un instant, s'écria le mécanicien. Je vais découpler la machine et filer à El Paso; nous gagnerons du temps et le camarade coupera à la promenade.

Il disparut entre la locomotive et le tender; des coups de marteau répétés rompirent le silence. Puis il revint.

— Rien à faire, dit-il. Le tender, en sortant des rails, a faussé le couplage.

— Dans ces conditions, partez immédiatement, dit le chef de train au serre-freins.

Il le regarda s'éloigner, se rapetisser petit à petit, à mesure qu'il progressait entre les rails. Après s'être rassasiés de l'accident, les voyageurs se dispersèrent.

— Vous aviez fini de déjeuner? demanda Durkin à Miss Townsend.

— Je n'avais pas commencé, répondit-elle, le repas qui m'était destiné s'est répandu sur le sol.

Dans le wagon-restaurant, Durkin, assis vis-à-vis d'elle, lui lança :

— Cet accident me convient parfaitement.

— Il vous ménage le temps nécessaire, je suppose.

— Justement : sept ou huit bonnes heures. Je vais avoir le temps d'observer quelques-uns de nos amis; peut-être l'un d'eux prendra-t-il peur, commettra-t-il une gaffe. Cet intermède me ravit, certainement; je n'ai, d'ailleurs, pas été inactif; vous comprendrez lorsque le train dépanneur arrivera.

— Qu'avez-vous fait? Dites-le-moi, demanda-t-elle.

Avant qu'il puisse répondre, une ombre gagna leur table et parut s'y attarder un instant. Durkin et Miss Townsend levèrent instinctivement les yeux, et le détective posa son doigt sur ses lèvres. C'était le jeune Strang qui passait dans la travée médiane; il prit quelque chose sur la table où il avait déjeuné et quitta le wagon de son même pas feutré et silencieux.

— Ce garçon marche comme un chat, gémit Durkin. Il ne me plaît guère... je ne l'ai pas entendu arriver.

— Moi non plus, dit Miss Townsend. Tenez, voici ce que j'ai trouvé.

Elle lui tendit la feuille sur laquelle étaient marqués les points de bridge.

— Qu'est-ce donc? demanda Durkin.

— Selon toute évidence, la marque de la partie qui fut jouée hier soir chez Miss Le Grand. Si cette personne ne m'a pas menti et s'ils jouaient vraiment à dix cents le point, Mr. Jones a gagné cinq cent cinquante dollars.

Le détective esquissa un geste d'étonnement.

— Le portefeuille de Jones n'en contenait pas tant, déclara-t-il.

Un calepin, rapidement consulté, lui permit d'ajouter :

— Je n'ai trouvé en tout que deux cent quatre-vingt-quatorze dollars.

— Hé! fit Miss Townsend.

— Et cependant, reprit Durkin, Strang a perdu cinq cent cinquante dollars. Les chiffres de cette marque en font foi.

. . . . . .

Miss Townsend n'était pas de ces femmes qui se servent en public d'un miroir de poche pour vérifier si leurs lèvres ou leurs paupières ont besoin d'un raccord. Très « vieux jeu », elle avait accepté, une fois pour toutes, les traits à elle octroyés par la nature; assise à sa place dans le *Placidia*, elle voulut néanmoins se rendre compte de l'état de sa coiffure, dérangée peut-être par son expédition sur la scène de l'accident. Elle tira donc un miroir de son sac et procéda à l'examen nécessaire; le fait qu'elle eût un miroir en main lui permit d'observer un singulier incident. Son attention fut d'abord attirée par deux personnes qui marchaient sur le ballast, parallèlement au train, et qui s'arrêtèrent presque sous sa fenêtre. Sybil Le Grand et Strang junior paraissaient en conversation animée; mais la vitre fermée empêcha Miss Townsend d'entendre. Les étranges circonstances récentes lui semblèrent néanmoins suffisantes pour l'autoriser à sortir de la réserve que doit observer toute personne bien élevée. Elle s'arrangea donc, tout en ne se

montrant pas, pour en voir le plus possible. Au bout d'un instant, l'actrice tira de son sac un étui à cigarettes en or et le tendit à son compagnon; celui-ci prit, non seulement la cigarette offerte, mais le porte-cigarettes lui-même et se mit à l'examiner soigneusement. Miss Townsend eut l'impression que le jeune homme faisait des remontrances à Miss Le Grand ou qu'il la mettait en garde; enfin Strang leva les yeux et son regard se dirigea vers la fenêtre de la vieille demoiselle, qui se renfonça encore dans son coin.

Lorsqu'elle risqua un nouveau coup d'œil, Miss Le Grand se trouvait toujours dans son rayon visuel, mais Strang avait disparu; l'actrice regardait à ses pieds. En tenant son miroir au-dessus de sa tête, Miss Townsend put contempler le spectacle qui retenait l'attention de Miss Le Grand : l'élégant Mr. Strang, à genoux, enterrait quelque chose dans le sable fin du désert. « Que pouvait-il bien cacher ainsi », se demanda Miss Townsend, très surexcitée.

Il se releva ensuite et s'essuya les mains.

La vieille fille se décida vite. Après avoir essayé sans succès de se concentrer sur un livre, elle se leva et se rendit dans le vestibule. Sur les marches de la porte ouverte, Théophile montait la garde d'un air las.

— Je l'avais bien dit, grommelait ce personnage avec la délectation morose d'un Jérémie dont la prophétie se serait réalisée. Les malheurs arrivent toujours par trois; d'abord un Monsieur qui se fait assassiner; ensuite, on vole à un autre tous ses bijoux et, pour finir, cet accident.

— Vous me semblez tout bouleversé, répondit Miss Townsend. Que se passe-t-il?

— Je viens de faire une longue et pénible promenade, répondit Théophile en s'épongeant le front. Mr. Durkin m'a envoyé jusqu'à Sierra-Blanca porter un télégramme.

— Un télégramme?

— Oui, à propos d'échantillons, qu'il m'a dit. Je suis parti immédiatement après le camarade envoyé par le chef de train et je suis arrivé à la gare en même temps que lui. Je l'ai bien gagné, le dollar de Mr. Durkin, mais je ne me tiens plus sur mes jambes.

La scène se passait du côté opposé à celui où Strang et Miss Le Grand s'étaient si bizarrement conduits. Pour mieux dissimuler ses intentions, Miss Townsend remonta toute la longueur du train jusqu'à la locomotive, la doubla et revint lentement par l'autre côté. Arrivée à la hauteur du *Placidia*, elle regarda attentivement autour d'elle pour voir si personne ne

l'observait; puis elle compta les fenêtres en commençant par l'arrière du wagon : le cabinet de toilette des dames, le compartiment qui abritait le cadavre, le salon de Miss Le Grand, les fenêtres du n° 11, ensuite les siennes, au n° 9. Miss Townsend se baissa, s'introduisant presque sous la lourde voiture, et se mit à examiner le sol. Après plusieurs essais infructueux, elle découvrit un emplacement où le sable paraissait avoir été égalisé avec le pied. Creusant des deux mains, elle eut tôt fait de déterrer un porte-cigarettes en or, dont le monogramme, finement ciselé, la fit sursauter d'étonnement, lorsqu'elle l'eut déchiffré : B. L. Deux lettres qui ne pouvaient désigner Sybil Le Grand ni James Strang. Mais peut-être les initiales de Barclay Leland...

Au nom du ciel, pourquoi ces deux personnes avaient-elles décidé d'enterrer un coûteux porte-cigarettes, surtout s'il appartenait à Barclay Leland?

Miss Townsend replaça le sable et l'égalisa. Ensuite, perdue dans ses réflexions, elle revint à son wagon, sa trouvaille soigneusement enfouie dans son sac.

CHAPITRE VIII

MISS TOWNSEND SE SOUVIENT

Une partie de bridge assez languissante se jouait dans l'*observation-car :* Miss Townsend ayant comme partenaire la jolie veuve, contre les deux raseuses, Mrs. Gray et Mrs. Mason.

— A qui est-ce? demanda la jolie veuve.

— A vous, répondit Mrs. Gray d'un air pincé, en tapotant impatiemment sur la table.

— Je dirai... un trèfle.

Mrs. Gray hennit d'un air méprisant et demanda trois piques.

La partie continua tant bien que mal, entremêlée de remontrances acerbes de la part de Mrs. Gray, et de longues homélies sur l'art du bridge par Mrs. Mason, une petite personne maigre, toute desséchée.

Les rayons du soleil tombaient impitoyablement sur le train

naufragé dans le désert. Pas la moindre brise; la chaleur incommodait les joueuses.

Finalement, la charmante femme aux lèvres arquées, qui exaspérait Mrs. Gray en se livrant à des réminiscences à chaque donne, observa :

— Je ne peux m'empêcher de penser à ce Mr. Jones.

— Mrs. Henderson, dit Mrs. Gray, sévèrement, c'est vous qui avez donné les cartes.

— Certes, fit Mrs. Henderson. Mais c'est si passionnant, un crime survenu dans notre propre wagon! Les assassinats ne vous intéressent pas, Mrs. Gray?

Mrs. Gray lui asséna un regard laissant supposer qu'un certain assassinat pourrait peut-être l'intéresser; elle se contenta pourtant d'une brusque question :

— Que faites-vous?

Mais Mrs. Henderson était maintenant très loin du bridge-plafond.

— C'est tellement mystérieux, dit-elle. Penser que nous sommes réunis par le hasard dans ce train, étrangers les uns aux autres... Mr. Jones était si seul, si dépourvu d'amis; toutes les personnes auxquelles j'en ai parlé ne l'avaient jamais vu auparavant. Vraiment, je ne comprends pas qui a pu le tuer, puisque aucun de nous ne se connaissait avant le voyage... c'est vraiment terrible et incompréhensible.

Là-dessus, Mrs. Mason, qui attendait, les yeux exorbités, qu'une pause, un moment d'essoufflement chez l'autre lui permît de briller à son tour, entra dans la lice. Résignée, Mrs. Gray posa ses cartes en haussant les épaules.

Le récit de Mrs Mason fut long, circonstancié et précis. Dînant en compagnie de Mrs. Gray, la veille de leur départ de la Nouvelle Orléans, dans un certain restaurant bien connu des gourmets, elles avaient remarqué les deux Strang, le père et le fils, attablés avec Mr. Davidson. Ces Messieurs se montrèrent fort gais, et Mr. Davidson donnait même des signes d'ébriété qui allèrent en s'accentuant jusqu'à la fin du repas. C'était certainement Davidson, tout de brun vêtu; elle en appela à Mrs. Gray sur ce point.

— Certes, répondit cette dame, sèchement. Et alors?

— Cela prouve que nos compagnons de voyage n'étaient pas tous étrangers les uns aux autres, insista Mrs. Mason.

— Qu'importe, répliqua Mrs. Gray de l'air supérieur qu'elle affectait volontiers vis-à-vis de son amie.

La partie continua. Un peu plus tard, le vieux Strang s'approcha, dépassa la table à jeu avec une grimace qu'il prenait peut-

être pour un sourire, et traîna ses pieds jusqu'à la plate-forme qui terminait le wagon.

— Cet affreux bonhomme me fait frissonner, murmura Mrs. Henderson.

— Avez-vous passé? demanda Mrs. Gray.

Mais Mrs. Mason parut avoir subi la contagion et se lança aussi dans les réminiscences.

— Le bruit qu'il fait en traînant les pieds a quelque chose d'étrange, de surnaturel presque, déclara-t-elle. On l'entend se rapprocher, devenir de plus en plus net. La nuit, c'est horrible... on dirait l'approche d'un cadavre.

— Mon Dieu! s'écria Mrs. Henderson, qui frissonna.

— Vous l'avez entendu la nuit? demanda Miss Townsend.

— Mais certainement, pas plus tard qu'hier soir, et dans notre Pullman. J'ai le sommeil très léger...

Mrs. Mason fournit d'innombrables détails sur la qualité de son sommeil; Mrs. Gray s'appuya contre le dossier de son siège en donnant des signes manifestes d'impatience; mais, encouragée par l'intérêt manifesté par Miss Townsend, Mrs. Mason continua bravement.

— Il était très tard lorsque je l'entendis, expliquait-elle de sa voix monotone. Il dépassa ma couchette en s'en allant vers l'arrière du wagon...

— N'avez-vous pas eu très peur? s'écria Mrs. Henderson.

— Quelle idée! fit Mrs. Gray. Elle ne craint rien.

Compliment que Mrs. Mason laissa passer en silence.

— N'avez-vous rien entendu d'autre? demanda Miss Townsend.

— Si. Peut-être me suis-je endormie, car je ne l'ai pas entendu revenir; mais, tout à coup, je reconnus son pas traînant tout près de ma couchette. Ensuite, j'entendis des murmures.

— Des murmures?

— Oui. Sa couchette se trouve de l'autre côté du couloir, en diagonale par rapport à la mienne et j'ai entendu des murmures venant de cette direction; cela dura quelques instants. J'ai l'ouïe très fine...

— Vous n'avez vu personne?

— Non, je n'ai pas essayé de me rendre compte.

« Des murmures », pensa Miss Townsend. « Intéressant. Quelqu'un d'autre savait qu'il rôdait dans l'ombre. »

La haute et mince silhouette de Davidson apparut au bout du wagon; il dépassa le groupe féminin avec un sourire sur les lèvres et s'installa dans un fauteuil.

— Mrs. Gray, dit Miss Townsend, vous habitez New York, n'est-ce pas?

— Oui, répondit cette dame, d'un air qui semblait intimer qu'elle était non seulement de New York mais y fréquentait également les cercles les plus fermés.

— Je me demandais si vous connaissiez un certain Barclay Leland, ou son cousin Pierre? reprit Miss Townsend sans élever la voix.

— Je connais la femme de Pierre, dont il est séparé, mais je ne connaissais son mari que de réputation, répliqua Mrs. Gray d'un air souverainement désapprobateur. On l'a trouvé mort chez lui, il y a une semaine environ. Vous avez dû voir cela dans les journaux, qui, d'ailleurs, parlèrent vaguement de mort violente.

— Ciel, fit Mrs. Henderson, encore un meurtre!

— Et son cousin? dit Miss Townsend.

— Il avait, en effet, un cousin du nom de Barclay qui vit à la campagne et y mène l'existence de gentleman-farmer, répliqua Mrs. Gray, d'un ton qui indiquait une connaissance approfondie du Bottin mondain. Je ne l'ai jamais vu.

— Oh! fit Miss Townsend, très déçue.

— Et maintenant, dit Mrs. Gray avec une aimable fermeté, je propose que nous remettions notre partie à plus tard, étant donné que nous paraissons toutes plus férues de réminiscences criminelles ou autres que de cartes.

Elle se leva, et son attitude décida de la question.

. . . . . .

Depuis un bon moment, et sans vergogne aucune, Miss Townsend essayait d'attirer l'attention de Davidson. Elle s'était installée sur un siège, près du sien, elle laissa un magazine qu'elle faisait semblant de lire, glisser de ses genoux et tomber à terre; il le ramassa, bien entendu, et Miss Townsend saisit l'occasion.

Elle commença la conversation et s'aperçut bien vite qu'elle aurait à en faire presque tous les frais. Ils parlèrent de la température, des voyages en général ; plus ils bavardaient, moins Miss Townsend le déchiffrait. Très réservé, il ne se livrait pas; impossible de se faire une idée de sa vie, de ses goûts. Elle essaya de se l'imaginer sous les espèces d'un gentleman-farmer et dirigea la conversation dans ce sens. Le cheval ne l'intéressait guère, mais il aimait les chiens et s'y connaissait; la vie à la campagne paraissait le moindre de ses soucis.

Enfin, lorsque l'entretien donna des signes d'épuisement et parut sur le point de mourir faute de combustible, Miss Town-

send lança sa flèche. Désignant une chaîne de montagnes violettes, à l'horizon, elle dit :

— Comme ces pics sont différents des monts Catskill, aux profils toujours arrondis et non déchiquetés.

— En effet.

— Il y a quelques années, j'avais souvent coutume d'aller voir des amis du nom de Squires qui possèdent une belle propriété près de la ville de Hudson. Les connaissez-vous?

— Non, Miss Townsend.

— Le pays est bien beau, dans ce comté de Colombie, surtout dans les régions où le sol descend en pente douce jusqu'à la rivière; on a une si belle vue des monts Catskill, au delà.

— Le comté de Colombia, dit-il. Je n'y suis jamais allé.

Il se tourna vers elle et la regarda franchement.

Où avait-elle déjà vu ce visage, ce visage couronné de cheveux blonds, assez rares, ces yeux clairs, ce nez long et frémissant? Et ce teint coloré que l'âge commençait à nuancer de veines bleues?

De tout temps, les amis intimes de Miss Townsend l'appelaient la femme-Kodack; c'était un éternel sujet de plaisanterie. Ils affirmaient également qu'elle devait être de sang royal, car elle n'oubliait jamais une physionomie entrevue.

Elle se souvint, tout à coup : un tableau se dessina dans sa mémoire, une oasis de verdure dans Central Park; deux hommes assis côte à côte, dans l'ombre trouée de soleil. L'un d'eux ressemblait à son compagnon actuel; l'autre était misérablement vêtu.

Avec un sourire gêné, l'homme dont elle étudiait le visage dit :

— Vous me regardez comme si vous aviez l'impression de m'avoir déjà vu.

— Excusez-moi, fit-elle. Il est fort mal élevé de dévisager ainsi... mais j'ai en effet l'impression de vous avoir déjà vu.

Un muscle de sa mâchoire se contracta nerveusement; mouvement involontaire, Miss Townsend en aurait juré, et qu'il ne put réprimer.

— Pour ma part, dit-il, je ne me souviens pas d'avoir eu le plaisir de vous êtes présenté.

— Nous ne nous sommes jamais connus, en effet; mais je crois vous avoir aperçu.

— Où cela?

— Dans Central Park, il y a une semaine environ.

Encore une contraction nerveuse. Mais il la regarda avec beaucoup de calme.

— Dans Central Park? Je n'y vais jamais. Du moins, je n'y suis pas allé depuis de nombreux mois.

Il prolongea la conversation. Mais c'était pour ne pas partir subitement, Miss Townsend en eut nettement l'impression. Au bout d'un moment, il se leva, néanmoins.

— J'ai été très content de passer un moment avec vous, dit-il.

Avec un sourire, elle lui pardonna le mensonge de courtoisie.

— Attendez, s'écria-t-elle, en le voyant s'éloigner. Vous avez oublié votre manteau.

Elle indiqua le vêtement, posé sur un siège voisin.

Il suivit la direction de son regard et répondit :

— Merci, Miss Townsend, mais ce manteau ne m'appartient pas.

Dès qu'il fut parti, la jolie veuve s'approcha.

— Vous n'êtes pas au courant? murmura-t-elle.

— Au courant de quoi? demanda Miss Townsend sèchement.

— Ce manteau... il appartenait à ce pauvre Mr. Jones, qui l'avait laissé là hier soir.

CHAPITRE IX

LA POLICE

Miss Townsend trouva Durkin qui faisait les cent pas sur la voie, au delà de la locomotive.

— J'attends le dépanneur, dit-il en regardant longuement l'horizon obscurci par une buée de chaleur.

— Je vous apporte quelques renseignements qui vous feront peut-être prendre patience.

Elle lui tendit le porte-cigarettes et lui expliqua sa provenance; il l'examina soigneusement et l'ouvrit en grommelant :

— Voyons la marque des cigarettes que fume B. L.

Mais l'étui était vide.

— Cela n'a guère d'importance, continua le détective en fronçant les sourcils d'un air pensif. Si les initiales B. L.

désignent Barclay Leland et si Davidson n'est autre que Leland, comme je le crois, pourquoi diable cette actrice de cinéma et Strang s'amusent-ils à enterrer son porte-cigarettes? Drôle d'idée, ne trouvez-vous pas?

— Nous nageons dans l'étrange, dit Miss Townsend, avec un soupir. Je n'aurais jamais cru qu'un crime pût entraîner tant de complications.

— Oui, on s'y perd...

Puis, brusquement :

... Vous avez autre chose à me dire?

— J'ai l'habitude, répondit-elle, de faire une heure de marche tous les matins dans Central Park, lorsque je me trouve à New-York. J'y montais à cheval, dans ma jeunesse; étant moins riche et plus vieille maintenant, je me contente des charmes de la promenade à pied. Mais chaque allée me rappelle des souvenirs. Depuis la crise des affaires, Central Park est devenu moins agréable, car il sert de refuge aux malheureux chômeurs. Mon cœur se serre lorsque j'en rencontre... leur situation est si affreuse et le peu qu'il est possible de faire pour leur venir en aide si insuffisant, si provisoire. Quoi qu'il en soit, ces pauvres gens me sont sympathiques, voilà pourquoi mon attention fut attirée par un individu qui pouvait être Davidson.

— Comment cela? demanda Durkin.

— Il était assis à côté d'un véritable miséreux, vêtu de guenilles. Je fus émue par son geste, d'un esprit si chrétien, la plupart des gens se contentant de faire l'aumône et de passer leur chemin... mais s'asseoir à côté d'un pauvre hère est chose plus rare.

— Ah! Il causait avec un chômeur. L'avez-vous observé, ce chômeur en guenilles?

— Oui, c'est même ce qui fixa l'incident dans ma mémoire. Car ce pauvre homme ressemblait à l'autre, le philanthrope bien mis. Je ne vous parle pas d'une ressemblance frappante, bien entendu, mais d'une grande similitude d'allure, de charpente, de coloration... leurs visages me parurent bâtis sur le même modèle.

— Sur le même modèle? s'écria Durkin.

— Ils se ressemblaient, dit Miss Townsend, dans la mesure où Davidson ressemblait à Jones, la victime.

— Comment? fit Durkin.

— De là, continua Miss Townsend, à me demander si les deux individus de Central Park ne seraient autres que les deux voyageurs se faisant appeler Davidson et Jones... La coïnci-

dence me paraît, pour le moins étrange. Admettons que je ne me sois pas trompée : si j'ai bien vu Davidson dans Central Park, assis à côté d'un individu qui lui ressemblait, est-il déraisonnable de reconnaître en ce deuxième personnage notre ami Sidney Jones, qui ressemblait par ailleurs à Davidson et qui voyageait dans ce train?

— Déraisonnable? fit Durkin. Je ne le crois pas.

Il marcha de long en large, les yeux fixés sur le sol.

— Vous rappelez-vous la date de cette rencontre?

— Oui, répondit-elle. Il y a eu huit jours hier... c'était le 23 octobre.

— Le lendemain, par conséquent, de l'assassinat de Pierre Leland. Fichtre, cela prend tournure... Je suis de plus en plus convaincu que Davidson et Barclay Leland ne font qu'un. Il a naturellement pris la fuite après avoir tué son cousin et a fait la connaissance de l'autre individu, le lendemain matin, dans Central Park; ce deuxième personnage, primitivement vêtu en vagabond, réapparaît sous les espèces d'un gentleman bien habillé sur le chemin de la Nouvelle Orléans et, de nouveau, dans ce train. Il possède même assez d'argent pour occuper un compartiment à lui seul. Comment s'est-il procuré les fonds? Il devait tenir Barclay Leland en son pouvoir et le suivait. En un mot, Jones, c'était lui. Leland, terrifié, se laissa d'abord extorquer de l'argent, puis le tua.

Miss Townsend poussa un gémissement.

— Quelle horreur! dit-elle.

— Il ne s'agit là que d'une hypothèse, bien entendu, mais qui me semble plausible.

Un coup de sifflet retentit au loin, dans le désert.

— Le train dépanneur, s'écria Durkin.

Un point noir apparut à l'horizon, sur la voie; il grandit petit à petit et prit forme. Au bout de quelques minutes le train dépanneur arrivait, la machine stoppant à quelques pas de la locomotive du malchanceux express. Dans le groupe d'agents de la Compagnie et de manœuvres qui s'empressèrent, Miss Townsend remarqua, non sans émoi, la présence de plusieurs policiers.

— Mes échantillons, expliqua Durkin. Réclamés par télégramme. J'ai parlé d'échantillons à Théophile, que j'envoyais porter la dépêche, afin de dépister les curieux.

Un personnage de haute taille, aux cheveux grisonnants s'approcha.

— Mr. Durkin?

Le détective sourit et acquiesça.

— Je suis le capitaine Holcombe, du bureau des détectives de El Paso, expliqua le nouveau venu.

Pendant la conversation à voix basse qui suivit, Miss Townsend eut l'occasion d'observer ce capitaine Holcombe. Il ne répondait guère à sa conception du policier car il avait de bonnes manières et un physique agréable.

— Capitaine, dit Durkin, tout à coup, je voudrais vous présenter à Miss Townsend... Cette dame possède de véritables dons de détective et a déjà découvert un certain nombre de choses qui vont beaucoup nous aider : pour tout vous avouer, je lui dois beaucoup.

— Voilà un beau compliment, dans la bouche d'un détective de New York, dit le capitaine en souriant.

Durkin, Holcombe et les trois policemen qui accompagnaient ce dernier, se dirigèrent vers le Pullman *Placidia,* suivis par les voyageurs qui flânaient autour du train. Lorsque Miss Townsend pénétra dans le *Placidia,* les policiers avaient disparu dans le compartiment de Jones. Une foule nombreuse remplissait le wagon; au bout d'un moment, la police réapparut. Le capitaine Holcombe s'avança et, d'une voix de commandement :

— Que tous les voyageurs de cette voiture restent ici. Que tous les autres partent.

L'ordre fut obéi.

... Tout le monde au complet? demanda Holcombe qui consulta une liste et regarda ensuite Durkin.

Miss Townsend jeta un coup d'œil autour d'elle; ils étaient tous là : Miss Le Grand, les Strang, les Goldstein, les Bunyard et autres groupés dans le bout du wagon, les yeux fixés sur la police. Elle remarqua la contenance anxieuse de Théophile, à l'arrière-plan; la face rubiconde du chef de train... elle se rendit compte, tout à coup, combien ces visages lui paraissaient familiers, à quel point les fils de ces existences différentes s'étaient entremêlés, malgré qu'elle ne les connût pas quarante-huit heures plus tôt...

Après vérification, Durkin acquiesça.

— La plupart d'entre vous, dit Holcombe, peuvent facilement s'expliquer notre présence ici. Un meurtre a été commis hier soir dans ce train, pendant la traversée d'une région déserte. Depuis, personne n'y est monté. Le criminel essaya de faire croire à un suicide, mais il commit quelques erreurs. Il s'agit donc d'un crime, sans l'ombre d'un doute.

Le capitaine regarda les visages silencieux.

... Nous allons procéder à des recherches. Vous serez fouillés. Je reconnais que cela n'est guère agréable, mais je vous rap-

pelle que ce qui sera fait ici l'aurait été de toutes façon à El Paso.

Sur ces entrefaites, Goldstein, monté sur un siège pour ne rien perdre du spectacle, éleva la voix.

— Monsieur le policeman! Monsieur le policeman!

Holcombe le regarda.

— *Deux* crimes ont été commis dans cette voiture, hier soir, déclara Goldstein avec emphase. Le second est un vol dont je fus victime... un vol de bijoux... cent mille dollars de bijoux.

— Je suis au courant, répondit le capitaine. Nous nous en occupons également.

— Je connais le voleur! hurla Goldstein. C'est lui!

D'un geste dramatique, il désigna Durkin. Il y eut des « mouvements divers » dans l'assistance.

... C'est lui! continua Goldstein. Cet individu prétend être voyageur de commerce. Pensez-vous! Je les connais, les voyageurs de commerce... je l'ai été. Ils boivent et jouent aux cartes. Celui-là n'en fait rien. Il prétend vendre des souliers de femmes, mais il ne connaît absolument rien au commerce des chaussures... un bébé lui en remonterait. Moi qui vous parle, j'ai représenté des fabriques de souliers, et je lui ai parlé des grands magasins de Beaumont, de Greenfield à San Antonio, de dizaines d'autres : il n'en connaissait aucun. Un fumiste ou je ne m'y connais pas.

Durkin riait franchement.

— Vous faites erreur, dit Holcombe. Mr. Durkin est un détective attaché à la police de New-York.

— Un détective! s'écria Goldstein.

— Sans aucun doute.

L'incident étant clos, la police procéda à de minutieuses et systématiques recherches dans le wagon. Puis le capitaine s'adressa de nouveau aux voyageurs.

— Je suis désolé d'être obligé de vous incommoder, dit-il, mais je vous prie de rester dans cette voiture jusqu'à nouvel ordre. Mes hommes en surveillent les issues, d'ailleurs. Je vais vous interroger successivement dans l'*observation-car;* vous voudrez bien vous présenter à l'appel de vos noms.

Le capitaine Durkin et l'un des policemen se retirèrent, laissant derrière eux se lamenter les passagers du *Placidia*. Le premier nom lancé par le gardien de la porte arrière provoqua une petite sensation.

— Miss Townsend.

— Oh, mon Dieu! Qu'avez-vous bien pu faire? s'écria Mrs. Henderson avec vivacité.

Mrs. Gray se contenta de dévisager Miss Townsend avec sévérité, comme si elle l'avait soupçonnée depuis le début.

Dans l'*observation-car*, Durkin et le capitaine fumèrent tranquillement, bien installés dans des sièges confortables.

— Asseyez-vous, Miss Townsend, dit Durkin. Une cigarette?

Holcombe déroula un plan.

— Ce plan, qui représente le Pullman, a été dessiné par Durkin; vous noterez que les noms des voyageurs s'y trouvent inscrits... vous occupez la couchette n° 9, n'est-ce pas?

Miss Townsend acquiesça.

— Dites-moi maintenant ce que vous avez vu et entendu hier soir.

— Je n'ai rien vu; je n'ai fait qu'entendre.

Elle expliqua son insomnie, qui dura jusqu'à deux heures du matin passées; la cessation des ronflements, chez Holt, le fermier, et la perception de bruits laissant supposer qu'il s'était levé pour partir; l'approche lente du vieux Strang et, finalement, la sensation éprouvée, lorsqu'elle avait touché le rideau, d'un corps humain de l'autre côté...

Les deux hommes écoutèrent en silence.

— Vous n'avez rien vu? demanda Holcombe.

— Rien. Lorsque je regardai, tout le wagon était plongé dans l'obscurité.

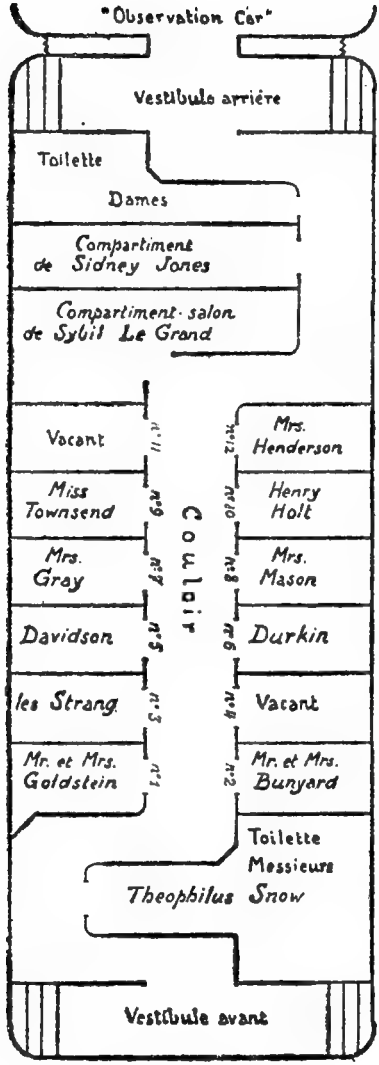
— Racontez au capitaine vos autres découvertes, dit Durkin d'un air encourageant.

Elle décrivit la manière dont elle avait récupéré la marque de bridge et la conclusion tirée des paroles imprudentes de Miss Le Grand, à savoir que Jones avait gagné cinq cent cinquante dollars au jeune Strang; l'incident du porte-cigarettes, pieusement enterré par le même Strang et Miss Le Grand; et l'impression ressentie au cours de la conversation avec Davidson, de l'avoir déjà vu en compagnie d'un individu ressemblant à la victime, Jones.

— Bien entendu, ajouta-t-elle, cette dernière impression est basée sur une si rapide vision... Ma mémoire a pu me jouer un tour et je ne voudrais pas que vous lui attachiez une importance excessive.

Le capitaine conféra avec Durkin.

— Continuons, dit enfin le détective, Miss Townsend. Nous allons peut-être avoir encore besoin de vous; voulez-vous assister à la suite des interrogations? Installez-vous un peu


"Observation Car"
Vestibule arrière
Toilette
Dames
Compartiment
de Sidney Jones
Compartiment-salon
de Sybil Le Grand
Vacant
N°11
Miss
Townsend
N°9
Mrs.
Gray
N°7
Davidson
N°5
les Strang
N°3
Mr. et Mrs.
Goldstein
N°1
Couloir
Mrs.
Henderson
N°12
Henry
Holt
N°10
Mrs.
Mason
N°8
Durkin
N°6
Vacant
N°4
Mr. et Mrs.
Bunyard
N°2
Toilette
Messieurs
Theophilus Snow
Vestibule avant

en retrait, afin que votre présence, par trop affichée, ne gêne pas vos compagnons de voyage.

Miss Townsend hésita, trouvant peu convenable de prendre part, même tacitement, à une enquête criminelle. D'autre part, le hasard lui proposait d'assister à un drame infiniment plus passionnant que tous ceux qu'elle avait pu voir au théâtre; parmi les acteurs qui allaient comparaître devant elle, se trouvaient une ou plusieurs personnes qui ne joueraient pas un rôle, mais qui mettraient en œuvre toute l'habileté, l'intelligence et l'audace possibles dans une partie dont l'enjeu serait la vie ou la mort. Elle se décida donc et s'installa derrière les deux policiers, à quelque distance.

Théophile Snow, le témoin suivant, était si troublé en entrant qu'il faillit trébucher et tomber.

— Je désire que vous nous précisiez, Théophile, commença Durkin, ce que vous avez fait hier soir, à partir de minuit.

— Oui, Monsieur. J'ai assuré mon service jusqu'à une heure et demie passée, je me suis ensuite installé une couchette dans le lavatory des hommes. Le règlement nous permet de prendre un peu de sommeil... cela ne dépasse guère quatre ou cinq heures sur les vingt-quatre, quand nous sommes en voyage. J'ai dormi jusqu'à six heures, ce matin. C'est la vérité, Messieurs.

— Personne n'est entré dans le lavatory pendant que vous y étiez?

— Personne pendant que je dormais; mais Mr. Holt est venu ce matin vers six heures.

— Vous n'avez vu circuler personne, de une heure et demie à six heures, excepté Holt?

— Non, Monsieur.

Théophile triturait nerveusement sa casquette.

— Où se trouvent les commandes électriques, dans votre wagon?

— Dans un petit réduit placé près de la porte du lavatory, Monsieur.

— Est-il fermé à clef?

— Non, Monsieur.

— Les lumières étaient-elles allumées lorsque vous vous êtes couché?

— Oui, Monsieur, une lampe sur deux, comme toujours.

— Et au matin?

— Elles étaient toutes éteintes, Monsieur. Il ne faisait pas encore jour lorsque je me suis levé, et le wagon était encore plongé dans l'obscurité. J'ai trouvé cela étrange.

— Un des voyageurs aurait-il pu éteindre la lumière?

— Il aurait d'abord fallu qu'il sache où se trouvent les interrupteurs.

— Ce n'est pas vous qui avez éteint? demanda soudain le capitaine.

— Non, Monsieur, protesta Théophile. Certainement pas.

— Expliquez-moi maintenant pourquoi vous êtes entré chez Mr. Jones.

— Eh bien, Monsieur, il se faisait tard, dix heures allaient bientôt sonner et j'ai pensé que Mr. Jones manquerait probablement le dernier service du petit déjeuner au wagon-restaurant s'il ne se dépêchait pas. Aussi ai-je frappé à sa porte. Pas de réponse! Je frappai de nouveau : toujours rien. J'introduisis alors ma clef dans la serrure...

— La porte était fermée à clef? demanda Durkin, vivement.

Théophile se gratta la tête.

— Je ne sais plus, répondit-il. J'ai été si bouleversé de voir Mr. Jones pendu à sa couchette... son corps oscillait... je ne me rappelle pas.

— Encore une question, dit Durkin. Les lumières, chez Mr. Jones, étaient-elles allumées ou éteintes?

Théophile parut faire un violent effort.

— Eteintes! s'écria-t-il au bout d'un instant. Oui, Monsieur, j'en suis sûr! Elles étaient éteintes.

Durkin et Holcombe conférèrent à voix basse.

— Très bien, Théophile, dit ce dernier. Vous pouvez vous retirer maintenant.

Théophile ne se le fit pas répéter.

Le chef de train fut ensuite interrogé. Il n'était pas venu dans le *Placidia* de minuit au matin. Non, il ne savait rien sur le compte de la victime; Jones ne représentait pour lui qu'un voyageur muni d'un billet l'autorisant à faire le parcours Nouvelle Orléans-El Paso. « Pour le chef de train », se dit Miss Townsend, « Jones ne devait être qu'un numéro et non un être humain ».

Il ne se montra d'aucun secours, pas plus, d'ailleurs, que le conducteur du Pullman qui se présenta ensuite. Un serre-freins, l'air intelligent, déclara qu'il avait été de service de minuit à quatre heures du matin dans l'*observation-car*, déserté pendant cette période.

— Personne n'est entré pendant que vous vous y trouviez? demanda Holcombe.

— Non, Monsieur.

— Vous l'auriez su, si quelqu'un était entré?

— Oui, Monsieur, le wagon était suffisamment éclairé.

— Avez-vous dormi pendant quelque temps?

Le serre-freins lui donna l'assurance du contraire.

— Bon! s'écria Durkin, après le départ de l'agent. Maintenant, le travail sérieux va commencer. Priez Miss Le Grand de venir, dit-il au policeman qui gardait la porte.

Miss Townsend retint sa respiration.

CHAPITRE X

LES RÉACTIONS D'UNE ACTRICE

Sybil Le Grand fit une entrée de théâtre, ou plutôt de cinéma. L'illusion fut si parfaite que Miss Townsend s'y laissa prendre, l'espace d'un instant, s'attendant à voir apparaître aux côtés de la vedette un beau jeune homme calamistré qui lui donnerait la réplique dans le plus pur style « cinéma parlant ».

Elle s'assit avec grâce.

— Nous avons souvent eu le plaisir de vous contempler sur l'écran, Miss Le Grand, dit Holcombe d'un air très aimable qui surprit Miss Townsend.

Elle le remercia d'un sourire.

— Connaissiez-vous ce Mr. Sidney Jones, qui est mort?

— Je ne l'avais jamais vu avant hier soir, répondit-elle avec emphase.

— Comment vous a-t-il été présenté?

— De la manière la plus simple. Voyageant seule, j'eus l'occasion de parler à Mr. Strang, qui me présenta Mr. Davidson; tous deux me firent ensuite connaître Mr. Jones. Je tiens à vous faire remarquer que je ne suis montée dans ce train qu'à San Antonio, alors que ces trois messieurs s'y trouvaient depuis la Nouvelle Orléans.

— Parfaitement. Ils sont venus tous trois chez vous, hier soir?

— Hélas! Comme ils m'avaient fait la meilleure impression, je les ai invités à passer la soirée. Je le regrette bien, croyez-le... j'aurais bien mieux fait d'aller me coucher, comme un bonne petite fille.

— Vous avez joué aux cartes? continua le capitaine, toujours très aimable.

— Oui, nous avons fini par nous installer autour d'une table de bridge. Oh, une partie de famille...

— A quel taux?

Miss Le Grand allait répondre lorsqu'elle aperçut Miss Townsend.

— Ciel! que fait-elle là?

— Peu importe, dit Durkin. A quel taux jouiez-vous?

— Je ne me souviens pas... peu de chose.

— Dix cents le point? N'avez-vous pas cité ce chiffre à Miss Townsend?

— C'est possible.

Durkin se leva et lui montra une feuille de papier.

— Est-ce votre marque?

— On le dirait, répondit-elle sur un ton de défi.

— J'en suis convaincu, répartit Durkin, froidement. D'ailleurs, les noms y sont inscrits. Je constate que Jones avait gagné cinq cent cinquante dollars à Strang.

La vedette parut embarrassée pendant un instant, mais elle retrouva vite son assurance.

— Il y eut des pertes et des gains, naturellement, répondit-elle, mais tout se passa très correctement, sans récriminations. Par le fait, nous avions convenu de jouer une nouvelle partie ce matin, afin que Mr. Strang puisse se refaire.

— Des voyageurs ont déclaré avoir entendu des bruits de querelle, dit le capitaine, de sa voix calme.

— Bah! ces Messieurs ont bu des cocktails, c'est entendu... ils ont peut-être crié un peu... Mais il n'y eut pas de dispute, tout au plus un léger accrochage entre Jones et Davidson, à propos d'un incident de partie, ce qui est à peu près inévitable au bridge. Tous se quittèrent bons amis.

— Personne n'a proféré de menaces à l'adresse de Jones?

— Non, répondit Miss Le Grand, très nettement.

— Personne n'a prononcé de paroles pouvant laisser supposer qu'un ressentiment subsistait?

— Non.

— A quelle heure vous êtes-vous séparés?

— Vers une heure, je crois.

— Tous vos invités sont partis?

— Oui.

— Jones également?

— Parfaitement.

— Et vous ne l'avez jamais revu vivant?

— Non! s'écria Miss Le Grand.

— On essaya de donner l'impression, continua le capitaine, que Jones s'était tué. Mais il n'en fit rien, et a bel et bien été assassiné par quelqu'un qui l'a étranglé. Comment admettre que ce malheureux ne se soit pas débattu contre son agresseur, n'ait pas crié... Votre compartiment n'est séparé du sien que par une mince cloison. N'avez-vous rien entendu?

— Je jure, répondit-elle avec un véritable accent de sincérité, que je me suis couchée dès le départ de mes invités; le sommeil m'a prise aussitôt et je n'ai rien entendu.

— Vous avez certainement entendu jaser au sujet de la mort de Jones, dit Durkin. On a parlé d'assassinat devant vous, certainement. N'avez-vous rien à nous suggérer? Vous ne soupçonnez personne?

— Eh bien, répliqua Miss Le Grand, on a beaucoup parlé de cette grosse brute de fermier, Holt; je me suis laissé dire qu'il a voulu obliger Jones à boire et qu'il aurait tiré son revolver à la suite du refus de ce dernier. Un fou dangereux, ce Holt.

Durkin se leva lentement, s'approcha de l'actrice et tendit la main.

— Reconnaissez-vous cet objet?

Elle le regarda de tous ses yeux.

...Il est sale, continua-t-il, comme s'il avait séjourné dans la terre.

Miss Le Grand éclata d'un rire forcé.

— Une véritable surprise-partie! s'écria-t-elle. Quel voyage!

Durkin se rassit.

— Vous reconnaissez cet étui? insista-t-il.

Miss Le Grand soupira.

— Je suppose qu'il faut tout vous raconter, dit-elle. Voyez-vous, on me connaît à l'écran sous les traits de la femme hardie, que rien n'arrête; or, la vie m'oblige quelquefois à la plus grande prudence. Je me rends en ce moment à Hollywood pour signer un gros contrat : vous comprendrez facilement que je ne puisse me payer le luxe de me voir compromise dans une affaire criminelle. Voilà ce qui me rendit folle lorsque ce pauvre Jones fut tué; je pris la résolution de me tenir le plus possible à l'écart. Mr. Strang me conseilla donc de cacher ce porte-cigarettes.

— Comment est-il venu en votre possession? demanda le capitaine.

— Je me suis trouvée à court de cigarettes pendant la soirée; Jones m'a donné son étui en me disant de me servir.

— Jones! s'écria Durkin. Mais cet objet porte les initiales B. L., qui ne peuvent désigner Sidney Jones.

— J'ai en effet remarqué ces initiales, répliqua Miss Le Grand. Mais l'étui appartenait bien à Jones.

— Ce n'était pas celui de Davidson? demanda Durkin, soudain.

— Je ne pourrais vous le dire. Mais c'est Jones qui l'a tiré de sa poche.

— Quand?

— Hier soir, chez moi.

— Et il vous l'a laissé?

— Oui.

Durkin exprima son incrédulité par un geste.

— Vous nous avez fait remarquer tout à l'heure, Miss Le Grand, que ce voyage était bien fertile en surprises, dit-il d'un air désagréable. Que pensez-vous de celle-ci? J'ai retrouvé cet objet sur la voie, car on l'avait jeté par une des fenêtres de ce train, très récemment.

Il défit lentement un petit paquet qu'il tenait sur ses genoux et déplia un pyjama en soie rose thé.

Cette fois, le coup porta. Assise à l'écart, Miss Townsend put elle-même se rendre compte de la pâleur qui envahit le visage de l'actrice, malgré le fard.

— Il vous appartient? demanda Durkin.

Pas de réponse.

...Ce vêtement est brodé à vos initiales.

Toujours pas de réponse.

...Du véritable gaspillage, continua Durkin, impitoyable. On ne jette pas un pyjama de cette qualité... regardez-le, il est tout neuf; je parie que vous l'avez payé au moins trente dollars... mais peut-être aviez-vous des raisons particulières de vous en défaire. Serait-ce à cause de cette petite déchirure, dans le bas du pantalon?

Il se leva et la domina d'un air menaçant.

...Voici le bout d'étoffe qui a été arraché, dit-il. Où l'ai-je trouvé? Je vais vous l'apprendre : sous la porte du compartiment de Jones. Maintenant, je vous écoute, Miss Le Grand.

L'actrice dut faire effort pour reprendre son assurance. Miss Townsend la compara mentalement à une nageuse émérite remontant à la surface de l'eau avec un appel de tout son être à l'air libre, après un plongeon très profond.

Puis elle se leva, d'un bond.

— Dites donc, Monsieur le détective! s'écria-t-elle. Vous allez trop loin. Mais vous ne me faites pas peur! Je connais mes

droits. Permettez-moi de vous rappeler que l'on ne grimpe pas comme je l'ai fait, de figurante à vedette, sans apprendre à se défendre. Et comptez sur moi pour cela, oui, Monsieur, aussi vrai que je m'appelle Mamie Connolly!

— Mamie Connolly? s'exclama Durkin. Je croyais que vous vous appeliez Sybil Le Grand.

— Mon nom de théâtre, expliqua-t-elle succinctement. Dès notre arrivée à El Paso, je confierai mes intérêts à un avocat et vous verrrez qu'il saura vous mettre au pas, tout policier que vous êtes.

Durkin faillit répondre vertement, mais la voix calme de Holcombe l'en empêcha.

— Restons-en là pour l'instant, si vous le désirez, Miss Le Grand. Vous êtes suffisamment intelligente pour vous rendre compte que cet incident de pyjama déchiré devra nous être expliqué, tôt ou tard. Vous désirez prendre conseil d'un avocat, à El Paso? Parfait. Nous ne sommes pas pressés. La justice est lente, mais elle arrive quelquefois à ses fins. Permettez-moi, néanmoins, un conseil : ne vous laissez pas entraîner trop loin pour le plaisir de protéger quelqu'un d'autre, si tel est votre but, vous pourriez vous enliser. Pour l'instant, retournez chez vous et réfléchissez à mes paroles.

Il fit un signe au policeman qui gardait la porte. L'air très déconcerté, Miss Le Grand se laissa reconduire.

— Bien joué, Capitaine, jeta Durkin, approbateur. Cette petite a les pieds dans la boue, elle le sait maintenant. Quelques heures de réflexion la décideront à parler. A qui le tour?

— Essayons donc ce fermier qui menaça Jones, proposa Holcombe.

Miss Townsend avait dépeint Holt sous les traits d'un bandit; les deux enquêteurs, en le voyant entrer, reçurent une tout autre impression. Grand, dégingandé, l'homme entre deux âges ,au visage tanné, qui se présenta à eux répondait bien au type fermier; il ôta son feutre à larges bords et parut tout à fait rassurant.

— Holt, dit le capitaine, sur un ton très aimable, vous occupiez la couchette n° 10, hier soir?

— Oui, monsieur, répondit Holt d'une bonne grosse voix.

— Vous y êtes resté toute la nuit?

— Non, monsieur.

Holcombe l'interrogea du regard.

...Au bout d'un certain temps, ne me sentant pas très bien, j'ai voulu prendre l'air; on ne respirait plus, dans mon coin.

Le whisky me travaillait l'estomac... je suis allé faire un tour.

— Ah! Et de quel côté vous êtes-vous dirigé?

— Droit devant moi. J'ai traversé tous les wagons de ce train, l'un après l'autre, en direction de El Paso...

— Vous n'avez rencontré personne?

— Si. Dans le wagon-restaurant, quelqu'un m'a demandé : « Où diable allez-vous? » Ne me sentant pas d'humeur à plaisanter, je l'ai repoussé en lui conseillant de ne plus m'adresser la parole, s'il ne voulait pas être jeté par la fenêtre et vivement.

Holt retomba dans un silence lugubre.

— Et ensuite? fit Holcombe.

— Je suis allé jusqu'au wagon-fumoir; là j'ai sommeillé un peu dans un fauteuil. Cela n'allait toujours pas. Finalement, au petit matin, je suis revenu dans le Pullman et j'ai passé quelques instants en compagnie de Théophile, dans le lavatory.

— Hum. Une mauvaise nuit, à ce que je vois, dit Holcombe. Je suppose que vous avez entendu parler du meurtre?

— En effet.

— Votre couchette se trouve près du compartiment occupé par Jones. Vous n'avez rien entendu de suspect, avant votre départ?

— Non, monsieur. Je n'entends rien lorsque je dors.

Miss Townsend sourit au souvenir des ronflements, borborygmes et autres gargouillements qui lui étaient parvenus.

— J'apprends que vous vous êtes disputé avec Jones, hier soir, dit Holcombe.

— Oui, vaguement, parce qu'il refusait de boire avec moi. Un incident sans la moindre importance... je n'y pensais plus cinq minutes plus tard.

— Vous n'avez jamais tué personne? demanda le capitaine, très innocemment.

— Non, monsieur... c'est-à-dire, j'ai bien eu une affaire avec un type, autrefois, et il a été tué; mais je me trouvais en cas de légitime défense. Le jury m'a acquitté immédiatement...

Les deux mains posées sur le dossier d'un siège, Holt avança le buste vers les deux enquêteurs et les dévisagea d'un air intense.

— Messieurs, fit-il, j'espère que vous ne me soupçonnez pas de ce crime. Vous avez devant vous un pacifique citoyen, respectueux des lois, fabricien de sa paroisse. J'aime le whisky, c'est entendu, mais de là...

— Bon, interrompit Holcombe. Vous pouvez retourner dans

votre compartiment, nous n'avons plus besoin de vous pour l'instant.

Après le départ de Holt, Holcombe dit à Durkin :

— Celui-là n'est pas coupable. J'ai vérifié sa présence dans le fumoir. Ce qu'il nous a déclaré est exact. De plus, Holt n'est pas un étrangleur, il aurait tué Jones d'un coup de revolver. De toutes façons, ce brave fermier me paraît bien trop simple pour avoir imaginé de travestir le meurtre en suicide.

Miss Townsend n'entendit pas le nom du témoin que les policiers appelèrent ensuite; mais elle reconnut, avant qu'il n'entrât, le pas traînant du vieux Strang. Elle observa, en le voyant s'approcher, que son infirmité — une sorte de paralysie partielle — ne l'empêchait pas seulement de lever les pieds pour marcher, mais l'obligeait à plier la taille vers le sol; il en résultait que les petits yeux rapprochés et brillants du vieillard regardaient toujours de bas en haut.

— Asseyez-vous, Mr. Strang, dit Holcombe très cordialement.. Nous enquêtons au sujet de ce meurtre qui eut lieu hier soir.

Strang mâchonna un cigare éteint et ne répondit rien.

— Vous connaissiez la victime?

— Non, répondit Strang sans ôter son cigare.

— Je ne vais pas jouer au plus fin avec vous, dit Holcombe. Voici : avez-vous quitté votre couchette hier, pendant la nuit?

Miss Townsend avança le buste pour ne rien perdre de la réponse, que l'autre donna, d'ailleurs, avec un naturel parfait.

— Oui.

— Pourquoi?

— Ne pouvant dormir, je voulus aller fumer.

— Qu'avez-vous fait?

— Je mis ma robe de chambre et me rendis dans le petit vestibule qui sépare ce wagon de l'*observation-car;* j'y fumai un cigare.

— Drôle d'idée, observa Holcombe. Pourquoi ne pas fumer dans votre lit? Cela se fait beaucoup...

— J'avais cette mauvaise habitude, mais j'y ai renoncé à la suite d'un accident qui m'arriva certain soir : m'étant endormi, un cigare allumé entre les doigts, je me réveillai entouré de flammes : le feu avait pris à mes draps.

— Pourquoi n'êtes-vous pas allé dans le lavatory?

— L'agent y dormait et je ne voulais pas le déranger.

— A quelle heure vous êtes-vous levé?

— Je ne pourrais vous le dire exactement. Vers deux heures.
— Etes-vous venu dans ce wagon-ci?
— Non.
— Combien de temps êtes-vous resté dans le vestibule?
— Une demi-heure, peut-être plus.
— Vous n'avez rien remarqué d'anormal?
— Si. Toutes les lumières étaient éteintes, ce qui m'a paru bizarre.
— Avez-vous parlé à quelqu'un?
— A mon fils, lorsque je suis revenu me coucher.

« L'attitude assurée de Strang ne pouvait qu'impressionner favorablement », se dit Miss Townsend. Le visage raviné et cadavérique du vieillard n'exprimait rien; de temps en temps, il retirait son cigare de sa bouche, le regardait pensivement, et le remettait en place.

— Mr. Strang, dit Holcombe lentement, vous vous trouviez dans ce vestibule au moment de l'assassinat de Jones.

En guise de réponse, Strang lui lança un coup d'œil, mais ne dit rien.

...Vous étiez très près de son compartiment. N'avez-vous rien entendu?

Strang secoua la tête.

— Le vestibule est un endroit bruyant; la trépidation du train empêche d'y entendre quoi que ce soit.

Durkin interrompit avec impatience :

— Etes-vous entré dans le compartiment de Jones?

— Non, répondit Strang, froidement. Pourquoi y serais-je entré?

— Vous n'avez vu personne y entrer?

Strang retira son cigare et le regarda attentivement.

— Non, répondit-il. Je n'ai vu personne entrer chez Jones. Mais j'ai vu quelqu'un en sortir.

Les deux policiers tressaillirent.

— Comment pouviez-vous voir? se récria Durkin. Après la porte, le couloir fait un coude et contourne la toilette des dames; il est impossible d'apercevoir, du vestibule, le compartiment occupé par Jones.

— Et les lumières étaient éteintes, ajouta Holcombe.

— En effet, Messieurs, répondit Strang, imperturbable. Mais voici ce qui s'est passé : j'aperçus d'abord un rais de lumière sur la cloison, en face du compartiment de Jones, quoique j'ignorais à ce moment-là que ce fût le sien. La curiosité me poussa; je doublai le coude du couloir afin de voir qui arrivait. Le rais de lumière s'élargit à mesure que la porte s'ouvrait très

lentement; une tête d'homme apparut. Il jeta un coup d'œil à droite et à gauche, mais l'obscurité l'empêcha de me voir. Puis la lumière s'éteignit; j'entendis ensuite la porte se refermer doucement et quelqu'un s'en aller dans le wagon.

— Qui? demanda Durkin.

Strang étudia encore une fois son cigare.

— Eh bien, dit-il au bout d'un instant, je déteste cafarder, mais je n'ai guère le choix : c'était Davidson.

Miss Townsend retint sa respiration.

— Vous n'en avez pas été surpris, sur le moment, étant donnée l'heure tardive? demanda Durkin.

— Non, répondit l'autre avec calme. Ce sont des choses qui arrivent, dans les trains.

— Pourquoi n'en avez-vous pas parlé plus tôt, lorsque le mot de meurtre a été prononcé?

— A qui vouliez-vous que j'en parle? A cet imbécile de chef de train? Vous ne me connaissez pas. J'ignorais alors votre qualité de détective et préférais attendre qu'on me posât des questions.

— Eh bien! fit Holcombe, n'avez-vous rien d'autre à nous apprendre?

— Rien. C'est tout ce que je sais.

— Parfait. Nous vous remercions, Mr. Strang.

Courbé en deux, Strang s'en fut lentement, en traînant les pieds.

CHAPITRE XI

DURKIN INTERROGE

— Nous progressons, s'exclama Durkin.

— On le dirait, fit Holcombe. A qui le tour? Davidson?

— Capitaine, fit Durkin, je vais vous demander une grâce. Voulez-vous me permettre d'interroger cet homme? J'admire votre technique et je sais que bon nombre de personnes se laissent prendre à votre affabilité avant de comprendre ce qu'elle cache. Mais Davidson n'a rien dans le ventre, je l'ai observé et je suis convaincu qu'il s'effondrera au premier choc; comme je le suis depuis plusieurs semaines, j'en sais plus sur

son compte, par surcroît, qu'il ne le soupçonne. Il a besoin d'être attaqué durement et je m'en charge.

— Je vous donne carte blanche, fit Holcombe.

— Messieurs, fit entendre Miss Townsend en guise de protestation, il est préférable, je crois, que je m'en aille. Cette entrevue promet d'être franchement désagréable.

— Mais non, ne craignez rien, tout se passera en paroles...

Ce ne fut pas, néanmoins, sans une certaine appréhension que Miss Townsend vit arriver Davidson. Il paraissait troublé et donnait des signes d'inquiétude.

De but en blanc, Durkin lui demanda :

— Comment vous appelez-vous?

— C.-Milton Davidson.

— Que représente « C »?

— Charles.

— Votre adresse?

— Je n'ai pas d'adresse permanente, répondit Davidson en hésitant. Je voyage beaucoup.

— Pour vos affaires?

— Non, pour mon plaisir.

— Vous n'avez pas d'adresse permanente? Pas de famille?

— Non.

— Où habitiez-vous avant de monter dans ce train?

— L'hôtel Roosevelt, à la Nouvelle Orléans, pendant quelques jours.

— Et avant?

— Le Raleigh, à Washington.

— Et avant Washington?

— J'étais à New York.

— Où?

Davidson hésita encore.

— A l'Impérial, dit-il enfin.

Durkin s'adressa au policeman qu'il avait installé près de lui.

— Avez-vous noté tous ces renseignements? Bien... Télégraphiez à l'Impérial dès que vous le pourrez et vérifiez.

Puis, à Davidson :

— Quand avez-vous quitté New York?

— Il y a deux semaines environ.

— Notez cela, dit Durkin d'une manière significative. Vous êtes allé directement à Washington? continua-t-il en dévisageant Davidson.

— Oui.

Miss Townsend lui trouva l'air très effrayé. En tout état de

cause, un tic qu'il avait d'éviter volontiers le regard de son interlocuteur ne prévenait guère en sa faveur. L'expression glaciale, impitoyable, de Durkin ajoutait à son embarras.

— Depuis combien de temps, continua le détective, connaissiez-vous Jones, la victime?

— J'ai fait sa connaissance hier, dans le train.

— Vous ne l'aviez jamais vu auparavant?

— Non.

— A la Nouvelle Orléans?

— Non.

— Dans le train, en allant de Washington à la Nouvelle Orléans?

— Non.

— Il s'y trouvait, pourtant, observa Durkin d'un air sombre. Vous ne l'avez pas connu à New York?

— Je vous ai dit que j'ai fait sa connaissance hier dans ce train, s'écria Davidson.

— Pas dans Central-Park?

Davidson réprima un mouvement nerveux.

— Non! non et non! Je ne comprends pas le sens de cet interrogatoire.

— Je vous l'expliquerai bientôt, fut le tranquille commentaire de Durkin. Pourquoi vous êtes-vous battu avec Jones, hier soir?

Davidson tira son mouchoir et s'essuya le front.

— Nous ne nous sommes pas battus, c'est absurde, protesta-t-il.

— Vous vous êtes querellés.

— Une légère dispute de jeu. Jones m'avait fait une observation à propos d'un coup. Une dispute insignifiante et oubliée immédiatement, aussi bien par lui que par moi.

— Je croyais que vous vous étiez querellés au sujet de cette femme?

— Quelle femme?

— Miss Le Grand, tempêta Durkin. Vous ignorez peut-être que ce sont en général les femmes qui provoquent les plus sanglantes querelles entre hommes?

— Je n'avais jamais vu Miss Le Grand avant hier soir, déclara Davidson.

— Bon, restons-en là pour l'instant, répliqua Durkin. Et Jones, quand l'avez-vous vu pour la dernière fois?

— Lorsque la réunion fut terminée.

— Qu'avez-vous fait alors?

— Je suis allé me coucher.

— Où est allé Jones?
— Dans son compartiment, je suppose. Je n'en sais rien.
— Vous êtes-vous levé ensuite pour aller le voir?
— Certainement pas, protesta Davidson.

Miss Townsend s'attrista de remarquer que les mains du témoin tremblaient.

— J'aimerais voir votre chapeau, ajouta Durkin brusquement.

Davidson ne l'avait pas; un policeman alla le chercher et le rapporta très vite.

— Curieux, observa Durkin, en examinant ce couvre-chef. Le cuir porte les intiales B. L. Je croyais que vous vous appeliez C.-Milton Davidson?

— J'ai... dû prendre un autre chapeau pour le mien, balbutia-t-il.

En guise de réponse, Durkin lui lança un coup d'œil glacial.

— J'espère que vous trouverez mieux pour m'expliquer cette lettre, dit-il en tirant de sa poche la missive qui débutait ainsi :

Cher vieux Barc,

N'êtes-vous pas fatigué de jouer à l'ermite dans vos terres du comté de Colombie? Soyez gentil, et venez donc me voir...

— Je vous ai vu de mes yeux, gronda Durkin, tirer cette lettre de votre poche, la déchirer en morceaux, et jeter ceux-ci dans une corbeille à papiers de ce wagon. Ne mentez pas... j'ai reconstitué la lettre, morceau par morceau; qui est Barc, Répondez!

— Je ne suis pas Barc, si tel est le but de votre question, protesta Davidson. Cette lettre m'a été donnée par quelqu'un, pour la lire. Elle n'a rien à voir avec moi.

— Mr. Davidson, fit Durkin d'un air las, votre défense est lamentable. Tenez, jetez un coup d'œil sur cet objet, ajouta-t-il en lui tendant le fameux étui à cigarettes. Le reconnaissez-vous?

— Je crois l'avoir aperçu chez Miss Le Grand. Jones nous a offert des cigarettes, il me semble reconnaître l'étui.

— L'étui de Jones! ricana Durkin. Regardez le monogramme : B. L. Ces initiales représenteraient-elles également : C. Milton Davidson? Vous devriez écrire des contes de fée.

— Mais cet étui ne m'appartient pas, insista Davidson.

Durkin prit un air menaçant.

— Ecoutez-moi bien, mon ami. Vous venez de me dire que vous aviez quitté New York depuis deux semaines : c'est faux. Vous avez quitté New York il y a une semaine, très exactement le 23 octobre, à la gare de Pennsylvanie, par le train de 7 h. 5. Comment je le sais? Parce qu'on vous a repéré, mon garçon, grâce à votre chapeau brun, à votre manteau en poil de chameau, etc. On vous a vu acheter un billet et j'ai pris le même train sur vos talons. Je vous ai suivi à Washington, à la Nouvelle Orléans, dans ce train-ci. Qu'en pensez-vous?

— Mais pourquoi? protesta Davidson d'un air éberlué. Je n'ai rien fait de mal.

Durkin le regarda de travers.

— Connaissiez-vous Pierre Leland? demanda-t-il.

— Non.

Durkin tira de sa poche une liasse de journaux et les déplia lentement.

— Jetez un coup d'œil sur ces manchettes, fit-il en les désignant.

ASSASSINAT DU SPORTMAN
BIEN CONNU, PIERRE LELAND

PIERRE LELAND MYSTERIEUSEMENT
ASSASSINE DANS SON HOTEL

LA MORT ETRANGE DE PIERRE LELAND
Membre d'une vieille famille de New York.

— Le *Evening-Journal*, le *World-Telegram*, le *Sun*, le *Post*, etc. Une collection assez complète de tous les journaux du soir de New York, à la date du 23 octobre, c'est-à-dire le lendemain du meurtre. Leur provenance? Nous les avons découverts dans votre valise, au cours de nos recherches dans le wagon. Pourquoi cet intérêt pour la mort de Pierre Leland, puisque vous ne le connaissiez pas?

— Je peux vous expliquer, commença Davidson, mais Durkin l'interrompit.

— Inutile. Je préfère ma propre explication. Cet individu, Pierre Leland, avait un cousin qui disparut au moment du

crime. Un garçon qui mesurait cinq pieds dix pouces, qui pesait environ cent cinquante-cinq livres et qui pouvait avoir la quarantaine. Blond, les yeux bleus, il portait un vêtement brun, un manteau en poil de chameau et des souliers bruns. Ce signalement ne vous rappelle rien? Dans ce cas, veuillez vous contempler dans une glace, Mr. Barclay Leland.

L'autre le regarda, franchement stupéfait.

— Que penser d'un homme qui prend la fuite et disparaît, tout en sachant que son cousin est mort, ajouta Durkin d'un air pensif.

Un son inarticulé sortit de la gorge de Davidson.

— Je ne suis pas Barclay Leland, gémit-il.

Durkin lui répondit par un grognement de mépris.

— Le vrai Barclay Leland, c'est Sidney Jones!

Cette déclaration tomba à plat; les policiers le dévisagèrent avec une froide incrédulité.

— Ne nous prenez pas pour des imbéciles, fit Durkin. Puisque vous étiez si bien renseigné sur le compte de Jones, pourquoi êtes-vous allé dans son compartiment, la nuit dernière?

Davidson regarda autour de lui comme un animal traqué, agrippa les bras de son siège; il se décida enfin à répondre.

— Eh bien oui, j'y suis allé.

— Je croyais que vous ne l'aviez pas revu après avoir quitté la réunion de Miss Le Grand?

— Vous ne cessez de me tendre des pièges afin de m'inculper du meurtre. J'essaye de me défendre de mon mieux, bégaya Davidson.

— A quelle heure êtes-vous allé chez Jones?

— Vers une heure et demie.

— Pourquoi cette visite?

— Pour lui emprunter un peu d'argent.

— Ciel! s'écria Durkin impatiemment. Vous avez donc l'habitude de vous promener la nuit en tapant les gens?

— Davidson, demanda Holcombe d'un air grave, Jones a-t-il accédé à votre requête?

— Non.

— Qu'avez-vous fait alors?

— Je suis rentré chez moi et me suis couché. C'est la vérité, je le jure! s'écria Davidson qui paraissait sur le point d'avoir une crise de nerfs. Ne me regardez pas ainsi! Je ne lui ai rien fait? Je ne l'ai pas touché... croyez-moi! Il faut que vous me croyiez!

Miss Townsend trouva le spectacle fort pénible; le visage

du malheureux était agité de mouvements convulsifs comme s'il allait éclater en sanglots. Elle détourna la tête.

— Il faut que vous me croyiez, répéta Davidson.

Puis :

... envoyez chercher le jeune Strang. Il sait... et pourra corroborer mes assertions. Envoyez-le chercher.

Les deux policiers s'éloignèrent au bout du wagon et conférèrent à voix basse; finalement, Holcombe donna ordre au policeman de faire venir le jeune Strang.

Celui-ci, toujours impeccable, arriva bientôt. Rasé de frais, admirablement coiffé, pas un grain de poussière ne déparait son vêtement.

— Strang... Jim, s'écria Davidson sur un ton suppliant, ces gens essayent d'établir que je...

— Un instant, un instant, interrompit Durkin. A chacun son tour. Mr. Strang, vous faisiez partie de cette réunion chez Miss Le Grand, hier soir, avec Davidson, ici présent, et Jones, n'est-ce pas?

— Oui.

— Je me suis laissé dire que querelle éclata entre Davidson et Jones.

Strang prit un temps. Puis :

— Je reconnais qu'ils donnèrent libre cours à une certaine animosité.

— Parlez-nous en.

— Ce ne fut pas grave, en réalité. Davidson jouait et Jones prétendit qu'il avait fait une renonce; Davidson le nia. La pénalité, deux levées, fut appliquée; il perdit donc la manche et la partie.

— Je parie qu'il y eut autre chose, fit Durkin, vivement.

— Vous me placez dans une situation embarrassante répondit Strang. Suis-je tenu de répondre?

— Certainement. N'oubliez pas qu'un meurtre a été commis; le procureur du district vous interrogera, lui aussi, dès que nous serons arrivés à El Paso, et vous serez également tenu de lui répondre.

— Eh bien, dit Strang lentement, voici. Après que Jones eut obtenu satisfaction, Davidson le regarda et lui lança : « Vous feriez mieux de me ménager, camarade, car autrement, il pourrait vous en cuire. »

— Alors?

— La remarque parut porter sur Jones qui pâlit et dit : « Je ne vous comprends pas. » Davidson, qui était gris, répondit : « Vous me comprenez parfaitement. » Là-dessus, Miss Le

Grand et moi sommes intervenus pour arranger les choses. La dispute, somme toute, ne me sembla pas très sérieuse.

— Ces deux hommes se sont néanmoins querellés en se témoignant une animosité évidente, résuma Durkin. Maintenant, Davidson, je vous écoute.

— Strang, s'écria Davidson, vous rappelez-vous mes paroles au sujet de ce que je savais sur le compte de Jones?

— Pas très nettement, je l'avoue.

— Voyons... C'était au cours de notre dîner chez Antoine, à la Nouvelle Orléans.

Strang hésita.

— Vous aviez beaucoup bu ce soir-là. Je n'ai guère attaché d'importance à ce que vous avez pu me dire.

Davidson le regarda dans les yeux :

— Jones vous a gagné plus de cinq cents dollars, hier soir. Vous ne l'avez pas oublié, je suppose?

— Ce sont, hélas, de ces choses que l'on n'oublie pas facilement.

— Parfait. Vous souvenez-vous de m'avoir dit, après la réunion : « Allez donc me récupérer un peu de cet argent. Vous tenez Jones, il vous le rendra. »

A son tour, Strang le dévisagea :

— Vous étiez fin saoul en allant vous coucher, dit-il tranquillement. Vos souvenirs me paraissent assez fantaisistes.

— Et à mon retour, je vous glissai à l'oreille — vous étiez sur votre couchette — qu'il ne voulut pas m'en donner.

— Je me rappelle, en effet, que vous avez murmuré quelque chose. J'en ai simplement conclu que vous aviez eu tort de boire sans mesure.

Davidson le regarda d'un air troublé.

... Je regrette, Messieurs, dit Strang en s'adressant aux policiers, d'être obligé de m'inscrire en faux contre les propos de Davidson, qui me paraît, par ailleurs, un aimable homme. Mais il est absurde de penser que j'aurais prié un camarade d'aller récupérer mes pertes de jeu. Lorsque j'ai perdu, j'ai perdu, à moins qu'une revanche offerte me permette de me refaire. Par le fait, nous en avions projeté une pour ce matin.

— C'est entendu, fit Durkin avec impatience. Continuons... Davidson, vous admettez être allé chez Jones ce matin, très tôt, avec l'intention de lui demander une certaine somme d'argent. Il vous opposa un refus. L'a-t-il formulé ainsi : « Je regrette beaucoup, mon cher Davidson, mais cela m'est impossible », ou vous a-t-il simplement prié d'aller au diable? Il vous a frappé, n'est-ce pas?

— Non! protesta Davidson.

— Rappelez-vous votre état d'ébriété. C'est donc vous qui l'avez frappé.

— Non! Non! Je ne l'ai pas touché.

— Vraiment!

Durkin se laissa aller, fondit sur lui comme un épervier :

... L'argent, où est-il passé? Jones a gagné cinq cent cinquante dollars à Strang et les a emportés sur lui. Or, nous avons passé son compartiment au crible sans retrouver un dollar de cette somme. Où est-elle, je vous le demande?

— Je n'en sais rien, répondit Davidson. Quelqu'un d'autre est entré chez Jones, l'a tué et l'a volé.

Pendant tout l'interrogatoire, Holcombe s'était contenté de fumer tranquillement, en prenant rarement part à la conversation. Il interrompit maintenant :

— Si je vous entends bien, Davidson, vous niez formellement être Barclay Leland?

— Formellement.

— Bien. Donnez-moi donc les noms de quelques-uns de vos amis, de quelques répondants; nous leur enverrons des télégrammes pour nous renseigner davantage sur votre compte. Etes-vous marié?

— Oui, mais je suis séparé de ma femme.

— Où se trouve-t-elle actuellement?

— Je l'ignore.

— Oh! fit Holcombe. Etes-vous dans les affaires? Travaillez-vous?

— Je n'ai rien fait depuis un an. J'étais employé en dernier lieu chez Dice et Cie, la maison de coulisse.

— Leur adresse?

— Ils n'en ont plus. La maison a sombré dans le krach de Wall Street.

Cette fois, le « oh! » de Holcombe se fit encore plus expressif.

— Bon. Peu importe, d'ailleurs... Vous pouvez regagner votre wagon.

Après le départ de Davidson, Holcombe dit au policeman qui gardait la porte :

— Surveillez cet homme. Comprenez-moi bien : ne le quittez pas des yeux.

CHAPITRE XII

RECONSTRUCTION DU PUZZLE

— Que savez-vous de cette affaire, Strang? commença Holcombe.

— Rien de particulier, répliqua Strang. Je ne suis renseigné que par ouï-dire.

— Connaissiez-vous Jones avant de le rencontrer dans le train?

— Non.

— Et Davidson?

— Je l'ai connu par hasard à la Nouvelle Orléans, une relation de voyage.

— Savez-vous que votre père circulait dans le Pullman à l'heure — ou très près de l'heure — du crime?

— Oui, répondit Strang, très tranquillement. Mon père dort mal et se lève souvent pour fumer au milieu de la nuit. Quelqu'un l'a entendu marcher... Cette personne aurait probablement pu l'entendre la veille, tout aussi bien, si elle s'était tenue éveillée.

— Comment savez-vous qu'il se promenait hier soir?

— Il me parla en revenant.

— A quelle heure?

— Vraiment, Capitaine, je ne m'en souviens pas. Je dormais profondément lorsque mon père me réveilla et me rendormis aussitôt.

Holcombe consulta une liste de noms :

— Je vois que votre père et vous allez de la Nouvelle Orléans à El Paso. Habitez-vous à la Nouvelle Orléans?

— Non, nous voyageons beaucoup. Nous venons de passer quelques semaines à la Nouvelle Orléans, à l'*Hôtel Saint-Charles*.

— Quel est votre véritable domicile?

— Un appartement que je partage avec mon père à New York, 141 East 31st Street.

— Etes-vous originaire de la Nouvelle Angleterre? Votre manière de prononcer certains mots me le ferait croire.

— Etant petit garçon, j'ai fait mes études dans cette région; il a pu, en effet, m'en rester quelque chose.

Holcombe se tourna vers Durkin :

— Avez-vous d'autres questions à poser à Mr. Strang?

— Vous êtes un ami de Miss Le Grand? demanda Durkin, succédant à son confrère.

— Ami, c'est beaucoup dire, répliqua Strang, car j'ai fait sa connaissance hier soir.

— Vous la connaissez néanmoins assez pour lui donner des conseils, remarqua Durkin.

Il tira de sa poche le porte-cigarettes en or :

— Avez-vous déjà vu cet objet?

Strang l'examina froidement et sans donner le moindre signe de surprise :

— C'est possible.

— Vous en avez enterré un semblable dans le ballast, n'est-ce pas? fit Durkin.

— Celui-ci, peut-être, répondit Strang, imperturbable.

— Pourquoi vouliez-vous vous en débarrasser?

— Miss Le Grand l'avait en sa possession; lorsque des bruits d'assassinat commencèrent à se répandre, sa principale préoccupation fut de se tenir à l'écart. Elle me demanda donc mon avis, et je lui conseillai de cacher ce porte-cigarettes.

— Pourquoi le cacher? Qu'a-t-il à voir avec le crime?

— Il appartenait à Jones.

— Comment le savez-vous?

— Miss Le Grand me l'a dit. Elle se trouva à court de cigarettes pendant la réunion et Jones lui offrit son étui. En partant, il le laissa dans le compartiment.

— Vous l'avez vu lui remettre l'étui?

— Pas précisément. Mais, étant donnés le bruit et les libations, cela n'a rien d'étonnant; l'incident a fort bien pu passer inaperçu.

Durkin glissa le porte-cigarettes dans sa poche en disant :

— Parfait, Mr. Strang. Vous pouvez vous retirer.

— Il n'a pas froid aux yeux, celui-là, dit-il à Holcombe, lorsque Strang eut quitté la pièce. Mais cet individu qui se fait appeler Davidson n'a aucune défense, il était complètement affolé... J'étais convaincu d'avance qu'il ne me résisterait pas.

Les autres voyageurs du *Placidia* furent convoqués et interrogés, l'un après l'autre, mais n'apprirent rien aux enquêteurs. Certes, Mrs. Mason avait entendu les pérégrinations du vieux Strang, mais elle resta dans le vague lorsqu'il s'agit de préciser; sa déposition permit toutefois de mettre en lumière le fait

qu'elle avait, non seulement entendu des pas traînants se diriger vers l'arrière du wagon, mais encore revenir près de sa couchette, indication très nette du retour de l'infirme. Goldstein observa finement qu'il posséderait encore ses bijoux s'il était resté éveillé pendant la nuit du crime. Les policiers endiguèrent avec peine le flot de paroles et de théories que leur asséna Bunyard.

— Eh bien, Durkin, dit Holcombe lorsque l'interrogatoire fut enfin terminé, où en sommes-nous?

— La vedette de cinéma, Le Grand, en sait plus qu'elle ne le dit. D'abord, elle se trouvait chez Jones, j'en suis convaincu.

— Oui, répondit Holcombe, pensivement, je le croirais volontiers. Etait-elle seule, ou avec quelqu'un d'autre? A-t-elle pris part au meurtre? Nous n'en savons rien pour l'instant. Désignons-la néanmoins sous le nom de suspect n° 1.

— Holt est innocent, écartons-le, fit Durkin. Le vieux Strang, ensuite : on l'a entendu circuler près du compartiment de Jones, vers deux heures du matin. Mais sa défense paraît raisonnable et je ne lui trouve pas de mobile.

— C'est exact, répondit l'autre. Le cas du jeune Strang est différent; il aurait pu vouloir récupérer l'argent perdu au jeu...

— Jones, dit Durkin impatiemment, nous a certainement laissé bien peu de renseignements sur son compte. J'ai retrouvé quelques notes d'hôtel, de wagon-restaurant... bien peu de chose. Rien qui nous éclaire sur sa personnalité, sur son domicile — pas une lettre, pas une carte de visite, pas un permis de conduire. A propos, j'ai observé les mains de nos suspects, pour repérer ceux d'entre eux qui portent des bagues.

— Pourquoi?

— On a laissé tomber un diamant chez Jones — à moins qu'il ne lui ait appartenu.

— Un diamant! s'écria Holcombe.

Pour toute réponse, Durkin tira de sa poche une enveloppe, l'ouvrit et présenta d'abord à Miss Townsend, ensuite à Holcombe, un petit diamant qui capta les derniers rayons du soleil et les renvoya en mille feux.

— Au moment des prises de vues chez Jones, expliqua Durkin, l'éclair de magnésium fit briller cette pierre et me permit de la voir; elle se trouvait par terre, à côté de la couchette.

— Je vous félicite de votre trouvaille, s'écria Holcombe chaleureusement. Les empreintes digitales n'ont rien donné parce que Jones, l'agent Théophile et probablement d'autres

personnes en avaient laissé à profusion; il y avait bien des marques sur la gorge, mais l'assassin portait probablement des gants.

— Tout semble désigner, résuma Durkin, l'homme qui se fait appeler Davidson. Qui est Davidson? Pour moi, il ne peut être que Barclay Leland. Premièrement, il répond si bien au signalement que le détective en faction à la gare de Pennsylvanie le reconnut dès qu'il s'approcha du guichet. Les initiales de son chapeau, de son étui à cigarettes, jointes à la lettre qu'il essaya de détruire, le trahissent. Son départ de New York se place au lendemain de l'assassinat de son cousin; il était au courant du crime, les journaux trouvés dans sa valise le prouvent. Son nom? Un nom d'emprunt, destiné à cacher sa véritable identité. Pourquoi? Parce qu'il s'appelle Barclay Leland et qu'il est en fuite, pour ne pas avoir à répondre de l'assassinat de son cousin.

Durkin fit une pause et alluma une cigarette.

— Vous l'avez entendu déclarer, continua-t-il, qu'il ne connaissait pas Jones, ne l'avait jamais vu avant ce voyage. Mais Strang nous affirme — je me ferai confirmer le fait par Miss Le Grand — que Davidson aurait dit à Jones : « Vous feriez mieux de me ménager, car autrement, il pourrait vous en cuire. » Jones lui ayant demandé ce que signifiaient ses paroles, Davidson aurait répondu : « Vous me comprenez parfaitement. » Ce qui prouve qu'il connaissait déjà Jones. D'autre part, Miss Townsend, ici présente, aperçut dans Central Park deux personnages en qui elle crut reconnaître Jones et Leland le lendemain du meurtre de Pierre Leland. Voici quelle est ma théorie : Jones devait être au courant du crime et suivait Leland, qui se débarrassa du gêneur. Par surcroît, nous avons le témoignage du vieux Strang, qui vit cet homme sortir du compartiment de Jones. Soyez-en persuadé, Leland est bien le troisième larron qui longea le couloir du *Placidia* hier soir. Holt ignore l'art de marcher sans bruit; le vieux Strang ne marche pas, il se traîne. Mais notre Leland sait se glisser comme une ombre. C'est sa main que Miss Townsend sentit à travers le rideau... Je vous le répète, l'affaire est dans le sac.

— Cela m'en a l'air, résuma Holcombe en se levant. Je vais envoyer quelqu'un à la gare pour expédier des télégrammes.

Il quitta le wagon. Durkin s'assit devant une table.

— Excusez-moi, Miss Townsend, dit-il. J'ai un rapport à écrire.

Miss Townsend prit un magazine et tâcha d'en lire quelques lignes, sans succès, les historiettes qui en composaient le texte

ne pouvant lutter avec le drame vécu dont le bon plaisir des policiers l'avait faite spectatrice. Elle revit Sybil Le Grand, tout d'abord surprise, troublée par les découvertes de Durkin, se redressant ensuite comme un navire dans la tempête et défiant les représentants de la loi. Davidson — ou Leland? — terrifié par Durkin au point de perdre le peu de confiance en soi qu'il possédait en arrivant. Le vieux Strang, quoique bien déplaisant à voir, s'était conduit de manière plus convaincante; en dépit de son irritante assurance, son fils ne leur avait pas fait mauvaise impression.

Elle compara les méthodes des deux policiers et se dit qu'elle préférait celle de Holcombe. Durkin savait se montrer rapide, mordant, certes; mais Holcombe était de ces hommes qui n'ont l'air de rien et qui excellent à dissimuler leur pensée, tout en lisant comme à livre ouvert dans celle des autres. Elle changea de place pour y voir mieux et sentit quelque chose de souple derrière son dos. C'était le manteau de Jones, resté sur le siège où il l'avait placé avant le drame. Miss Townsend se releva encore une fois, choisit une place définitive et essaya de se plonger dans son magazine. Mais le manteau abandonné l'intriguait; elle se demanda s'il avait été examiné, s'il fallait en parler à Durkin... Ce personnage écrivait toujours fébrilement. Après un moment d'hésitation, elle n'y tint plus et alla palper le vêtement, non sans se redire que sa curiosité féminine l'amenait à commettre des actions répréhensibles. Les poches contenaient une paire de gants, une pipe, des indicateurs de chemin de fer, des allumettes, un talon de billet de théâtre; mais rien de personnel, rien qui puisse déceler la véritable personnalité de Sidney Jones, décédé. En remettant le manteau sur le siège, sa main sentit quelque chose à travers le tissu, quelque chose qui devait se trouver entre la doublure et l'étoffe, puisqu'elle avait déjà exploré les poches. Tant qu'à faire, elle décida d'aller jusqu'au bout, malgré les reproches que lui adressa sa conscience. Au moyen d'une paire de ciseaux tirée de son sac à main, Miss Townsend fendit la doublure et retira l'objet qui avait attiré son attention.

Elle fut d'abord très déçue; ce n'était qu'un bout de carton, un bulletin de bagages. Mais son intérêt s'éveilla immédiatement à mesure qu'elle l'étudiait, observait son origine, la date et l'heure, sans omettre le fait que le propriétaire du manteau n'avait pas jugé cet innocent bout de carton indigne d'une cachette ingénieuse. Finalement, elle profita d'un regard de Durkin dans sa direction :

— A-t-on examiné le manteau de Mr. Jones?

— Oui, répondit le détective. J'ai moi-même retourné les poches sans y rien trouver de bien caractéristique.

— J'ai découvert ceci dans la doublure, dit Miss Townsend.

Elle lui tendit sa trouvaille.

Durkin prit le bout de carton entre ses doigts.

GRAND CENTRAL TERMINAL
PARCEL ROOM

Time Rec'd Oct. 22-8.40 P.M. '32

NOTICE

Series
W-88937

— Qu'en déduisez-vous? dit-il enfin.

— La question de l'identité de Mr. Jones peut s'en trouver éclaircie, répondit-elle.

— Oui. Mais j'ai l'impression que vous avez autre chose en tête.

— Je le reconnais. Vous n'allez peut-être voir dans ce que je vais vous dire qu'un produit de mon imagination déréglée... Voici. Ne m'avez-vous pas confié que votre dernière indication précise, sur le compte du véritable Barclay Leland, était qu'il prit un train à Hudson pour New York?

— Oui.

— A quelle date?

— Le jour du meurtre de Pierre Leland, le 22 octobre.

— Connaissez-vous l'heure d'arrivée du train de New York?

Durkin consulta son calepin :

— Il quitta Hudson à 5 h. 10 de l'après-midi par un train qui devait arriver en gare de New York à 8 h. 30 du soir.

— Eh bien, ce bulletin a été délivré le 22 octobre, à 8 h. 40.

Durkin se gratta la tête.

— C'est une grande gare, vous savez, dit-il d'un air de doute; plusieurs personnes ont pu consigner leurs bagages vers cette heure. Néanmoins, le fait que Jones prit le soin de cacher ce bulletin mérite d'être pris en considération. Je vais immédiatement câbler à New York et faire examiner cette valise, si c'en est une; on me télégraphiera la réponse.

Durkin réunit ses papiers et partit. Miss Townsend se plongea dans la contemplation du coucher de soleil sur le désert bordé au fond par des montagnes dont les pics se détachaient sur le ciel en mille festons et dentelures; des montagnes à l'aspect sauvage, rébarbatif, où l'homme s'aventurait peu.

Les nuages légers, fouettés de rose et de violet, changèrent de couleur à mesure que le soleil disparaissait peu à peu. Aux tons diaprés succédèrent les bleus, les pourpres, les cuivres...

Pendant quelques minutes, Miss Townsend fut transportée hors d'un monde méchant, peuplé de criminels, d'un monde où sévissaient la peur, l'appétit des richesses et la cruauté.

CHAPITRE XIII

MISS LE GRAND SE RÉTRACTE

La nuit tomba. Le train en panne s'éclaira; les ouvriers et les manœuvres peinèrent sous la lumière des projecteurs. Un policeman vint saluer les deux enquêteurs qui causaient dans l'*observation-car*.

— Les voyageurs du Pullman désirent savoir s'ils peuvent aller dîner, demanda-t-il.

— Ils peuvent se rendre au wagon-restaurant, répondit Holcombe. Tous, sauf Miss Le Grand et Davidson. Je m'occuperai de leur repas.

Quelques minutes s'écoulèrent après le départ du policeman; puis Sybil Le Grand fit son apparition. Miss Townsend la détailla avec toute l'attention qu'apporte une personne du sexe à la toilette d'une autre femme, et ne put que ressentir de l'admiration. L'actrice avait baissé de ton : les lèvres paraissaient moins rouges, les cils moins noirs. Plus de tailleur de voyage, plus de renards argentés; la perle énorme, montée en

bague, le collier qui rivalisait avec celui de Mrs. Goldstein, volatilisés, enfermés dans les écrins. Mais une robe très simple en crêpe georgette noir, rehaussée de blanc aux poignets et au col, la moulait délicieusement, accompagnée d'un petit chapeau penché de côté, sur un œil. Il ne s'agissait plus de la Sybil Le Grand du cinéma, mais d'une femme parée pour un rôle bien défini et qui avait provisoirement pris pour modèle la jolie veuve, Mrs. Henderson.

— Eh bien, dit-elle en se laissant nonchalamment glisser sur un siège, je fais évidemment partie des réprouvés.

— Pourquoi, Miss Le Grand? demanda Holcombe.

— On m'a empêchée d'aller dîner, répondit-elle. Par ordre du Capitaine... Quelles sont vos intentions? Allez-vous me condamner au jeûne forcé, comme ce type... cet Hindou... comment l'appelle-t-on... Ghandi?

— Jamais de la vie, répondit galamment le capitaine. J'aurais trop peur d'attenter à votre beauté.

Miss Le Grand accepta le compliment avec l'indifférence engendrée par l'habitude. Elle s'installa confortablement, alluma une cigarette et reprit :

— Je comptais, d'ailleurs, venir vous trouver de toutes façons; cette heure-ci me convient aussi bien qu'une autre.

Les deux hommes la dévisagèrent avec curiosité.

...Comme vous le savez, ma principale préoccupation fut de ne pas être mêlée à cette affaire, même de très loin, et surtout de ne pas être retenue à El Paso ou ailleurs, comme témoin. Car, si je ne me présente pas à Hollywood dans trois jours, le contrat qui m'attend me passera sous le nez... De plus, ajouta-t-elle sur un ton confidentiel, je crois comprendre que ce pauvre type, Davidson, est le principal suspect.

— Qui vous a dit cela? demanda Durkin.

— Mon petit doigt, répondit-elle avec un séduisant sourire. Je dois vous avouer que j'ai toujours eu pour règle — une règle qui m'a souvent servi, dans la vie — de me montrer secourable, dans la mesure de mes moyens; tendre la main, à la condition de ne pas risquer d'être échaudée... Davidson se trouve en mauvaise posture, je vais donc vous dire la vérité sur ce qui s'est passé hier soir.

Les deux policiers ne la quittaient pas des yeux.

...Lorsque mes invités furent partis, continua Miss Le Grand, je ne me sentis aucune envie de dormir, peut-être à cause des trop nombreux cocktails, et je pris un magazine pour lire un peu. Au bout d'un moment et à la faveur d'un arrêt du train dans une petite gare, j'entendis des voix dans le compartiment

voisin, celui de Jones, et ensuite, un bruit de porte que l'on ferme violemment. En digne fille d'Eve et pour mon malheur, je me sentis envahie de curiosité et jetai un regard dans le couloir; ma porte, comme vous le savez, s'ouvre au bout de la travée médiane. Je vis quelqu'un...

— Qui? demanda Holcombe.

— Davidson.

— Comment pouviez-vous le voir? objecta Durkin. Les lumières du wagon n'étaient-elles pas éteintes?

— Pas à ce moment; elles le furent plus tard. Je vis le dos de Davidson qui s'éloignait vers le centre du wagon.

— Quelle heure était-il? demanda Holcombe.

— Une heure et demie, je regardai ma montre. Le sommeil me gagna, ensuite, et je me couchai; mais j'avais dû dîner trop copieusement, car j'eus un affreux cauchemar : l'impression que l'on cherchait à m'étouffer en m'enfonçant un paquet de cartes à jouer dans la bouche. Terrifiée, je me réveillai; quelques instants plus tard, j'entendis de l'autre côté de la cloison qui sépare mon compartiment de celui de Jones, un coup sourd... Oui, un coup sourd.

Elle répéta les mots avec une intonation dramatique.

— Et après?

— Je me mis à penser à Jones, qui me paraissait très sympathique, très bien élevé, mais déprimé — oui, c'est l'expression juste. Mes pensées se portèrent donc vers lui; je me demandai s'il n'était pas malade, s'il n'avait pas fait quelque chute. Je pesai le pour et le contre. « Tu ferais mieux de dormir, Sybil, cela ne te regarde pas », me disais-je. Puis, je pensai à son air triste, abandonné... Je finis par me décider et me levai.

— Au bout de combien de temps? demanda Holcombe.

— Il m'est difficile de vous le dire, Capitaine, répondit-elle. La nuit, le temps passe lentement lorsqu'on est éveillé. Vingt, trente minutes s'écoulèrent peut-être entre le moment où j'entendis ce bruit et celui où je me levai.

Elle fit une pause et alluma tranquillement une nouvelle cigarette.

...Je sortis dans le couloir. Les lumières étaient éteintes et il faisait noir comme dans un four. Je me glissai jusqu'à la porte de Jones et frappai; pas de réponse. Je récidivai et, enfin, essayai de tourner la poignée. La porte s'ouvrit; je me tins sur le seuil et l'appelai par son nom : « Hullo, Sid! » Le compartiment était plongé dans l'obscurité, mais, du dehors, une vague lueur lunaire éclairait la fenêtre; se détachant sur la vitre comme une ombre chinoise, je distinguai une forme noire qui

se balançait doucement, d'avant en arrière. L'apparition m'intriguant, je pris sur moi de franchir le seuil et tournai le commutateur.

L'estime dans laquelle Miss Townsend tenait les qualités dramatiques de l'actrice grandit encore. Celle-ci ne se contentait pas, en effet, de raconter, elle vivait la scène.

...Mon Dieu! s'écria Miss Le Grand. C'était bien lui, les jambes traînant sur le sol, la tête affaissée sur l'épaule, la langue pendante... Je contemplai Sidney Jones, mort...

— Comment saviez-vous qu'il était mort? demanda Durkin.

— Un regard me suffit, quoique je ne sois ni médecin ni entrepreneur de pompes funèbres. Je ne poussai pas de cris, ce n'est pas mon genre, mais mon sang se glaça dans mes veines. Finalement, j'éteignis, sortis à reculons et fermai la porte avec tant de hâte que j'accrochai le pantalon de mon pyjama; j'entendis le tissu se déchirer, mais la peur m'empêcha d'y réfléchir sur le moment. Je revins donc chez moi et tâchai de reprendre mes esprits. Fallait-il donner l'alarme? Réveiller les voyageurs? Non, je risquerais de m'attirer des ennuis, car on ne manquerait pas de me demander ce que je faisais dans son compartiment. Je me soucie peu, d'habitude, de ce que l'on dit de moi, pourvu qu'il soit question de Sybil Le Grand; mais en ce moment, comme je vous l'ai déjà expliqué, ma principale préoccupation consiste à ne pas me faire remarquer.

» La situation me parut délicate; si j'alertais le train, les journaux publieraient le lendemain d'impressionnantes manchettes : « Sybil Le Grand découvre un suicide dans un Pullman. » Et dans quelles conditions! Que diraient mes futurs directeurs d'Hollywood à une jeune femme qui leur avait promis de ne se livrer à aucune « escapade », comme écrivent les journalistes? D'autre part, il me paraissait inhumain de laisser le malheureux pendu au bout de sa corde... Je me fis beaucoup de mauvais sang et finalement pris une forte dose de somnifère qui m'octroya heureusement le sommeil.

Miss Townsend toussa. Il y eut un silence, enfin rompu par Holcombe, qui demanda :

— Avez-vous idée, Miss Le Grand, de l'heure qu'il pouvait être lorsque vous êtes revenue dans votre compartiment?

— Trois heures cinq. Je le sais, parce que j'ai regardé ma montre.

— Combien de temps êtes-vous restée chez Jones?

— Quelques minutes, à peine. Croyez-moi, je ne m'y suis pas attardée.

— Mais, au matin, pourquoi n'avez-vous pas parlé?

— Capitaine, dit Miss Le Grand avec un véritable accent de sincérité, n'importe qui pourra vous confirmer que je ne suis pas sortie de chez moi avant onze heures; mon somnifère agit puissamment. Ce fut le bruit fait au moment de la découverte du corps qui me réveilla.

— En retrouvant vos compagnons de voyage, avez-vous continué à croire au suicide?

— Au début, oui. Mais je ne fus pas longue à entendre la rumeur qui circulait.

— Qui vous a parlé de meurtre? s'écria Durkin tout à coup.

— La jolie veuve, Mrs. Henderson.

— Comment diable l'a-t-elle su? fit Durkin d'un air irrité.

— Par vous. Elle m'a dit que vous en aviez informé Miss Townsend et qu'elle vous a entendu, répliqua l'actrice.

Durkin réprima un juron.

— Je me trouvais dans une situation désastreuse, continua Miss Le Grand. Voilà pourquoi je jetai le pyjama par la fenêtre et tentai de cacher l'étui à cigarettes, afin de débarrasser les lieux de toutes pièces à conviction. Mais la police s'est montrée plus adroite que moi.

— Avez-vos entendu citer le nom d'un meurtrier possible, lorsque la version du crime commença de se répandre?

— On parlait de cette grosse brute, le fermier du Texas; c'est Mrs. Henderson qui le mentionna. Et Bunyard, le romancier, débordait de théories, mais plus folles les unes que les autres.

— Davidson ou Strang ont-ils émis quelque hypothèse?

— Ils ont vaguement désigné le fermier Holt à cause de la querelle qui le mit aux prises avec Jones, la veille.

— Vous ne soupçonnez pas qui pourrait être le meurtrier?

— Non. Mais je tiens à bien établir ceci, fit-elle en accompagnant ses mots d'une œillade qui, sur l'écran, aurait annihilé l'adversaire. Ma sottise m'a valu d'être mêlée à cette affaire, c'est entendu, ma sottise et mon bon cœur; mais j'en ignore complètement les ressorts secrets, le mobile qui a pu pousser l'assassin à tuer Jones. Je ne sais qui l'a tué. Mais ce n'est certainement pas moi.

— Avez-vous autre chose à me dire? demanda Holcombe avec un sourire.

— Oui. C'est en partie pour cela que je suis venue vous trouver. Toujours mon bon cœur... Voici. Vous soupçonnez Davidson : peut-être à juste titre, peut-être à tort. Mais n'oubliez pas que j'ai vu Davidson s'en aller dans la travée médiane du Pullman, en tournant le dos, par conséquent, au compar-

timent de Jones, à une heure et demie. Une heure plus tard, j'entendis un coup sur la cloison du compartiment. Quel est donc l'auteur de ce coup, si Davidson tua Jones à une heure et demie?

— La question me paraît justifiée, répondit Holcombe.

— Pensez-y, Capitaine. Et maintenant, mon dîner?

— La voie du wagon-restaurant vous est ouverte, fit Holcombe.

— Arriverai-je à Hollywood à temps pour signer mon contrat?

— Je m'y emploierai de mon mieux, Miss Le Grand.

Un beau sourire à la ronde dont Miss Townsend eut sa part, et l'actrice fit une sortie digne de sa réputation.

Miss Townsend avait changé d'opinion au sujet de Sybil Le Grand. Certes, on pouvait la trouver bruyante, mal élevée, vulgaire même; mais si l'écorce laissait souvent à désirer, le fond paraissait bon, elle savait pratiquer la charité envers son prochain. Un grand cœur, pour employer la phraséologie chère à Sybil.

— Elle est gentille, cette femme, résuma Durkin.

CHAPITRE XIV

TRIBULATIONS D'UN MAITRE-CHANTEUR

— Gentille, cette femme, répéta Durkin, malgré ses deux versions différentes.

— Oui, dit Holcombe. Différentes, certes : mais il nous sera très facile, dès notre arrivée à El Paso, de découvrir si Jones ou Davidson ont joué un rôle dans sa vie.

— Son témoignage n'aura guère servi Davidson, remarqua Durkin. Elle déclare l'avoir aperçu à une heure trente; or, le vieux Strang dit qu'il était plus près de deux heures trente.

— Ce qui ne signifie pas, répliqua Holcombe, que Davidson n'a pu y retourner une seconde fois. Essayons d'établir un horaire, si c'est possible.

Il tira de sa poche un calepin et un porte-plume.

— La réunion chez Miss Le Grand prit fin à une heure, com-

mença-t-il. A une heure trente, elle entendit des voix chez Jones, une porte claqua et elle vit Davidson, venant de cette direction, passer devant son compartiment. Le wagon était éclairé, à ce moment. A deux heures, ou très près de deux heures, Miss Townsend entendit les pas du vieux Strang se diriger vers le compartiment de Jones. Strang admit, en effet, avoir gagné vers cette heure l'arrière du Pullman et déclare que l'obscurité régnait. Il déclare également avoir vu Davidson sortir du compartiment tragique, un peu plus tard. Je placerais volontiers à cet instant le coup donné sur la cloison, bruit rapporté par Miss Le Grand. Car elle estime être restée couchée une demi-heure avant de se lever pour aller découvrir la mort de Jones, revenir chez elle et noter l'heure : trois heures cinq. A deux heures trente, Miss Townsend sentit une présence près de sa couchette. Il est donc permis de supposer que le meurtre eut lieu entre deux heures et deux heures et demie. J'en suis convaincu, le meurtrier n'est autre que le mystérieux inconnu dont parle Miss Townsend. Davidson? Le vieux Strang? Son fils? Ou quelqu'un d'autre?

Durkin alluma une cigarette.

— Jones était un garçon très réservé, dit-il. Je me suis renseigné, on me dit qu'il parla en tout et pour tout à cinq personnes, dans ce train. Après les avoir toutes questionnées, nous avons conclu à la très probable innocence de deux d'entre elles — Holt et l'actrice de cinéma — ce qui nous laisse Davidson et les deux Strang. Je n'arrive pas à concevoir que le vieux Strang ait pu revenir à sa couchette sans faire de bruit et, par conséquent, être entendu de Miss Townsend. Il ne marche pas, il traîne les pieds, comme un patineur. Il descendit du train, un jour, et l'agent dut le hisser pour lui faire monter les marches. Par le fait, Mrs. Mason l'entendit revenir. Le jeune Strang ne m'inspire qu'une demi-confiance, mais, jusqu'à plus ample informé, il fit la connaissance de Jones dans ce train et il n'avait apparemment aucun mobile pour étrangler la victime, car la perte de jeu ne me paraît pas suffisante. Mais Davidson...

Il expira un nuage de fumée.

...Davidson, reprit-il. Réfléchissez : tout d'abord, il connaissait Jones avant leur rencontre dans ce train; il répond ensuite au signalement de Barclay Leland, dont le cousin, un personnage connu, a été assassiné. Pour moi, Barclay Leland et Davidson ne font qu'un; Jones était au courant du meurtre et le suivait pour le faire chanter. Voilà pourquoi Davidson s'en alla rendre visite à Jones hier soir (deux personnes l'ont vu) et voilà ce qui vous explique son crime.

Holcombe écoutait d'un air pensif.

— Davidson me paraît évidemment suspect au premier chef, fit-il. Mais, lorsque nous l'interrogeâmes, la peur le tenaillait à tel point qu'il paraissait à peine comprendre le sens de ses paroles.

— La peur le tenaillait, en effet, grommela Durkin, et à juste titre.

— J'aimerais le questionner de nouveau, car je crois qu'il ne nous a pas tout dit et je sens quelque chose entre lui et le jeune Strang que je voudrais bien mettre à jour. Faisons-le revenir.

— Certes! acquiesça Durkin.

— Amenez Davidson, dit Holcombe au policeman.

Au bout d'un instant, Davidson, véritable loque humaine, se présenta devant eux.

— Asseyez-vous, dit Holcombe. Comprenez-moi bien, je suis absolument décidé à connaître la vérité. Vous n'aurez pas à en pâtir, si vous êtes innocent. Si vous êtes coupable... Vous êtes bien allé hier soir chez Jones,

Davidson serra les poings.

— Oui, répondit-il d'une voix pénible à entendre.

— A quelle heure?

— Vers une heure et demie.

— Pourquoi cette visite?

— Voici. En quittant la réunion de Miss Le Grand, Strang me prit par le bras et m'emmena à l'écart. « Ecoutez-moi, dit-il, « ce... » — peu importe l'épithète dont il le qualifia — « m'a complètement fauché. Lorsque nous arriverons à El Paso, je n'aurai même pas de quoi payer un taxi à mon père. » Je le plaignis de mon mieux, mais Strang ne se contenta pas de mes bonnes paroles. Il insista : « Allez voir Jones et récupérez une partie de cet argent. Vous avez barre sur lui. Peu m'importent les moyens dont vous userez, mais ne revenez pas les mains vides. » Connaissez-vous Strang? ajouta Davidson, brusquement.

— Non, répondit Holcombe.

— C'est une vipère, un être épouvantable, dit Davidson avec une profonde amertume. On sent qu'il ne reculera devant rien et il sait se faire obéir. Très fatigué, tombant de sommeil, je ne voulais pas retourner chez Jones. J'y suis allé néanmoins.

— Dois-je comprendre, s'exclama Holcombe, que vous êtes influençable au point de vous rendre en pleine nuit chez quelqu'un dans le but de lui demander de l'argent pour une tierce personne?

— Je vous ai dit, répondit Davidson, que Strang est terrible. Il n'est pas facile d'opposer un refus à un individu de cette espèce.

— Vous n'avez pas saisi. L'argent que vous auriez réussi à obtenir de Jones, comptiez-vous le remettre intégralement à Strang, ou en garder une partie pour vous?

— Je suppose que j'en aurais gardé un peu, répondit Davidson avec un air de chien fouetté. Mais je n'y ai guère pensé sur le moment.

— Etiez-vous saoul?

— Un peu vague, sans plus, et tout à fait conscient de mes actes. J'allai chez Jones et frappai à la porte. Il était au lit, mais me fit entrer; le premier objet que j'aperçus fut la liasse de billets de banque gagnés à Strang, posée sur sa valise. La commission ne m'enchantait guère, mais je lui expliquai la situation précaire de Strang et le priai d'en tenir compte. Jones pâlit et me répondit, d'un ton tranquille mais ferme, que je n'obtiendrais pas un dollar.

— L'avez-vous dit à Strang?

Davidson réfléchit avant de répondre.

— Non. Je revins sur mes pas et lui communiquai mon échec.

— Quelle fut sa réaction?

— Une bordée de jurons.

— Où se trouvait-il?

— Dans sa couchette. Nous avions décidé que je viendrais lui remettre les billets à cette place.

— Qu'avez-vous fait ensuite?

— Je me déshabillai, me couchai et m'endormis immédiatement.

— Pouvez-vous en faire la preuve?

— Non, répondit Davidson avec un geste las. Comment voudriez-vous que je vous le prouve?

— Bon, fit Holcombe. Telle est donc votre version des événements d'hier soir. Parlez-moi maintenant de ce danger dont vous menaciez Jones. Pourquoi vous craignait-il?

— Je savais qu'il avait commis un crime, répondit Davidson à voix basse.

— Quel crime?

— Un meurtre.

Passionnément intéressée, Miss Townsend retint sa respiration.

— Comment le saviez-vous? demanda Holcombe vivement.

— C'est une longue histoire, commença Davidson.

— Nous vous écoutons.

Davidson se tordit les mains, jeta furtivement un regard angoissé aux deux policiers; puis il détourna les yeux.

— On dirait un conte de fées, dit-il timidement, mais c'est pourtant vrai; j'espère parvenir à vous en persuader. Il y a un peu plus d'une semaine, je me trouvais assis dans Central Park, sans travail, en haillons et mourant de faim... Mon plus cher désir actuel serait de m'y retrouver, dans les mêmes conditions. Depuis un an, j'étais en chômage, contraint de dormir, tantôt à l'asile de nuit, tantôt à la belle étoile. J'avais accepté les plus basses besognes pour tenter de gagner un morceau de pain, sans toujours y réussir... Bref, la misère dans toute son horreur.

» Je me trouvais donc sur mon banc et mangeais, en guise de petit déjeuner, quelques croûtons mendiés à un boulanger lorsque je vis arriver l'homme que vous appelez Jones. Il s'assit à mes côtés et je remarquai immédiatement son trouble extrême, car il ne cessait de tressaillir, de regarder autour de lui, comme s'il craignait une approche ennemie. Ayant noté sa mise soignée, son air de bien-être, je me rapprochai de lui et lui demandai une cigarette; de fil en aiguille, il me donna un dollar. Il me fit parler, voulut savoir si j'apprécierais de nouveau un bon lit, de la nourriture propre et la douceur de vivre. Imaginez l'effet d'une question pareille sur un misérable qui s'était enfoncé jusqu'au bout de la nuit! Il me raconta enfin une étrange histoire et me fit la plus surprenante proposition. Soi-disant poursuivi par sa femme dont il se refusait à payer la pension alimentaire, menacé de prison, il me demanda de prendre son nom, ses vêtements et mille dollars. Je devais m'embarquer sur un bateau en partance pour les Bermudes, afin que son nom figurât sur la liste des passagers.

— De la folie! s'écria Durkin. Il lui aurait suffi de sortir de l'Etat de New York pour être à l'abri de toute poursuite.

— Peut-être ne le savait-il pas, répondit Davidson.

— Quel nom deviez-vous prendre? demanda Durkin.

— Barclay Leland.

Le toit du wagon lui serait tombé sur la tête que Durkin n'aurait pas eu l'air plus étonné.

— Je ne le crois pas, bégaya-t-il.

— C'est pourtant la vérité, insista Davidson. N'étant pas né de la veille, je compris qu'il me cachait l'essentiel. Sans aller jusqu'au crime, je pensai qu'il avait commis quelque faute, relativement grave; mais j'étais tombé trop bas pour

résister à mille dollars. Nous nous rendîmes dans un lavatory, je troquai mes loques contre ses vêtements et mille dollars.

— Miss Townsend ne se trompait donc pas en affirmant vous avoir vus tous deux dans Central Park, observa Holcombe.

— Non. Eh bien, après avoir quitté Barclay Leland, j'allai me faire raser et couper les cheveux. Je me rendis ensuite dans un bon hôtel et commandai un déjeuner. Quel repas! Sans regarder à la dépense, je me fis servir les meilleurs mets et en mangeai à me rendre malade. Après le café et les liqueurs, j'allumai un coûteux cigare et m'installai dans le hall pour lire le journal. Très vite, j'avisai un article concernant la mort d'un certain Pierre Leland. Sans penser à rien, je parcourus la prose du journaliste et dus arriver aux dernières lignes pour apprendre que le seul parent survivant du mort était son cousin, Barclay Leland! L'homme aux mille dollars dont je portais maintenant les vêtements et le nom!

» Tout d'abord, je ne sus que faire. Je résolus vite, néanmoins, d'abandonner l'idée d'un voyage aux Bermudes. Appâter pour le compte d'un homme qui esquivait une pension alimentaire à payer, ou quelque autre péché plus ou moins véniel, je le voulais bien; risquer de me placer en mauvaise posture pour le compte d'un meurtrier, non.

— Comment saviez-vous qu'il était un meurtrier? demanda Holcombe.

— Cela me parut évident, répliqua Davidson. Son trouble, son étrange proposition, les mille dollars, autant de présomptions, me sembla-t-il. S'il m'en avait offert cinquante... mais mille!

— Continuez, fit Holcombe.

— Je me promenai tout l'après-midi en quête d'une ligne de conduite. Je bus force cocktails, dans l'espoir de m'éclaircir les idées. Mon premier mouvement fut d'aller le retrouver pour dénoncer notre contrat et rendre l'argent, mais je ne m'en sentis pas le courage. Je revins dans Central Park, tard dans l'après-midi, avec le vague espoir de le retrouver, mais sans trop savoir ce que je lui dirais.

— Ah! s'écria Holcombe. Vous comptiez le faire chanter.

— Je m'y résolus ensuite, répondit Davidson d'un air honteux, mais à ce moment, je n'avais aucun plan arrêté. Eh bien, je le trouvai, assis sur un banc. Il dissimula son visage derrière un journal ouvert en voyant quelqu'un s'approcher, mais je reconnus ses souliers qui le trahirent, leur lamentable état, que je connaissais mieux que personne, ne pouvait me tromper.

» Je me cachai derrière un buisson pour mieux l'observer et m'assurai que c'était bien lui. Je le suivis dès qu'il se leva. Il quitta Central Park et se rendit à la gare de Pennsylvanie où je le vis se diriger vers le quai du train pour Washington; je revins sur mes pas aussi vite que je le pus, me précipitai au guichet et pris un billet. Et lorsqu'un détective, né malin, signala ma présence en m'attribuant le nom de Barclay Leland, le véritable propriétaire de ce nom était déjà parti depuis deux minutes.

— Il ne vous est donc pas venu à l'idée que l'on recherchait un individu répondant au signalement de ce Leland? demanda Durkin d'un air agacé.

— Je ne croyais pas que la police se mettrait si vite à ses trousses, répondit Davidson. D'ailleurs, nous ne nous ressemblons pas tellement, malgré notre taille à peu près pareille, nos cheveux blonds et nos yeux bleus. Il avait un air très aristocratique et portait alors une moustache qu'il rasa le lendemain.

» A Washington, Leland descendit dans une pension bon marché. Lorsqu'il eut monté l'escalier, j'entrai et confiai au patron que je surveillais le type qui venait de s'inscrire; je lui donnai l'impression d'être un détective, lui glissai un billet de cinq dollars dans la main et lui en promis davantage s'il me renseignait sur les allées et venues de son nouveau locataire, lorsque je lui aurais téléphoné mon adresse. Je descendis ensuite dans un bon hôtel.

» Le lendemain, j'aperçus Leland revêtu de mes haillons, entrer dans un grand magasin de nouveautés et en sortir tout habillé de neuf : vêtements, souliers et ce manteau que vous voyez là, posé sur ce siège. Il tenait une valise à la main. Je le surveillai de près et je pus, grâce à l'hôtelier auquel j'avais donné de l'argent, le rattraper à la gare de l'Union. Il monta dans le train en partance pour la Nouvelle Orléans et j'en fis autant.

— Vous a-t-il vu dans ce train? demanda Durkin. Le trajet dure longtemps, trente-six heures...

— Non, répondit Davidson. Je pris mes précautions et me cachai derrière un journal les deux fois qu'il traversa mon wagon. Je suis convaincu qu'il ne pensait pas être suivi, pas plus que je ne pensais être surveillé par Mr. Durkin.

— Comment pouvez-vous en être sûr? demanda Durkin, brusquement.

— Parce que je le rencontrai dans un corridor de son hôtel, à la Nouvelle Orléans. Il me contempla d'un air épouvanté,

comme s'il voyait un fantôme, pâlit de telle façon que je le crus sur le point de s'évanouir. Puis il me demanda de quel droit je me trouvais là, de quel droit je le suivais. Je lui répondis en lui demandant à mon tour de quel droit il m'avait mis dans le cas de me faire arrêter, sous l'inculpation de meurtre, en me racontant des mensonges.

Il prétendit ignorer ce que je voulais dire; je lui demandai alors s'il était au courant de l'assassinat de Pierre Leland, dont le cousin s'appelait Barclay Leland... Il dut se tenir à une poignée de porte pour ne pas tomber; il m'assura ensuite que je me trompais et qu'il me parlerait plus tard, dès qu'il se sentirait mieux. Me quittant sur ces mots, il entra dans sa chambre et je l'entendis fermer la porte à clef. Le lendemain, il prenait le train pour El Paso et j'en fis autant.

— Où avez-vous connu le jeune Strang? demanda Holcombe.

— A l'hôtel de la Nouvelle Orléans. J'ai dîné avec son père et lui et j'eus le plus grand tort de m'enivrer ce soir-là. Cela m'arrive quelquefois, hélas... Je parlai trop, je racontai mon aventure avec Leland et ce dont je le soupçonnais; le jeune Strang estima que l'affaire paraissait intéressante...

— A-t-il parlé de prendre ce train? demanda Holcombe.

— Non. Je fus très étonné de l'y retrouver.

— Vraiment? fit Durkin avec une ironie visible.

— Vous les avez vus souvent, ces Strang? demanda Holcombe.

— Ce soir-là, seulement. La soirée me coûta cher, d'ailleurs, nous jouâmes au poker et ces messieurs me vidèrent les poches.

— Jones aurait repris une partie de vos pertes à Strang?

— C'est bien possible, répondit Davidson avec un soupir.

— Davidson, fit Holcombe, où se trouvait le père de Strang lorsque vous avez appris, à ce jeune homme, votre échec auprès de Jones?

— Je ne pourrais vous le dire. Peut-être sur la couchette inférieure, au-dessous de son fils, peut-être ailleurs. Je n'en sais rien.

— Votre récit nous a beaucoup intéressés, dit Holcombe en se levant.

— Il est bizarre, mais véridique, répondit Davidson d'un air inquiet.

— Bon. Voulez-vous dîner?

— Certainement, Capitaine.

— Vous pouvez vous rendre au wagon-restaurant.

Après le départ de Davidson, Holcombe dit au policeman en faction à la porte :

— Surveillez-le.

— Si nous allions dîner, nous aussi? dit Durkin en s'étirant.

— Excellente idée, répondit Holcombe. A propos, Durkin, si le récit de Davidson est véridique, que devient la théorie d'après laquelle il serait Leland? Et son mobile pour tuer Jones?

— Allons donc, s'écria Durkin. Je n'ajoute aucune foi à ce conte. Ce garçon fait du roman, comme Bunyard... ils inventent à mesure qu'ils parlent.

CHAPITRE XV

GOLDSTEIN POURCHASSE UN VOLEUR

Les voitures sorties de la voie furent enfin replacées sur les rails, les dégâts occasionnés au ballast réparés. Le train dépanneur repartit dans l'obscurité, tel un train fantôme. La locomotive de l'express lança quelques appels, le chef de train cria : « En voiture! », les portes claquèrent. En prenant de la vitesse, la chanson des roues et du rail recommença de se faire entendre — séduisante mélodie, comparable à celle de l'hélice, en mer...

Mais très vite on entendit un cri, émanant du *Placidia*. Toujours le *Placidia*, décidément prédestiné au drame... Ce cri, ce hurlement fut suivi par d'autres, encore plus aigus. Les voyageurs se précipitèrent dans le vestibule avant, d'où venaient les cris, et y trouvèrent Mrs. Goldstein, complètement affolée et s'arrachant les cheveux.

— Solly! hurlait-elle... Solly : il a sauté sur la voie!

La porte était ouverte; la lumière du vestibule éclairait la nuit. Quelqu'un tira le signal d'alarme; au bout d'un instant, les freins grincèrent et le train stoppa.

Tous entourèrent Mrs. Goldstein, qui paraissait au bord de la crise de nerfs. Elle parvint à proférer, entre deux sanglots :

— Je cherchais Solly... lorsque je le vis sortir en courant du lavatory... Je criai : « Solly, que se passe-t-il? » Mais il ne me

répondit pas. Lorsque je parvins ici, il était déjà sur la dernière marche et sautait sur la voie!

Le chef de train arriva, l'air ulcéré.

— Qu'y a-t-il encore?

— Un des voyageurs a sauté sur la voie, répondit une voix anonyme.

— Vous devriez tous l'imiter! s'écria le chef de train. Allez donc jusqu'à la côte à pied, vous y parviendrez plus vite qu'en restant dans ce convoi de malheur. Mais je voudrais bien savoir pourquoi cette porte est ouverte. Théophile!

— Me voici, monsieur.

La voix de Théophile se fit entendre dans le rassemblement.

— Pourquoi cette porte est-elle ouverte? vociféra son supérieur.

— Je n'en sais rien, monsieur. Je l'avais fermée avant le départ du train.

— Où étiez-vous?

— La dame du compartiment-salon m'a sonné, monsieur.

— Vous devez rester près de la porte jusqu'au départ, insista le chef de train.

— Seulement dans les gares, monsieur, pas dans un désert pareil, répondit Théophile d'un air offensé.

L'autre grommela mais n'insista plus. Un groupe de voyageurs se réunit au pied des marches, en discutant avec la plus grande animation. Un cri, venant de très loin dans le désert, leur parvint tout à coup; un cri unique, un appel étranglé, discordant, rendu plus sinistre encore par les ténèbres.

— Il faut aviser immédiatement, dit Holcombe, de sa voix calme. Durkin, nous allons organiser une expédition de secours : vous, deux de mes hommes, et deux agents de la Compagnie avec des lanternes. Cela suffira, il est inutile que les voyageurs s'en mêlent... Qu'ils remontent dans le train.

Miss Matilda Townsend n'obéit pas à cette injonction. Dans sa vie calme et bien ordonnée était venue s'intercaler cette journée de surexcitation et de crimes. On ne pouvait guère lui demander, après avoir vécu presque vingt-quatre heures de drame sur le tragique *Placidia*, si mal nommé, de s'effacer. « J'y suis, j'y reste », se dit-elle.

Elle partit donc dans le sillage des lanternes, très amusée à l'idée de ce que penseraient ses amies si elles pouvaient l'apercevoir. Une lueur, tout à coup, déchira l'obscurité, suivie d'une détonation.

— Eteignez les lumières, cria une voix.

Miss Townsend jeta un dernier coup d'œil par-dessus son épaule sur les fenêtres éclairées du train, longue chenille, puis elle dirigea résolument son regard devant elle, vers le désert sombre, et avança. Pourquoi agissait-elle ainsi? se demanda-t-elle. Sa vie douillette, confortable, lui avait épargné jusqu'ici tout contact avec un réel danger physique, tout flirt avec l'aventure. L'occasion se présentait ce soir, enfin... Des coups de feu crépitèrent et, avec un bourdonnement semblable à celui d'une grosse guêpe, quelque chose siffla tout près de son visage... Miss Townsend avançait toujours; elle se déchira les bas aux piquants des plantes du désert, faillit glisser dans le lit desséché d'un petit arroyo. Echevelée, son chapeau, qui était tombé, à la main, elle marchait sans faiblir...

La vieille demoiselle arriva soudain devant un homme, qui se releva en jurant. Elle eut l'impression qu'il grandissait, en se relevant, démesurément.

Tête baissée, Miss Townsend attendit, haletante... Il y eut de nouveaux coups de feu et, poussant un cri, l'homme tomba.

— Je l'ai eu! s'écria la voix de Durkin, qui arrivait au pas de charge.

Il dirigea d'abord la lumière de sa torche électrique sur le visage contorsionné du jeune Strang, puis sur Miss Townsend.

— Vous!

— Oui, moi. Je voulais poursuivre l'aventure jusqu'au bout...

— Au risque de recevoir une balle.

— Une aventure qui ne comporte pas de risque n'en est pas une.

— Eh bien, vous ne manquez décidément pas de cran, fut le commentaire du détective.

— Est-il grièvement blessé? demanda-t-elle en désignant Strang.

— Je n'en sais rien, mais je ne le crois pas, répondit Durkin. Il ne jurerait pas ainsi. Je vais voir.

Durkin tira d'un sifflet des sons stridents avant de s'occuper du blessé. Bientôt, trois silhouettes émergèrent de l'ombre.

— Ciel, miss Townsend, vous fréquentez maintenant les champs de bataille! prononça Holcombe.

— En spectatrice seulement et sans participer au combat, répondit-elle.

Holcombe dirigea la lumière de sa torche sur la petite figure échevelée et poussiéreuse. Ses cheveux étaient en partie défaits,

sa robe déchirée; elle n'avait plus de chapeau. Il ne put retenir un sourire.

— Est-il sérieusement blessé? demanda-t-il à Durkin.

— Une balle dans la jambe, répondit l'autre. Beaucoup de sang, mais pas de mal; j'ai fait un premier pansement.

— Beau tableau de chasse, fit Holcombe. Goldstein est là-bas, évanoui des suites d'un coup sur la tête. Et, le croiriez-vous, le vieux Strang lui-même, dans ces buissons... mais il ne peut marcher...

— Il sait marcher à quatre pattes, néanmoins, répondit Durkin. Il avançait à belle allure dans les buissons, lorsque je l'ai arrêté.

— Bill, dit Holcombe à l'un de ses hommes, allez au train et dites-leur de faire machine arrière... qu'ils s'approchent le plus près possible de nous... Ramenez du monde pour nous aider à transporter ces gens.

. . . . . .

Goldstein, adossé à son siège, dans le Pullman, faisait figure de héros grâce à sa tête bandée. Massés autour de lui, les policiers, les voyageurs du *Placidia*, ceux des autres wagons, retenaient leur respiration pour mieux entendre.

— J'ai le cœur faible mais la tête solide, disait-il. Deux coups sur le coco, cette nuit...

— Faites-nous le récit complet des événements, demanda Durkin d'un air impatient.

— D'abord, répondit Goldstein avec fermeté, laissez-moi voir mes bijoux.

Durkin lui tendit le sac en peau de chamois; le gros homme défit la cordelette d'une main tremblante et répandit les différentes pièces sur le siège qui lui faisait face.

— Un magnifique bracelet d'émeraudes et de diamants, s'écria-t-il. Deux bracelets en platine sertis de diamants, une montre-bracelet avec ruban de platine, un collier de diamants, une bague ornée d'un rubis, une autre avec une grosse perle, des perles encore en boucles d'oreilles et une bourse en or avec un fermoir de diamants... Tout est bien là, valant au bas mot cent mille dollars, malgré la crise!

Un inventaire qui prenait dans sa bouche des allures d'incantation,

— Allons, maman, fit-il, remettez-les et redevenez ma beauté de cent mille dollars.

Lorsque Mrs. Goldstein eut repris son apparence de châsse, son mari poussa un soupir et murmura d'une voix faible :

— Je peux de nouveau être heureux.

— Expliquez-nous ce qui arriva, insista Durkin.

Goldstein toucha son front avec précaution.

— Voici, dit-il. Je n'ai jamais pu me rendre dans le couloir, près du vestibule, pour y fumer, ou encore au lavatory, sans rencontrer l'un des Strang, le père ou le fils; jamais ensemble, mais toujours l'un ou l'autre. Je vais déjeuner, l'un d'eux est là; je reviens et c'est l'autre. Le train déraille, mais l'un d'eux est toujours à son poste... Cela dura tout l'après-midi. Finalement, je me suis dit : « Solly, que signifie ce petit jeu? » Mais impossible de comprendre, malgré la surveillance que j'établis.

» Enfin, lorsque le train fut sur le point de repartir, au moment des cris de « En voiture! » et des coups de sifflet, je m'aperçus que les deux Strang avaient disparu. J'eus l'idée de regarder dans le lavatory, qu'une simple portière sépare du couloir. Savez-vous ce que j'y ai vu?

Goldstein fit une pause dramatique.

...Ce que j'ai vu, mesdames et messieurs? Le jeune Strang, debout sur le marbre des lavabos, le bras tendu au-dessus de sa tête. Il était en train de tirer quelque chose du ventilateur percé dans le toit du wagon. Quoi? Mais mon sac en peau de chamois!

Jouissant de son effet, il contempla son auditoire.

...Je n'ai pas crié. Je n'ai pas appelé au secours... J'écartai le rideau et d'un bond me précipitai sur cet individu au moment même où il sautait à terre. Pan! Je reçus un coup en plein visage qui faillit m'étourdir... Je pus néanmoins le poursuivre dans le vestibule et le vis descendre du train.

Goldstein releva fièrement sa tête bandée.

— Mesdames et messeiurs, je tiens à ma peau. Mes mœurs sont pacifiques, d'habitude, mais je deviens un véritable lion lorsqu'il s'agit de défendre mon bien.

— Ensuite? demanda Durkin.

— Il faisait très sombre dehors et je n'aperçus aucune silhouette dans l'obscurité; mais je me dis que le jeune Strang, s'il était vraiment en fuite, n'adopterait pas le sens du train, pas plus qu'il ne partirait droit devant lui dans le désert immense et sauvage. Je remontai donc la voie. Au bout d'un moment j'entendis des voix, toujours sans apercevoir personne. Mais on m'avait vu, car un homme se dressa tout à coup dans les buissons et me frappa. Je poussai un cri...

— Goldstein, interrompit Holcombe, à quelle heure vous êtes-vous couché, hier soir?

— Vers onze heures.

— Vous aviez les bijoux, à ce moment-là?

— Certainement. Le sac était sous l'oreiller...

— Quel oreiller? Le vôtre ou celui de Mrs. Golstein?

— Sous celui de ma femme, répondit Goldstein, vivement.

Mais son épouse protesta, affirma qu'il l'avait placé sous son propre oreiller.

— Bon, bon, puisque vous y tenez, dit Goldstein, d'un air las.

— Les bijoux se trouvaient donc sous votre oreiller, continua Holcombe, c'est-à-dire vers l'extérieur de la couchette; on pouvait facilement les atteindre à travers le rideau, en le déboutonnant au préalable. Avez-vous le sommeil profond?

— Profond! s'exclama Mrs. Goldstein en levant les bras au ciel. Mais un tremblement de terre ne le réveillerait pas.

— Eh bien, résuma Holcombe, vous avez été très imprudent, Mr. Goldstein, de laisser une fortune pareille à la portée du premier voleur venu. Qui vous dit que cet individu, Strang, ne vous a pas suivi depuis la Nouvelle Orléans, où il a peut-être remarqué les bijoux de Mrs. Goldstein, escomptant l'occasion propice que vous lui avez fournie hier soir? Mais je vous félicite d'avoir retrouvé le voleur et surtout de l'avoir poursuivi.

— Oui, répondit Goldstein d'un air rêveur, j'ai bien travaillé. La police a marché fort, à la fin. La police finit toujours très fort, d'ailleurs.

CHAPITRE XVI

UN LOUP PRIS AU PIÈGE

Le train ralentit à trois milles de Sierra Blanca et s'engagea sur une voie de garage afin de laisser passer, dans l'autre sens, l'express se dirigeant vers l'Est.

— Miss Townsend, fit Durkin, vous n'aurez plus rien à vous mettre sous la dent si vous n'allez pas immédiatement dîner au wagon-restaurant.

Les deux policiers et leur associée pour la chasse à l'homme, redevenue normale, c'est-à-dire infiniment comme il faut et démodée, se trouvaient réunis pour la seconde fois dans l'*observation-car,* dont les autres voyageurs avaient été exclus.

— Je peux bien me passer de dîner pour une fois, répondit tranquillement Miss Towsend. Pensez donc que j'ai absorbé trois cent soixante-cinq dîners par an, en moyenne, depuis cinquante ans! Cela fait, sauf erreur, dix-huit mille repas. J'ai dîné, dans des maisons particulières, en grande cérémonie ou dans l'intimité; dans les clubs, des wagons-restaurants, des paquebots, des hôtels, de New York à la Californie. J'ai dîné dans toutes les villes d'Europe, en Asie, en Afrique... Que me chaut un dîner de plus ou de moins? J'aimerais assister à la suite de vos délibérations, messieurs, car je vous avouerai que ma curiosité se trouve piquée au dernier degré. Je voudrais tant voir éclaircir ce mystère!

— D'accord, fit Durkin. On ne dîne pas.

— Théophile pourrait peut-être m'apporter du thé et un toast, reprit Miss Townsend.

— Très bonne idée. Du thé et des toasts pour tout le monde!

Tout en mangeant, Holcombe dit :

— Nous n'avions aucune intention de vous tenir à l'écart, Miss Townsend. Vous restez notre associée jusqu'à la fin de l'affaire car nous vous devons un renseignement d'importance. Durkin va vous montrer un télégramme qui vous intéressera.

— Oui, grommela ce personnage, la bouche pleine de toast. Vous vous souvenez de ce billet de bagages que vous avez découvert dans le manteau de Jones? Eh bien, j'ai télégraphié à New York et voici la réponse.

Il tira une formule télégraphique de sa poche et lut :

« Billet Grand Terminus Central correspond valise cuir initiales B. L. contenant vêtements masculins et lettres adressées Barclay Leland Fairacres Valatie New York.

Bureau central police New York ».

— Valatie est une localité du comté de Colombie, conclut-il.

— Par conséquent, dit Miss Townsend, très impressionnée, Sidney Jones était en réalité Barclay Leland.

— Pour moi, cela me fait plus de doute, répondit Durkin. Nous pourrons, d'ailleurs, facilement établir son identité de façon irréfutable dès notre arrivé à El Paso. Vous avez été plus forte que moi, Miss Townsend, je me plais à le reconnaître.

— Davidson aurait dit la vérité, murmura Holcombe.

— Très probablement, fit Durkin. A l'entendre, son récit me

parut fantasmagorique, je l'avoue : l'échange des vêtements, les mille dollars. Mais maintenant...

Il tambourina sur la table, du bout des doigts.

...On ne prouvera peut-être jamais que Barclay tua son cousin, continua-t-il. Mais les présomptions me paraissent très fortes. Il se trouvait à New York la veille du meurtre, il en repart le lendemain, déguisé, pour essayer de dissimuler sa véritable identité. C'est concluant, à mon sens. Mais la loi ne peut plus rien contre lui. La question qu'il nous reste à résoudre est la suivante : qui tua Barclay Leland?

— Ce télégramme modifie la position de Davidson, reprit Holcombe.

— De quelle façon? demanda Miss Townsend.

— Tant que nous le soupçonnions d'être le véritable Barclay Leland suivi par un maître-chanteur, Jones, le mobile de Davidson s'expliquait facilement. Il avait intérêt à tuer Jones. Mais si le maître-chanteur n'est autre que Davidson, Leland, vivant, représentait pour lui une mine d'or; il aurait été absurde de le tuer.

— Evidemment, dit Miss Townsend.

— Il s'agit donc de découvrir le véritable assassin. Le champ des suspects s'est rétréci, heureusement.

Holcombe défit un petit paquet et en posa le contenu sur une table.

— Quels affreux billets de banque! s'écria Miss Townsend.

— Le jeune Strang avait la jambe enveloppée de billets, sous la chaussette, expliqua Durkin, et l'argent fut maculé par le sang provenant de la blessure que je lui fis. La somme ne correspondait pas exactement à celle que nous croyons avoir été volée chez Leland; souvenez-vous que celui-ci avait gagné au jeu cinq cent cinquante dollars. Je n'en trouve ici que cinq cent sept.

— Vous croyez donc, s'écria Miss Townsend, que le jeune Strang serait l'inconnu qui passa devant ma couchette... le meurtrier, en un mot?

— Il a confié à Davidson sa situation financière, répliqua Durkin. Strang n'avait plus rien. Or, le médecin vient de retrouver cette grosse somme d'argent dans sa chaussette en lui prodiguant ses soins. Son cas sera bon si nous arrivons à démontrer que ces billets sont bien ceux que Leland gagna au bridge. Nous allons donc commencer par interroger Miss Le Grand; peut-être sera-t-elle capable de nous donner quelque indication utile.

— Priez Miss Le Grand de venir, dit Holcombe au policeman de faction.

La vedette fit son entrée, toujours dans le rôle de la petite fille sage.

— Miss Le Grand, dit Holcombe, pourquoi avez-vous sonné Théophile immédiatement avant le départ du train, après l'accident? Il explique ainsi son absence, car il est censé surveiller les portes jusqu'au départ.

— En d'autres termes, répondit-elle vivement, vous me demandez si j'étais la complice de Jim Strang? Non, Capitaine. Je le prenais pour ce dont il avait l'air, c'est-à-dire un gentleman. Comment pouvais-je le soupçonner d'être un voleur? Quant à la question des bijoux, j'en possède suffisamment pour ne pas être tentée par ceux des autres, quoique je ne me promène pas comme cette femme Goldstein, qui a l'air d'une vitrine de chez Tiffany.

— Parfait, fit Holcombe en souriant. Je me doutais bien que votre explication serait satisfaisante. Dites-moi maintenant si vous avez déjà vu ces billets?

Miss Le Grand regarda les billets étalés sur la table.

— Certes, pas dans cet état! s'écria-t-elle. Ils sont dégoûtants, pleins de sang...

— Vous souvenez-vous d'indications particulières concernant les billets qui changèrent de mains après la partie de bridge : les noms des banques d'émission, par exemple?

— Dites, me prenez-vous pour un caissier? répondit-elle. L'argent, je le gagne ou je le dépense, mais je ne le regarde guère. Attendez un instant, cependant... Au moment des comptes, je devais trente dollars et je n'avais pas de petite monnaie, rien que des billets de cent dollars. J'en donnai un à Mr. Jones et il me rendit soixante-dix dollars.

— Vous rappelez-vous un détail quelconque concernant ce billet de cent dollars? demanda Holcombe, vivement.

— Je me souviens en effet que son apparition provoqua quelques plaisanteries car il avait été émis par une banque de l'Illinois. Or, je suis originaire de cet Etat. Davidson, assez éméché, observa qu'une fille de l'Illinois ne pouvait évidemment avoir sur elle que des billets émis dans l'Illinois.

Holcombe déplia les billets tachés et décolorés; il en désigna un.

— Voici un billet de banque sur la National Citizens'Bank de Quincy, Illinois. Est-ce celui-là?

Miss Le Grand fronça les sourcils.

— Ma parole, Capitaine, je le crois. Quincy... oui, je me souviens de ce nom, fit-elle.

— Parfait.

— Capitaine, je vous en prie, dites-moi tout... fournissez-moi les maillons de la chaîne qui me manquent. Mon imagination m'entraîne....

— Plus tard, jeune femme, répliqua Holcombe. En attendant, tous mes remerciements.

Miss Le Grand dut se contenter de cette réponse et partit.

— Au tour de Strang, maintenant, dit Durkin.

Le jeune Strang entra au bras d'un policeman; il boitait bas, et Miss Townsend remarqua que ses vêtements portaient trace de sa fuite à travers les fourrés épineux du désert. Mais son expression était aussi tranquille, aussi imperturbable que si rien ne s'était passé.

— Strang, lui lança Holcombe, nous avons retrouvé les bijoux de Goldstein dans la poche de votre père; mais c'est vous qui avez sauté du train en les emportant.

Strang ne répondit pas.

... Drôle d'idée de repasser le butin à votre père, enchaîna Holcombe. A votre place, je ne l'aurais pas compromis dans cette affaire, le geste manque d'élégance.

La remarque parut agacer le jeune homme.

— Je lui donnai les bijoux, soit, mais je fis de mon mieux pour attirer la meute derrière moi. Mon père est vieux et infirme.

— Vous reconnaissez donc avoir volé les bijoux de Goldstein?

Pas de réponse.

... Entre onze heures et une heure du matin? C'est la seule période pendant laquelle vous pouviez les voler et les cacher dans le ventilateur.

Toujours pas de réponse.

... D'ailleurs, peu importe l'heure exacte du vol, puisque nous vous avons pris en flagrant délit. Etes-vous monté dans le train pour voler les bijoux de Goldstein ou pour participer à l'affaire dont vous avait parlé Davidson? Ou encore pour les deux raisons?

— Je ne répondrai, si je réponds, qu'en présence de mon avocat, répondit Strang sans se troubler.

Holcombe le regarda froidement.

— Vous vous souviendrez peut-être, continua-t-il, que je vous ai prié de me donner votre adresse? Votre réponse fut que vous viviez à New York, mais que vous aviez fait un séjour

récent à la Nouvelle Orléans. Ayant décelé un très léger accent de la Nouvelle Angleterre dans votre élocution, je vous poussai un peu et vous demandai si vous n'y aviez jamais vécu. Bref, j'expédiai des télégrammes à la Nouvelle Orléans, à New York et, à tout hasard, à Boston. Je viens de recevoir les réponses qui ne manqueront pas de vous intéresser.

Miss Townsend remarqua que le masque imperturbable de Strang se contractait insensiblement.

— De la Nouvelle Orléans, d'abord, continua Holcombe qui lut une dépêche :

Ces personnes inconnues ici.

...Ensuite, du Bureau Central de Police, à New York :

Personnes décrites inconnues adresse indiquée - Stop - Garage pas maison habitation.

... Curieux, fit Holcombe d'un air rêveur, de ne pas connaître sa propre adresse. Mais voici la réponse de Boston :

Personnes décrites rappellent étrangement William Baxter et fils James - Stop - Nombreux noms d'emprunts - Stop - William arrêté 1890 *cambriolage condamné* 1902 *attaque main armée acquitté* 1905 *homicide condamné* 1921 *cambriolage condamné - Stop - James arrêté* 1914 *vol acquitté* 1916 *vol banque condamné* 1929 *escroquerie acquitté.*

— Un joli palmarès, conclut Holcombe.

Pas un muscle ne broncha sur le visage de Strang; mais il était très pâle.

— Bah, fit-il avec mépris. Vous vous trompez de personnes.

— C'est ce que nous allons bien voir, répliqua Durkin. Vous avez certainement entendu parler d'empreintes digitales au cours de vos nombreuses aventures?

— Strang, reprit Holcombe en désignant les billets posés sur la table, vous m'avez l'air de porter beaucoup d'argent sur vous.

— C'est mon droit, répondit Strang.

— Oui, mais d'où proviennent ces billets? Vous avez dit à Davidson que vous n'aviez plus rien; je vous retrouve ensuite en possession de cinq cents dollars dissimulés dans votre chaussette.

— Davidson ment. Il était saoul, d'ailleurs, répondit Strang avec colère.

— Je pensai que vous alliez me dire que Davidson, ayant changé d'avis, alla finalement vous chercher cet argent? demanda Holcombe.

— Je ne dirai rien avant d'avoir consulté un avocat, répondit Strang avec morgue.

— Parce que, continua Holcombe, impitoyablement, votre père déclare avoir vu Davidson sortir de chez Jones après deux heures du matin. Mais vous niez avoir reçu de l'argent de Davidson. Nous sommes bien d'accord, n'est-ce pas?

Pas de réponse.

... L'homme que votre père vit sortir de ce compartiment, reprit Holcombe de sa voix égale, implacable, ce n'était pas Davidson, c'était vous.

— Vous êtes incapable d'en faire la preuve, s'écria Strang tout à coup. Tous les nombreux moyens d'action dont dispose la police n'y suffiraient pas; pourquoi? Parce que ce n'est pas vrai.

— Mais si. Vous avez éteint les lumières du wagon et vous avez chargé votre père de faire le guet.

— Non! C'est faux. Vous ne pouvez le prouver.

— Voici sur cette table, continua Holcombe, un billet de cent dollars sur la National Citizens' Bank de Quincy, Illinois. Miss Le Grand le donna au personnage que nous appelions Jones. Comment expliquez-vous sa présence dans votre chaussette, où il fut taché de votre sang?

— Ce billet de Miss Le Grand serait donc le seul émis par cette banque? fit Strang sans aucunement se démonter. Vous ne pouvez rien prouver, tous les billets se ressemblent, les numéros seuls les différencient.

— Mes compliment, dit Holcombe, sèchement. J'admire votre sang-froid. Vous avez dû commencer jeune, vers quatorze ou quinze ans probablement, au moment de votre première arrestation pour vol à la tire. Mais je soupçonne que vous avez transgressé la loi plus souvent que vous n'avez été arrêté... Quoi qu'il en soit, il ne s'agit plus cette fois-ci de vol ou de cambriolage. Un meurtre a été commis, après avoir été froidement prémédité. Vous savez ce que cela entraîne, n'est-ce pas?

Pas de réponse.

... Eh bien, Strang, qu'en dites-vous? demanda Holcombe sans s'impatienter.

— Ce que j'en dis? répondit Strang : que vous serez refait.

Je n'ai pas tué cet individu, Jones, et vous êtes incapable de prouver ma culpabilité.

— Nous essayerons, fut la tranquille répartie de Holcombe.

Puis, s'adressant au policeman :

...Mettez-lui les menottes et emmenez-le dans le wagon-fumoir. Les voyageurs du Pullmann n'apprécieraient guère de faire route avec un bandit.

CHAPITRE XVII

QUI TUA LE VOYAGEUR DU PULLMAN?

— Tous mes compliments, Capitaine, dit Durkin, pour cette dépêche à Boston; une excellente inspiration.

— Un coup de sonde qui a réussi, répondit Holcombe, modestement. J'ai l'oreille fine, néanmoins, pour tout ce qui concerne les accents, les idiotismes qui varient de région à région. Beaucoup de personnes s'imaginent, par exemple, que tous les gens du Sud parlent de la même façon; c'est une erreur. On peut facilement distinguer un Virginien d'un habitant de la Caroline du Sud, un homme du Tennessee d'un gars du Kentucky. Nos compatriotes de la Nouvelle Angleterre ont un léger accent qui ne trompe pas.

— Vous avez certainement mis dans le mille, déclara Durkin. L'examen des empreintes digitales nous prouvera que les Strang ne sont autres que les Baxter de Boston, je suis prêt à parier là-dessus mes appointements d'un mois.

— Je le crois, répondit Holcombe. Le jeune Strang fut visiblement troublé par ce télégramme, il se serait comporté différemment si le texte n'offrait pas de dangers pour lui.

— Je me demande, fit Durkin, pourquoi les Strang père et fils ont cherché à s'enfuir du train. Leur bluff avait assez bien réussi; en se tenant tranquilles, ils arrivaient à El Paso sans encombre et pouvaient y disparaître.

— C'est exact. Mais rappelez-vous qu'ils avaient sur eux les bijoux de Goldstein, retirés du ventilateur, ainsi que l'argent volé chez Leland. Ils risquaient gros, si la police les pinçait ainsi lestés, soit dans le train, soit en gare de El Paso.

— Oui, je suppose qu'ils ont raisonné juste. Sans Goldstein, le train aurait pu parcourir une très grande distance avant que leur absence ne soit découverte.

Holcombe s'assit devant la table et se mit à dessiner des figures géométriques sur un bout de papier.

— Reprenons depuis le commencement, voulez-vous, et voyons où nous en sommes, dit-il. Un passager se nommant soi-disant Sidney Jones est trouvé ce matin pendu dans son compartiment. Un examen superficiel aurait pu faire croire à un suicide. Si le corps avait été décroché ou si vous, Durkin, n'aviez pas été présent, on aurait certainement conclu au suicide. Mais ce n'en fut pas un. J'ai vu le cadavre, il a été photographié. Nous sommes tous deux convaincus qu'il s'agit d'un meurtre, et particulièrement horrible, si l'on réfléchit que le meurtrier, après avoir tué, a conservé assez de sang-froid pour organiser cette mise en scène de suicide.

» Nous arrivons ensuite à un esprit assez particulier de l'affaire : Sidney Jones se donnait beaucoup de mal pour dissimuler son identité. Ses vêtements ne contenaient ni cartes de visite, ni lettres, ni rien de personnel; son linge n'était même pas marqué à ses initiales. Pourquoi? Le billet de bagages confirmant le récit de Davidson, je suis prêt à croire que Jones n'était autre que Barclay Leland.

» Prenons maintenant les relations de voyage du mort; j'en vois cinq, à première vue. Le fermier Holt, tout d'abord, qui se querelle avec lui. Mais Holt a un excellent alibi et, de plus, n'aurait jamais exécuté le crime de cette manière; il ne possède ni le sang-froid ni l'intelligence nécessaires. Miss Le Grand, ensuite, qui s'est trouvée dans le compartiment tragique; après l'avoir nié, elle l'admit ensuite. A moins de me tromper du tout au tout sur son compte, je ne la vois pas agissant comme l'a fait l'assassin de Leland; de plus, je ne parviens pas à lui découvrir le moindre mobile. Nous arrivons ensuite à Davidson, qui admet être allé chez Leland pour demander de l'argent. Miss Le Grand dit qu'elle l'a vu s'éloigner du compartiment en question; mais, une heure plus tard, elle entendit du bruit dans ce même compartiment. Qui était-ce? Davidson y serait retourné? C'est possible.

» Prenons ensuite Jim Strang, criminel endurci, sauf erreur. Il avait volé les bijoux de Goldstein, mais comment profiter de ce vol sans argent liquide? Il ne pouvait régler sa note d'hôtel à El Paso au moyen d'une bague ou d'un collier. Impossible de les engager, car toute la ville aurait immédiatement été alertée par Goldstein et la police. Strang, ayant perdu aux cartes, avait

confié à Davidson qu'il se trouvait sans ressources; il savait d'autre part où trouver de l'argent — des billets de banque. Après avoir éteint les lumières, est-il entré chez Leland? l'a-t-il tué et a-t-il emporté l'argent?

Cela paraît clair, fit Durkin. Et pourtant, il nous manque les preuves nécessaires; rien ne nous prouve qu'il soit allé chez Leland et nous n'avons relevé aucune trace de son passage dans le compartiment.

— Tout à fait mon avis, résuma Holcombe. La cinquième personne qui peut s'être trouvée mêlée à l'affaire n'est autre que le vieux Strang. Il reconnaît avoir rôdé près de la scène du crime à l'heure approximative de sa perpétration. Causons avec lui.

. . . . . .

L'Infirme arriva lentement, en traînant les pieds; le buste en avant, un cigare éteint entre les dents, il darda sur les policiers ses petits yeux perçants qui regardaient de bas en haut.

— Asseyez-vous, Mr. Strang, dit Holcombe.

Strang se déposa sur un siège.

— Nous venons de parler à votre fils, commença Holcombe. A propos, je me suis renseigné par dépêches à votre sujet et j'ai reçu des réponses intéressantes; en voici une de Boston, notamment. Dois-je vous la lire?

— Comme vous voudrez, répondit le vieillard.

Holcombe lut la dépêche concernant les deux Baxter. Pas un muscle ne broncha sur le visage de Strang.

— Qu'en dites-vous? demanda Holcombe.

— Cela ne m'intéresse pas. J'ignore Baxter.

— Possible. Nous nous en assurerons dès notre arrivée à El Paso.

— Comment.

— En envoyant vos empreintes digitales à Boston.

Strang mâchonna son cigare.

— Parfait, dit-il avec beaucoup de calme.

Holcombe prit quelques billets maculés et les lui tendit.

— Avez-vous déjà vu ces billets?

— Je ne pourrais vous le dire. Tous les billets de banque se ressemblent.

— Savez-vous d'où ils proviennent?

— Non.

— Nous les avons retrouvés dans la chaussette de votre fils et ils proviennent du compartiment occupé par la victime.

La réaction de Strang fit sensation.

— Cela ne m'étonne pas, répondit-il très tranquillement.

— Comment! s'écria Holcombe.

Les deux policiers redoublaient d'attention.

— Je vous ai parlé, dit Strang, de cet homme que j'ai vu sortir du compartiment; c'était Davidson. Il rapporta l'argent.

— Votre fils prétend que Davidson ne lui a rien rapporté, insista Holcombe.

— Jim est un imbécile. Il a eu peur de s'enliser trop profondément et a menti. Je l'ai entendu dire à Davidson de se procurer l'argent; j'ai vu Davidson sortir du compartiment en question à deux heures passées, ce matin. Le meurtrier, s'il y en eut un, ne peut être que Davidson.

— Vous mentez! s'écria Durkin. C'est Jim que vous avez vu sortir de cette pièce.

— Davidson, répliqua le vieillard au visage impassible.

Une impasse. Strang retira le cigare de sa bouche, comme si rien d'autre n'importait, et le remit en place.

Tout à coup, Miss Townsend tira la manche de Durkin.

— La bague, murmura-t-elle, très surexcitée. La bague... demandez-lui ce qu'il en a fait.

— Quelle bague?

— La lourde bague qu'il portait... une émeraude sertie de brillants. Il vient de lever la main pour prendre son cigare et j'ai remarqué l'absence de cette bague à son doigt.

Durkin eut un geste d'acquiescement.

— Strang, demanda-t-il d'un ton brusque, qu'est devenue cette belle bague que vous portiez?

L'angle du cigare se modifia légèrement, mais de façon perceptible, comme si l'homme dont la mâchoire le tenait serré avait reçu une commotion. Mais il répondit sans hâte :

— Je l'ai perdue.

— Perdue? Où?

— Dans le désert, dans l'obscurité. Elle glissa de mon doigt.

Durkin le dévisagea d'un air soupçonneux, mais ne dit rien. Ce fut alors que se plaça l'intervention décisive de Miss Townsend.

— Venez, dit-elle aux deux policiers. Suivez-moi, je vous en prie... j'ai quelque chose à vous dire.

Elle les mena au bout du wagon, hors de portée du vieillard :

— Voici. Il portait cette bague hier, ce matin également; je l'ai remarquée en le voyant déchirer un magazine de ses mains de gorille. Il le déchira en deux, sans effort. La bague brille par son absence, maintenant. Pourquoi? Il a peut-être bonne raison de ne plus vouloir la montrer...

— Laquelle? demanda Durkin.

— Une simple supposition : si le diamant que vous avez ramassé provenait de cette bague, n'aurait-il pas toutes les raisons du monde d'éviter de la porter?

— Nom d'un chien! s'écria Durkin.

— Bravo! fit Holcombe.

Ils regagnèrent leurs places devant le vieillard silencieux.

— Simpson, dit Holcombe au policeman qui gardait la porte, apportez-moi les bagages à main de cet homme.

Simpson revint avec une grande valise qu'il défit rapidement. Vêtements, chaussures, sous-vêtements furent répandus sur le sol et Miss Townsend observa que Holcombe examinait soigneusement certains articles et les mettait de côté.

— Levez-vous, Strang, fit Holcombe. Nous allons vous fouiller.

Le vieillard se leva péniblement, les traits impassibles, comme toujours, et dépourvu de toute expression. Dans son veston : rien. Dans le gilet : rien. Ils déboutonnèrent le gilet et Durkin retira d'une petite poche intérieure une lourde bague en or, sertie d'une grosse émeraude entourée de brillants.

— Je pensais que vous mentiez, s'écria-t-il en fixant le prisonnier d'un dur regard. Asseyez-vous.

Durkin s'approcha d'une lampe; Miss Townsend et Holcombe le suivirent. Ils examinèrent la bague de très près. D'un côté de l'émeraude, trois diamants, dont la taille allait en diminuant à mesure qu'ils s'éloignaient de la pierre centrale; de l'autre, deux seulement, et une petite cavité dans la monture en or. Durkin essaya d'y faire tenir le diamant trouvé sur la scène du crime; mais, soit nervosité, soit maladresse, la petite pierre lui glissa entre les doigts et tomba par terre; il mit un moment à la retrouver.

— Je ne connais rien aux pierres précieuses, grommela-t-il. Consultons Goldstein.

Holcombe approuva.

Goldstein, mandé en toute hâte, arriva, l'air heureux.

— Goldstein, fit Durkin, vous y connaissez-vous en bijoux?

— Si je m'y connais? Essayez donc de me refiler du toc et vous verrez! répondit Goldstein, modestement.

— Jetez donc un coup d'œil sur cette bague et dites-moi si ce diamant en provient.

L'Israélite examina soigneusement le bijou.

— Sans aucun doute, dit-il enfin. La taille des trois diamants qui entourent l'émeraude, de chaque côté, va en diminuant, chaque paire étant assortie; ce diamant, détaché de son alvéole,

correspond exactement à sa réplique, de l'autre côté de l'émeraude.

— Ce diamant provient bien de cette bague

— J'en suis convaincu. Je m'y connais, Messieurs. Si vous ne me croyez pas, demandez à Mrs. Goldstein.

— Nous vous croyons, fit Durkin, et vous adressons nos remerciements.

Après le départ de Goldstein, Holcombe se retourna vers Strang.

— Voulez-vous mettre cette bague, dit-il. Au doigt habituel.

Strang prit la bague dans sa grande main velue et la fit glisser sur un doigt.

— Miss Townsend, dit Holcombe, vous avez déjà eu l'occasion de remarquer cette bague. La portait-il à ce même doigt?

— Non, répondit-elle. Il vient de la glisser à un doigt de sa main gauche; mais elle ornait l'annulaire de sa main droite lorsque j'eus l'occasion de la remarquer.

— Vous entendez, Strang? reprit Holcombe. Mettez-la à sa place habituelle.

Il ramassa ensuite une paire de gants en peau de Suède, trouvés dans les affaires du vieillard.

— Mettez-les, dit-il.

L'autre obéit lentement et à regret.

— Levez la main droite... Tenez-la à hauteur de votre visage, la paume vers nous.

Une expression de terreur passa rapidement sur les traits jusqu'ici dépourvus d'expression. Strang obéit, néanmoins.

— Bon, fit Holcombe. Maintenant, fermez-le poing.

A mesure que les doigts se refermèrent et que la peau de Suède se tendit, l'émeraude se fit jour à travers une déchirure du gant et brilla d'un éclat sinistre.

— C'est bien ce que je pensais, dit Holcombe. Remettez-moi, je vous prie, la bague et la paire de gants; nous en aurons besoin. Dommage que vous ayez l'esprit d'économie si développé; vous eussiez mieux fait de jeter ce gant déchiré.

Se tournant vers Miss Townsend et Durkin, il ajouta :

— Cette déchirure du gant m'explique un détail important. Il cogna son poing contre un objet dur, métallique probablement, le cadre en acier d'une couchette. Le choc déchira le gant et détacha le diamant qui tomba.

— Bah! ricana Strang. Où cela?

— Dans le compartiment de l'homme qui fut assassiné. C'est là que nous avons retrouvé votre diamant.

— Je ne le crois pas, dit Strang, dont les yeux lancèrent des éclairs.

— Peu importe ce que vous croyez, interrompit Durkin, très brutalement. Nous verrons ce qu'en pensera le jury.

— La partie est perdue, Strang, dit Holcombe froidement. C'est vous qui l'avez tué, n'est-ce pas?

Le vieillard fit mine de se lever, mais il y renonça finalement.

— Non, gronda-t-il.

— Bon. Jim, alors?

— Jim?

— Mais oui, il prit l'argent qui se trouvait dans le compartiment du mort. Et vous ne fûtes pas le seul à longer le couloir du Pullman, hier soir, tard...

— Jim! répéta le vieillard, dans un murmure.

— Oui, Jim, votre fils, insista Holcombe, impitoyablement.

Strang s'effronda tout à coup, se mit à gémir d'une voix pleurarde de vieillard :

— Je suis vieux, malade, je ne tiens plus à la vie. Je n'ai, d'ailleurs, jamais eu de chance. Laissez Jim en dehors; il n'y était pas...

— Il n'y était pas? Comment le savez-vous?

— Comment je le sais? murmura-t-il si bas qu'il fut difficile d'entendre ses paroles.

Holcombe fit signe au policeman :

— Les menottes. Emmenez-le ensuite tenir compagnie à son fils, dans le wagon-fumoir.

En route pour la porte, le vieillard s'arrêta tout à coup.

— Le misérable! s'écria-t-il soudain d'une voix aiguë, perçante. Il m'a vendu!

Puis il reprit sa marche traînante, aussi pénible à voir qu'à entendre. Miss Townsend, les larmes aux yeux, le vit disparaître... Des pas qui s'en allaient vers quelle aube sinistre...

. . . . . .

— Eh bien, fit Durkin, nous tenons l'aveu.

— Oui, répondit Holcombe. Jim vola les bijoux, mais il avait besoin d'argent liquide, ayant tout perdu au jeu. Davidson ayant échoué dans sa tentative, le vieillard traversa le wagon, se glissa dans le compartiment de l'homme qu'il nous est maintenant permis d'appeler Barclay Leland et essaya de voler l'argent perdu par son fils. Leland dut le voir, il y eut lutte. Le vieux Strang le tua et essaya de donner à cette mort l'apparence d'un suicide.

— Je ne comprends pas, néanmoins, dit Miss Townsend,

qu'il ait pu retourner à sa couchette sans attirer l'attention. Son allure, si pénible, est relativement assez bruyante.

— J'y suis! s'écria Durkin tout à coup. Il est revenu à quatre pattes! C'est ainsi qu'il avançait lorsque je le surpris dans le désert et je vous assure qu'il allait vite parmi les buissons. Essayez de préciser vos souvenirs, Miss Townsend : votre main, lorsqu'elle vint heurter le rideau, se trouvait-elle à une certaine hauteur, ou, au contraire, plus bas, au ras de la couchette?

Elle prit le temps de la réflexion.

— Au ras de la couchette, répondit-elle.

— Ce fut probablement sa tête que vous avez heurtée, ou son dos. Il revenait en marchant comme une bête, son forfait accompli.

Miss Townsend frissonna.

— Ceci ne nous explique pas, dit Holcombe, que Mrs Mason entendit ou crut entendre le bruit caractéristique des pas traînants du vieillard revenant vers sa couchette.

— Je l'ai interrogée d'assez près à ce sujet, répondit Durkin. Elle l'a très nettement entendu se diriger vers l'arrière du Pullman; un peu plus tard, et tout près de sa couchette, elle entendit à nouveau son pas caractéristique et cette fois, sans avertissement préalable...

— Eh bien? fit Holcombe.

— Strang a dû revenir à quatre pattes; puis, lorsqu'il se crut parvenu à destination, il se remit sur pieds. Ce fut alors que Mrs. Mason l'entendit.

— Drôle d'affaire, fit Holcombe pensivement. Le corps étendu dans ce compartiment, là-bas, est certainement celui de Barclay Leland; nous avons toutes les raisons du monde de le croire. Pourquoi voyageait-il dans ce train? Parce qu'il avait tué son cousin et fuyait la justice. Comme l'a observé Durkin, ce fait peut n'être jamais prouvé. Mais le soin pris pour dissimuler son identité (à l'exception d'une seule fausse manœuvre, le billet de bagages qui le trahit) joint au récit de Davidson, me convainc de sa culpabilité; Barclay Leland était un meurtrier. Bizarre, cet homme qui fuyait les conséquences d'un crime et qui tomba victime d'un autre! Il existe une expression littéraire... Voyons, je ne la retrouve pas. Aidez-moi, Miss Townsend.

— L'ironie du sort.

— Exactement : l'ironie du sort. La vie nous joue de ces tours...

— Il n'avait pas l'air d'un meurtrier, s'écria Miss Townsend un peu plus tard.

— Qui? Leland? Non, il n'appartenait pas au type criminel, répondit Holcombe.

— Je l'avais jugé très favorablement, continua Miss Townsend. Raffiné, bien élevé... Doué, probablement, de sentiments délicats. S'il a commis un crime, Capitaine, ne croyez-vous pas qu'il dut l'exécuter sous l'impulsion du moment et après avoir été poussé à bout?

Le capitaine sourit.

— Nous ne pouvons le dire, répondit-il. Mais nous savons, d'autre part, que votre instinct de divination est loin d'être négligeable.

Le train qui se dirigeait vers l'Est les croisa dans un bruit de tonnerre, en soulevant un nuage de poussière. L'express sortit alors de la voie de garage, franchit les aiguilles et se mit en route pour El Paso et le Pacifique. Au moment où le wagon-fumoir s'engagea dans la gare, quelques badauds, sur le quai, désignèrent deux personnages assis près d'une fenêtre, effondrés, plutôt.

— Ce sont eux, dit le chef de gare, d'un air important.

Prenant de la vitesse, le train dépassa Sierra Blanca. Dans le *Placidia*, Théophile échangeait sa vareuse bleue contre une veste blanche, en expliquant à ses plus proches voisins « qu'il n'avait jamais de sa vie vu un voyage pareil, aussi visiblement inspiré du Diable ». Personne ne prit garde à ses paroles. Dans le couloir, Durkin et Holcombe fumaient avec béatitude, leur tâche accomplie. Un peu plus loin, Holt, le fermier, contemplait solennellement une bouteille de whisky qu'il tenait à la main. La bouteille était vide; il le savait mieux que personne.

Au n° 2, Bunyard tapait comme un forcené. Crimes, vols, mystères, une véritable manne de sujets vécus était venue le féconder et sa machine avait fort à faire pour soutenir le train de son inspiration. En face, le ménage Goldstein, parfaitement heureux, jouait un piquet des familles. Dans le couloir, Mrs. Gray, ressemblant à s'y méprendre — s'il nous est permis de lui manquer à tel point de respect — à une vieille oie conduisant un troupeau de ses congénères, dirigeait avec fermeté quelqus dames vers une table de bridge.

Confortablement assise, non loin de là, Mrs. Henderson écoutait Davidson en le contemplant de ses yeux limpides et pleins d'âme. Miss Townsend, tirée à quatre épingles et infiniment comme il faut, regardait pensivement par la fenêtre. Dans son salon, Sybil Le Grand, somptueusement vêtue, était

plongée dans un roman intitulé *Qu'as-tu fait de ton amour?* Tout près, dans son compartiment, voyageait Barclay Leland, étendu sur sa couchette et recouvert d'un drap des pieds à la tête.

Le bruit du train augmenta, devint un roulement de tonnerre, diminua ensuite, s'estompa graduellement dans le paysage. Les lumières rouges de l'arrière brillèrent encore pendant quelque temps, puis vacillèrent et enfin disparurent au loin, dans le désert baigné de lune.

FIN

Nous publierons dans notre numéro de septembre *Terreur dans les sables mouvants*, un roman de *Victor Gunn* auquel une atmosphère de terreur, de mystère et d'amour prête une attachante originalité.

TERREUR DANS LES SABLES MOUVANTS

par Victor Gunn

CHAPITRE PREMIER

— Le Pays de Galles? répéta Johnny Lister, indécis.

— Le Pembrokeshire, pour être plus précis, mon vieux. Et il n'est que juste de te dire qu'il n'y a pas d'endroit plus solitaire sur toute la côte Galloise.

George Glynn parlait avec inquiétude. Il reprit :

— Je sais que c'est un rude culot de te demander de venir passer Noël avec moi, Johnny, au château de Brynmor et je ne serais pas étonné si tu m'envoyais promener.

— Tu as l'air bigrement nerveux G.G., dit Johnny en regardant son ami droit dans les yeux. Dis-moi plutôt la vérité. Le château est-il hanté, par hasard?

Ils étaient assis dans le confortable appartement de Victoria Street que le sergent-détective Johnny Lister partageait avec son supérieur immédiat, l'inspecteur-chef, William Cromwell, plus familièrement connu sous le nom de « Vétéran ». La pluie, chassée par un grand vent frappait les vitres, et ce bruit semblait rendre plus sensible le tiède confort de la pièce. La soirée de mi-décembre était froide et hostile. Bill Cromwell était encore de service au Yard de sorte que Johnny et son visiteur étaient seuls.

Ils s'étaient connus au collège et, bien que la vie les eût séparés, — George Glynn était un jeune architecte d'avenir, — ils ne s'étaient pas perdus de vue. George avait téléphoné à Johnny un moment avant en lui disant qu'il avait à lui demander une grande faveur, d'où cette rencontre. Cette faveur c'était qu'il acceptât de venir passer la Noël au château de Brynmor, la demeure ancestrale des Glynns.

— Non, le château n'est pas hanté à ce que je sache, répondit George lentement. Tu n'es pas déçu au moins? (Il changea de sujet.) Tu n'as jamais rencontré mon oncle, n'est-ce pas?

— Non.

— Eh bien, à mon avis, tu n'as rien perdu. Tu ne le verras pas à Brynmor, si tu es assez fou pour accepter mon invitation. Je te préviens, Johnny. Je t'invite dans un but purement égoïste...

George s'interrompit, gêné.

— Je présume que tu as entendu des histoires au sujet de ce vieux numéro, hein?

— Je sais ce que tu m'as raconté autrefois, et j'ai lu certaines choses, ici et là, dans les journaux, répondit Johnny prudemment. Sir David était un peu agité dans sa jeunesse, pas vrai? Du reste, ta famille n'est-elle pas connue sous le nom de Glynn-les-Fous?

— Pas de mon côté, répondit George promptement. Du reste, tu fais erreur. On les a surnommés «les mauvais Glynns» et « mauvais » est tout à fait approprié si tu l'appliques à mon oncle David. C'était le fils aîné et, depuis des générations, les fils aînés des Glynns ont toujours été des mauvais sujets parcourant le monde en faisant les pires folies. Je te le dis franchement, Johnny : si mon oncle David avait été jeune pendant la récente guerre, il aurait été pendu comme traître ou incarcéré à vie.

— Il était donc si terrible que ça dans sa jeunesse?

— Pis que ça. Il semblait prendre une espèce de plaisir diabolique à jeter le trouble partout; non qu'il eût un but parti-

culier en vue, mais simplement pour le plaisir de regimber contre l'autorité de l'Etat. Pour défier la loi, on pouvait toujours compter sur lui. Je ne veux pas dire qu'il s'amusait à tuer des gens ni à falsifier des chèques. Non. C'était un fanatique antisocial, avec des idées étranges et baroques pour changer l'ordre mondial.

— Il en existe encore quelques-uns comme lui, remarqua Johnny.

— Ne te figure pas que c'était un noceur buveur de champagne comme ceux de la fin du siècle dernier, continua George. La forme de son mal était plus subtile, plus dangereuse que cela. Quand il eut vingt-cinq ans, il fut envoyé en prison pour avoir arrêté le Premier Ministre devant la Chambre des Communes et lui avoir asséné un direct sur l'œil. Une autre fois, il fonda un groupe anarchiste et provoqua tant d'émeutes à Hyde Park qu'on l'envoya en tôle de nouveau.

— En somme, c'est un petit plaisantin!

— Bien entendu, il s'est un peu calmé avec la trentaine. Son père l'avait envoyé en Australie ou en Amérique d'où il n'est revenu que lorsqu'il hérita du titre et des domaines. Lorsqu'il s'est marié — il avait alors environ trente-sept ans — il avait acquis un certain respect de la loi. Mais je crois qu'il a traité sa femme assez mal. Il a eu un fils... (George Glynn s'arrêta en fronçant les sourcils)... Il y a eu certaines vilaines histoires au sujet de son fils; il est mort dans des circonstances suspectes, je crois.

— Ne le sais-tu pas?

— Le fait est, mon vieux, qu'on a toujours entouré dans ma famille l'oncle David d'un voile de mystère, répondit George. Tu comprends, l'oncle David est l'aîné et mon père, le cadet et il y a dix-sept ans de différence entre eux.

— De sorte que ton cousin, s'il avait vécu, aurait maintenant deux fois ton âge?

— Au moins cela, dit George. Mais, à propos de mon oncle, l'âge venant, il s'est assagi et est devenu un *Squire* respectable qui traite ses métayers et ses serviteurs avec la plus grande bonté.

— C'est souvent ainsi avec ces esprits forts, dit Johnny. En prenant de l'âge, ils s'aperçoivent de leurs erreurs et vont aux extrêmes opposés en essayant de réparer leurs propres folies.

— Eh bien, mon oncle a vécu une vie parfaitement honorable et solitaire à Brynmore depuis plus de quinze ans, dit George Je crois que la mort de sa femme, ma tante Dilys, l'a

beaucoup affecté. Mais c'est bizarre, il a toujours l'air de redevenir excentrique aux alentours de Noël.

— Excentrique? Comment cela?

— Je ne saurais le dire au juste. J'ai entendu des histoires étranges. Il ne passe jamais Noël au château de Brynmor. Il n'invite jamais la famille pour les fêtes. Par exemple, cette année, il va aller en Ecosse rejoindre des amis.

— Mais je croyais que tu étais invité à Brynmor?...

— J'y arrive, dit George, qui parut troublé. L'autre jour, j'ai reçu une lettre du vieux bonze, la première depuis des années. Il me demande de passer la Noël au château et d'y amener un ami... un *ami*. C'est là où tu rentres en scène, Johnny. Je sais que je te demande un vrai sacrifice. Brynmor est l'endroit le plus désolé de la terre, — un vieux château gallois très farouche d'aspect — à plusieurs kilomètres de toute habitation, perché sur une falaise...

— N'aie donc pas l'air si troublé, dit Johnny en riant. Cela me paraît l'endroit rêvé pour une réunion de Noël...

— Réunion? ouais! répondit George. Voilà précisément ce que j'essaie de te faire comprendre. Il n'y aura pas de réunion. Rien que nous deux. Si tu ne veux pas venir, il me faudra aller seul, et ça sera diablemen embêtant.

— Pourquoi ne pas refuser l'invitation si tu n'as pas envie d'y aller?

— L'argent, mon vieux, l'argent, dit George franchement. Je ne m'en cache pas. L'oncle David a toujours eu un faible pour moi depuis que je suis gosse. Il est riche, il est vieux, et j'ai idée que je figure pour une bonne somme dans son testament. Si je refuse, il appellera ses avoués et me déshéritera complètement. Or, j'aime l'argent Johnny. Ce serait bête de le perdre pour avoir refusé une invitation, hein?

Johnny se mit à rire de nouveau.

— Fort bien, dit-il, je pige. Dis-moi le pire.

— Ça ne te plaira guère. Pour quelque raison extraordinaire, mon oncle a donné congé à tous les domestiques, — ils sont dix ou douze, — et les a expédiés en vacances. Il n'y aura au château que Mrs. Price, la gouvernante.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 6942
Dépôt légal : N° 77 3e trimestre 1949.

Du nouveau dans le **ROMAN POLICIER**

Une formule inédite en France :

" LE YARD "

Publication policière mensuelle

La Collection policière
la mieux adaptée aux exigences de la vie moderne

par sa conception
vivante et inédite

" LE YARD "
publie tous les mois
Un Roman policier complet traduit de l'anglais
suivi d'un
Panorama de l'actualité policière : Articles, comptes rendus, enquêtes auprès du public.

par son format
commode

Semblable à celui des **publications américaines,** aisément maniables et faciles à mettre dans la poche.

par son prix
imbattable

Puisqu'elle offre un **long roman** signé de l'un des meilleurs auteurs du genre, Carter Dickson, D. Fielding, Fletcher, etc..., et une **partie chronique** pour la somme vraiment **imbattable** de

60 francs

N. M. P. P.